

Histoire puissance trois

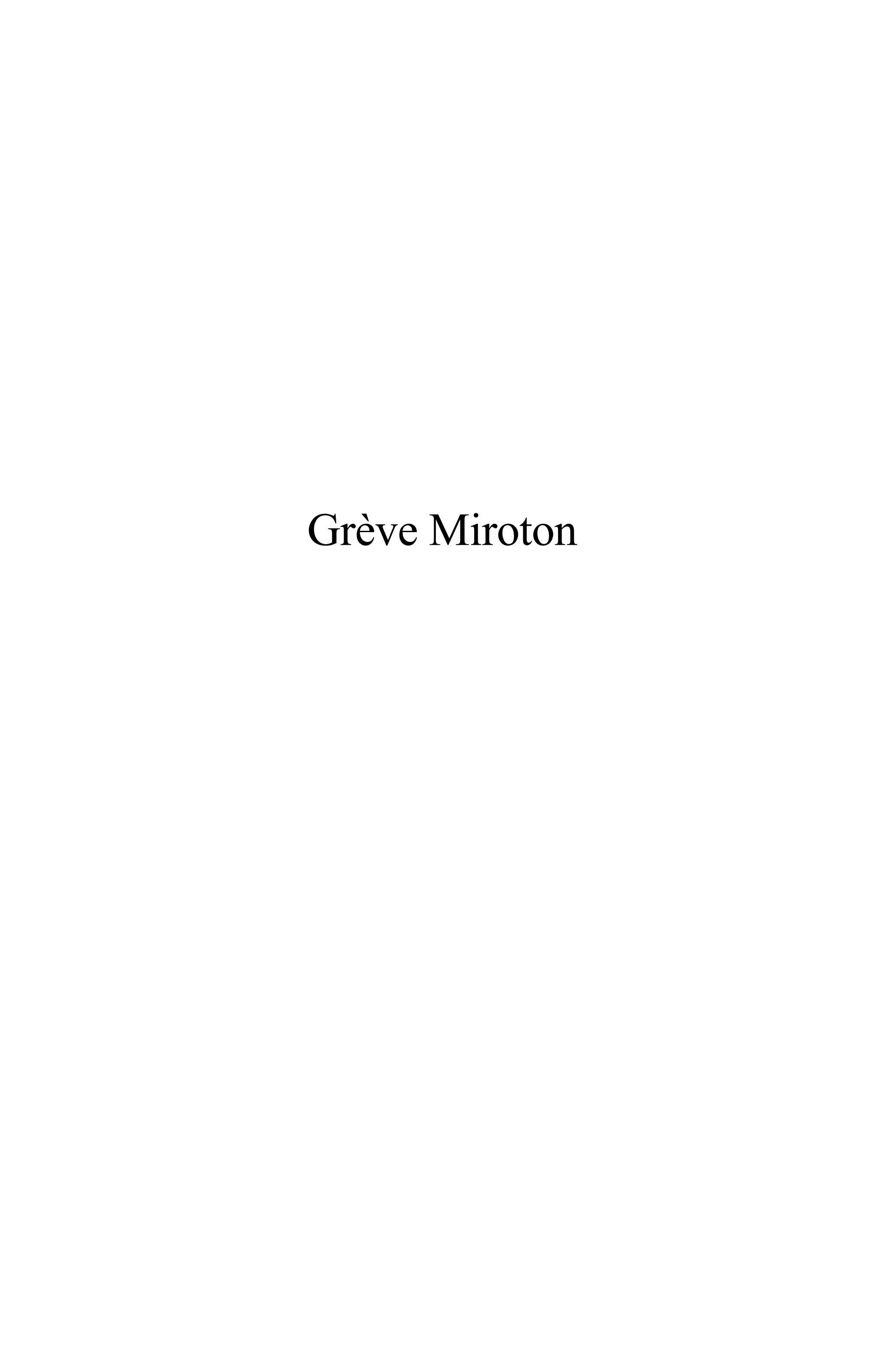
leïla chellabi


Histoire
puissance
trois
leïla chellabi

leïla chellabi

Histoire
puissance
trois

LCenteur



Grève Miroton

Dan, penché sur son dessin, gomme et retrace inlassablement le trait menant de la salle de bains au couloir et à l'entrée, sans parvenir du tout à joindre les angles qui se refusent à coopérer.
Très concentré, il sent cependant la rage monter en lui, lentement, comme une vague imperceptible dont il tient pour l'instant les rênes, maîtrisant en lui le moindre mouvement d'impatience afin de ne pas donner libre cours à ces énergies intempestives qu'ensuite il sait ne plus contrôler.
Pour comble de malheur, sa mère, dans le séjour, porte ouverte, palabre depuis un bon quart d'heure avec une amie ? Sa tante ? Bref avec quelqu'un qui n'a rien à foutre, se dit-il, c'est évidemment une femme.
Découragé, il pose très calmement son crayon, sa gomme, pousse sa règle, se lève, s'étire et pousse un hurlement tonitruant de rage expédié, loin… jusque dans le séjour. Un silence impressionnant suit ce cri puis une cavalcade, sa mère déboule hagarde dans sa chambre, le téléphone à la main.
– Mais qu'est-ce qui se passe, hurle-t-elle aussi, comme pour conjurer un sort malin qui voudrait la surprendre encore.
Dan, très calmement lui fait face.

– Je hurle Maman, je hurle de rage.
– Mon Dieu, Dan, mais tu m'as fait une de ces peurs !
– Tout va bien Maman. Je hurle et j'estime avoir le droit de hurler quand ça ne va pas !
– Ça va ou pas ? Je ne suis pas sûre de comprendre, dit sa mère qui, sans attendre la réponse, rassure le combiné qu'elle tient toujours, en disant haut et clair :
– Simone ? Bon ça va, c'est Dan, je te rappelle, au revoir.
Simone ! Ça ne m'étonne pas, se dit Dan, elle ne sait que parler au téléphone, celle-là…
Il se sent mieux, ce cri l'a drôlement soulagé ; les cours, les angles, la salle de bains, le couloir, tout ça est passé dans les oubliettes, pour aujourd'hui, il en a sa claque.
– Si on se faisait une toile ?
– Dan chéri, tu ne peux pas parler correctement ?
– Tu veux ou tu veux pas, dit Dan en dansant autour d'elle, chantonnant la chanson de Zanini, si tu veux pas, j'en f'rai pas une maladie…
– Dan, qu'est-ce que tu veux aller voir ? Après tout c'est une idée !
– Je ne sais pas M'man, t'as pas une petite idée ?
– Il y a le journal sur la table du salon, regarde-le, j'arrive, as-tu soif ? Je vais boire. Porte-le dans la cuisine, dit-elle, en s'y dirigeant.
Les voilà attablés, dans la cuisine, devant un jus de pomme. Dan est désespéré, rien dans le programme qui ne soit navrant ou qu'il n'ait vu ! Décidément,

c’est la journée, sa mère s’active pour préparer il ne sait quoi pour ce soir. Ce sera sûrement bon, elle fait très bien la cuisine.
– Y’a rien ! C’est destructeur ! Grave, grave.
– Mais Dan, pourquoi emploies-tu toujours des mots extrêmes pour des choses si banales ?
– Parce que c’est si banal qu’il faut les rehausser un peu !? Non ? Regarde autour de toi M’man !
– Oh ! Et puis arrête de m’appeler M’man.
Un silence puis Dan se lève, prend la main de sa mère, la baise et la regardant droit dans les yeux demande :
– Tu permets que je t’appelle par ton prénom ?
– Accordé ! dit-elle aussitôt, je préfère ça à ce M’-man, m’man ! stupide, dit-elle en l’exagérant.
– Bon, Sonia, je suis désespéré ! Au fait, merci Sonia, de me permettre Sonia, de t’appeler Sonia, ça me botte !
Sonia, sa mère, éclate de rire. Lui sourit, condescendant, et poursuit :
– La vie est, au quotidien, une succession navrante de banalités à usage permanent, jamais revues à la hausse, jamais dépoussiérées, toujours ternes. Et moi j’ai envie, Sonia, de leur donner un coup d’éclat. C’est plutôt sympa, non ?
– Mais oui, je suppose que ton langage semble, à tes yeux, y contribuer, mais c’est le contraire, si quelque chose de vraiment neuf se présente, tu n’as plus de mots ! Si c’est vraiment « grave », non plus ! Alors ?
– Sonia, j’ai le regret de te dire que tu ne comprends rien ! Mais tout cela n’est pas grave… je retourne à

mes crayons et plans ! Il n'y a rien d'autre à faire et les concours approchent, si tu savais comme j'en ai marre, marre, marre. Ce disant, Dan amorce une danse style papou, très primitive, en poussant des hoo hoo… jusqu'à sa chambre.
Sa mère le regarde partir ainsi, en riant.
C'est un vrai phénomène ! se dit-elle, tandis qu'il disparaît… dans une chorégraphie originale dont il a le secret.
Heureusement que son père n'est pas là, se dit encore Sonia, ces fantaisies ont le don de le mettre hors de lui, il ne s'y fait pas du tout. C'est grave ! Voilà que j'emploie les mots de Dan, se dit Sonia en souriant, avant de revenir à la tarte qu'elle prépare pour le dîner.
Barbie, ainsi surnommée par Dan, vient de rentrer ; elle chante à tue-tête « L'école est finie !… » et comme sa mère s'étonne de l'entendre chanter Sheila, alors qu'elle n'était pas née à l'époque de cette chanson, Barbara répond en courant vers sa chambre :
– C'est parce qu'ils ont sorti une compil… « L'école est finie… »
– Mais quelle manie vous avez de ne jamais terminer vos mots ou phrases… une compil !
Barbie, cheveux blonds au vent, est passée en riant ! Son frère Dan qui l'a entendue hurle :
– Arrête, Barbie, tu me déconcentres !
Ce à quoi Barbara, mutine répond en passant la tête dans la chambre où il travaille :

– J’arrête si tu arrêtes de m’appeler Barbie ! Alors c’est pas demain la veille… L’école est finie… i… l’heure de la sortie… i… ! termine Barbara en hurlant.
Dan s’est levé, très calme, il a suivi sa sœur jusqu’à sa chambre, il la regarde poser son cartable, ôter son manteau et lui dit, très vieille France :
– Ma chère, tu ressembles à Barbie, je n’y peux rien ! En plus je ne comprends pas, puisque tu l’adores, que tu ne sois pas flattée ?
Barbara hausse les épaules, les yeux, tire la langue et réplique :
– OK, mais je ne suis pas une poupée !
– Ah ! ça, tu es moins tranquille, c’est sûr ! Elle au moins, ta Barbie poupée, elle s’écrase – il est redevenu désinvolte – on est tranquille, elle la ferme !
– Ce que tu peux être grossier ! Maman a raison, tu m’énerves, laisse-moi.
– Avec plaisir, je te verrai au dîner. Salut Barbie !
Sonia est arrivée à ce moment-là dans la petite entrée qui précède le couloir conduisant aux chambres des enfants, elle s’exclame :
– Vous vous chamaillez encore ?! Mais vous avez deux ans !!
– Et demi, tout juste, répond Dan en passant devant elle, ta fille, en l’occurrence ma sœur, ne les a pas encore. C’est une Barbie naine !
Sur quoi Barbara lance une balle de tennis sur le dos de son frère qui se baisse, la devinant, et que reçoit sa mère en plein estomac !

Décidément, se dit cette dernière, leur père a raison, dans ces cas-là, de sévir, ce dont elle est absolument incapable. Les enfants la font plutôt rire !

C'est dans la cuisine qu'ils se retrouvent tous les trois pour dîner.
– Papa rentre quand ? demande Barbara.
– Dans huit jours, on te l'a déjà dit ! râle Dan.
– Oh ! Ne vous disputez pas, je vous en prie, vivons ce dîner dans le calme, pour une fois. Je suis lasse.
Dan et Barbara échangent un regard de trêve où l'humour est présent.
– D'ac. M'man euh ! Je veux dire, OK Sonia.
Dan se ressert, le hachis est bon et il raffole des parties gratinées qu'il gratte avec sa fourchette.
– Mais tu pourrais penser aux autres, non ? dit alors Barbara qui, voyant l'humeur de Dan monter, en rajoute et tente de titiller sa fourchette, à même le plat, avec la sienne.
Sonia feint de ne rien voir, espérant ainsi les calmer. Enfin une atmosphère plus propice à la détente s'installe pendant qu'ils mangent. Il est vrai qu'ils aiment le repas, ce qui les met de bonne humeur.
Rien à la télévision, personne n'a envie de regarder une vidéo.
– Rien à glander, lance, morose, Dan, en s'écrasant dans un fauteuil du salon.
Barbara vient près de lui, l'embrasse sur la tête et lance à son tour :
– Mon frère, je t'adore !

Ce qui radoucit Dan qui lui demande si elle veut bien jouer au Scrabble. Elle ne veut pas. Elle veut aller se promener au bord de la mer.
– Mais nous sommes à Tours eh ! Patate !
– Ce n'est pas vraiment un problème, on n'a qu'à faire comme si !
Sonia a décidé de ne pas intervenir ; dehors la circulation s'est calmée et Mont-de-Marsan où ils vivent a pris ses quartiers de nuit calme aux rues désertes. Elle se demande, Sonia, où ses enfants vont chercher cette fantaisie que ni Pierre, son mari, ni elle n'ont à ce point vécue, à cet âge-là.
Sonia est plutôt fantaisiste mais plus encline à suivre qu'à prendre une quelconque initiative. Quant à Pierre c'est l'opposé, sérieux, il plaisante, mais à sa façon, à son rythme et il faut s'y faire, il ne fait pas preuve de fantaisie. Ces deux-là, Dan et Barbara sont bouillonnants de fantaisie à toute heure. C'est même étrange de noter à quel point ils sont toujours prêts à la pirouette que personne n'attend, pas même eux, ils arrivent à se surprendre eux-mêmes, c'est dire !…
La soirée est froide dehors et le feu qu'a allumé Dan dans la cheminée est bienvenu. Sonia adore le feu de bois, elle peut rester des heures devant, sans rien faire, comme ça…
Les enfants ont décidé une partie d'échecs, ça promet encore des chamailleries… Barbara joue très bien et Dan est à chaque fois perdant, ce qui l'exaspère. Mais comme quoi rien n'est prévisible avec ces deux-là, ce soir c'est l'harmonie totale. Et bien que Barbara gagne, une fois de plus, Dan se fait beau

joueur, si bien que rien ne vient déranger la béatitude éprouvée par Sonia, en contemplation devant le feu. Cette dernière se demande même si cela n'équivaut pas à une méditation. Elle est si bien dans ce fauteuil profond à regarder les flammes qui brûlent ces bûches bien rondes. Couleurs de feu, couleurs orangé-rose, à discrétion pour cette flambée duelle qui rogne peu à peu le bois qui s'en va en fumée vers quelque résidence première dont le ciel est un toit ouvrant pour ces ondes de chaleur ainsi produites, qu'il libère jusqu'à les engloutir d'infini.
Route infinie que prend le feu quand il élève sa chaleur jusqu'aux fins fonds de ces nuits glaciales qu'il éclaire de sa beauté flammèche. Sonia est dans le feu, dans ses flammes, dans ses tons mouvants et chatoyants, elle va, elle vient, en demeurant au creux de ce fauteuil dans un salon qui a tout du vaisseau spatial auquel elle s'évade, une fois, comme tant d'autres, après une journée si banale qu'elle ne tente rien pour y revenir et s'y revoir, mère au foyer, dans les mille et un détails, sans importance, sans lesquels une maison ne tourne pas rond.
Sonia est partie, flamme parmi les flammes, dans des vies de substitution où elle se préfère femme fatale ou femme caprice avec un million d'hommes amoureux à ses pieds, faisant ses quatre volontés ; sans enfants, reine ou impératrice de cœur au regard ravageur qui, apprivoisant l'extase, la communique d'un simple coup d'œil que l'on s'arrache. Boa de plume blanc ou fuchsia, robe de paillettes multicolores, cheveux de jais ou de soie, bouche pulpeuse et

sensualité à fleur de corps dans une lingerie de satin pêche… Sonia se noie à ces regards qu'elle aimerait sur elle, à ces cœurs qu'elle appelle du sien, à ces mains qu'elle ressuscite en les rêvant.
Les flammes envoûtantes ont des cris qui, se chevauchant à ceux des bûches qui s'y consument, engendrent des sifflements par moments s'alliant pour ramener Sonia dans le salon modeste de Mont-de-Marsan où sa maison, de l'extérieur, brille encore, lumières aux fenêtres. Et pendant que Barbara et Dan refont une seconde partie, annulée à l'instant par des cris véhéments, Sonia se lève pour leur proposer une tisane qu'ils acceptent. Il est à peine vingt heures trente, les nouvelles terminées, sans eux…
– Dans une demi-heure tu te couches, Barbara.
– Oui Maman, le temps de battre Dan deux ou trois fois et j'y vais, ce qui, bon enfant, fait rire ce dernier qui aime sa Barbie de sœur dont il est très fier, contrairement aux apparences.
Le sommeil s'est glissé au cœur de chacun, la maisonnée dort dans une ville où nuit et jour veille une base militaire importante. La France est un peu ici, défense oblige, dans cette ville calme où des ombres passent, frôlant les trottoirs, allant et venant dans son quartier chaud qu'elle connaît comme tant d'autres villes, et qu'elle tolère.
Dans les couloirs de la maison endormie, les rêves de trois personnes se croisent, échangeant dans leurs symboles des clés que l'inconscient manie à sa manière et dont il se sert pour les liens affectifs étroits qu'il resserre encore, tandis que Dan et sa

sœur Barbara ainsi que Sonia, reposent leurs corps pour la journée qui s'annonce, une de plus, une de moins, que dire à ces heures qu'égrène le temps au sablier de ces vies que chacun forge dans l'intériorité qui les reçoit.
La ville dort.
Quelque part à Kourou en Guyane, Pierre, avec l'Aérospatiale, prépare une navette à décoller pour la Lune et a une pensée pour sa famille, là-bas en France.
Militaire de carrière, Pierre a été appelé comme expert par l'Aérospatiale pour un stage où il donne des cours techniques de stratégie à de jeunes pilotes en formation.
Pour ces trois semaines d'absence qui risquent d'être prolongées – Sonia n'est pas encore prévenue – il est parti seul à cause des enfants qui ont encore besoin de leur mère, surtout Barbara. Nostalgie à son programme, chaque matin, de sa ville car il est Montois, de sa femme car il l'aime, de ses enfants qui lui manquent, Pierre travaille avec plaisir, il est engagé dans ce qu'il fait, assez pour ne pas s'ennuyer et en être pleinement satisfait, mais trois semaines, bientôt quatre, c'est beaucoup.
Dans sa journée qui se termine, dans l'ombre qui pointe sur Mont-de-Marsan, ses pensées croisent au large de quelques rêves familiaux où sa femme, princesse lointaine, va se lever et où ses enfants, conflits adolescents en ébullition, vont faire de même.
C'est dans ce chassé-croisé invisiblement présent qu'il reconnaît en son cœur un parfum diffus dont la

mémoire sensorielle, tout à coup, lui parle de Sonia, et grâce auquel il s'endort bientôt près d'elle.

Un petit déjeuner plantureux pour journée lourde et matinée longue. Dan ne rentre pas déjeuner et Barbara sera là à midi. Le jour se profile sur occupations diverses, déjà Barbie, au téléphone, prend rendez-vous avec quelqu'un pour travailler cet après-midi, à la maison, disant simplement à sa mère :
– Bon, ce serait bien si tu nous faisais un goûter goûteux ! On sera trois ! Merci Maman. Elle est déjà partie, feu follet insaisissable, vivre sa matinée d'écolière.
Dan s'est éclipsé sans un mot, un peu renfrogné parce qu'il pleut à verse. C'est mauvais pour le scooter ça ! Il hésite et décide de marcher.
Sonia range, fait le ménage, une lessive, comme chaque jour et passe le frigo et le congélateur à l'inspection sévère d'une fin de semaine chargée, notant quelques courses afin de ne rien oublier, tout à l'heure, quand elle sortira.
Humidité, fraîcheur, pluie, c'est aujourd'hui le programme de la nature landaise et rien n'y fera, autant prendre le mal en patience, l'air n'est pas mauvais, plutôt bon par ici, ne nous plaignons pas. Sonia n'a pas l'intention de moisir dehors mais il faut faire quelques emplettes et pluie ou pas, elle ira.
Sa mère l'appelle, lui demandant pour la vingtième fois, au moins, quand Pierre va se décider à rentrer. Sonia est exaspérée par cette question idiote.

– Maman, j’ai épousé un militaire avec tout ce que cela comporte… je t’en prie.
– Comme tu voudras, répond celle-ci, mais tu avoueras, laisser sa femme et ses enfants trois semaines !
– Maman, il travaille.
Et comme sa mère continue sur ce ton, Sonia, tout doux, raccroche, imaginant sa mère, qui n’entend plus très bien, poursuivre sa conversation dans le vide ! Ce qui la fait sourire. Elle oublie sa mère pour étendre son linge dans la buanderie et monte dans sa chambre se changer pour sortir. Il est dix heures. Record de vitesse battu !
Une fois pour toutes, Sonia a refusé de s’approvisionner dans les grandes surfaces. Elle les déteste depuis qu’elle a appris à quel point les commerciaux pratiquaient le terrorisme économique pour traiter avec les fournisseurs. Sonia fait donc ses courses, toutes, dans les boutiques qu’elle affectionne, pour soutenir les petits commerces et les artisans qui la connaissent bien. S’appréciant mutuellement, elle a toujours avec eux des échanges sympathiques et de plus se sent chouchoutée et prise en considération et en amitié, ce qui ne gâche rien.
C’est donc une joie renouvelée, doublée d’un plaisir certain pour elle, que de faire les courses. Elle y flâne parfois, s’y attardant pour parler de tout et de rien, émettre une opinion, en écouter une autre, le rire va bon train, les sourires sont avenants, Sonia va et vient, achetant, mettant sur son compte ou payant, découvrant parfois, apprenant toujours, donnant aussi, d’elle-

même, ce qu'elle sait et osant avouer ce qu'elle ne sait pas. C'est une histoire relationnelle entre elle et ces commerçants qu'elle aime et retrouve avec plaisir.
Les grandes surfaces, pendant ce temps, voient défiler des clients pressés allant au meilleur prix et cassant, dans une France autrefois conviviale, ces instants précieux et fragiles qui tissent, de l'un aux autres et inversement, ce tissu social pour le moins arraché, de nos jours.
En passant dans sa voiture, Sonia regarde ces architectures odieuses qui, de grandes surfaces en supermarchés à tout vendre, peuplent les environs de Mont-de-Marsan, une zone dite industrielle où le commerçant est devenu un commercial et où les clients sont devenus des consommateurs.
Désolation ! Quelle horreur, se dit Sonia, où sont passées les relations ? Échanges néants dans ces allées froides qui, à perte de vue, signalent ces promotions qui cassent les prix et font de l'être humain un programme de la consommation dont le libre arbitre, réduit au choix du meilleur marché, enlève toute une civilisation à ces traditions qu'elle perd sans même s'en rendre compte.
Pouah ! Sonia est passée, les parkings qu'elle aperçoit à droite, à gauche, alignent les voitures où des citoyens morts-vivants enterrent leurs désirs et leurs envies au plus pressé, au plus offrant, au moins cher, encore moins, devenant les marionnettes de ces marketings prévisionnels où on les considère comme des moutons, psychologiquement parlant et comme des pigeons, financièrement parlant.

En effet sa mère, l'autre jour, est partie dans une grande surface pour trouver un lampadaire, elle est revenue avec la promotion du jour : un fer à repasser !! C'est dire à quel point certains peuvent se faire manipuler ! Mais cela ne fait pas rire Sonia parce que ce système, et toute méthode construite s'y appliquant, est un plus commercial dont nous faisons tous les frais !

Sonia, elle, ne peut pas être manipulée, pas par une grande surface et ses « trucs » ! Par rien, se dit-elle, pour clore ce chapitre qui lui est cher, une fois de plus, en descendant de la voiture qu'elle vient de rentrer dans son garage.

Il est onze heures trente. L'heure de préparer le déjeuner.

Les conflits actuels de certains groupes corporatistes tels que les cheminots, Télécom, la Poste et d'autres sont en train de s'envenimer, Sonia, qui n'a pas l'once d'une activité politique et qui s'en moque en général, écoute la radio tout en cuisinant et les nouvelles semblent lui parvenir d'une galaxie lointaine où le gouvernement ne serait pas nous, les citoyens, mais une institution à abattre, avec des hommes qui nous voudraient du mal et seraient en train de concocter la perte de tous et donc de la France. Sonia n'arrive pas à le croire. Comment en être arrivé là ? Le nouveau gouvernement a amorcé des réformes, indispensables, lui semble-t-il aussi, mais tous ces groupes-là, syndicats en tête, n'en veulent pas. Enfermés dans le passé, ils tiennent à y demeurer ! Sonia est inquiète, elle a peur que ces grèves, qui paralysent maintenant le pays, n'empêchent le retour

de Pierre qui a déjà dû prolonger son séjour à Kourou de dix jours. Et ça tombait bien, il n'y a pas d'avions.
Sonia est en train de préparer des frites, Barbara va être contente ! Mais loin de cette occupation quasi machinale, elle écoute les commentaires d'un journaliste sur Franceinfo, ça va mal… et ça va bien, se surprend-elle à penser, en effet, pour une fois, comme toujours en période de crise, l'entraide joue, on se parle, on se retrouve, on s'organise, la fraternité est là, dans ce changement qui perturbe le quotidien et où apparaissent des mains qui se tendent et des individus qui les prennent. Avant, c'est malheureux, mais on avait l'impression que tout le monde s'en foutait, les S.D.F., c'étaient les autres, il y avait « merde » et « merde », à chacun la sienne. Aujourd'hui avec ces perturbations énormes, agressantes pour les salariés, tous sont logés à la même enseigne, tous sont dans le même baquet de m., la même galère. Et ça crée des liens ! Forcément. C'est un même état de siège auquel il faut faire face ! Ensemble. Et ça s'organise, les transports, les uns piquant les autres à un point de rencontre pour galérer ensemble dans la même voiture mise à disposition par l'un d'entre tous. C'est fascinant. Cette infirmière qui disait hier soir à la télé « si ça pouvait être toujours comme ça, même quand y'a pas grève ». On se parle, on apprend à se connaître, ce qui ne se fait jamais dans une entreprise au sein du train-train stressé que le quotidien coupe aux tranches des impératifs de chacun. Pas le temps. Maintenant, on a le

temps, parce qu'il faut aménager ce dernier. Se comprendre ? Facile, tous le même problème. Ça rapproche. La sympathie est au rendez-vous, et de ces rencontres de non-hasard que sont en train de favoriser les grévistes en colère obéissant bêtement à des syndicats, comme des moutons éparpillés dans un pâturage trop sec, sont en train de naître de belles rencontres, amicales ou amoureuses, sont en train de naître de beaux échanges qui ne se seraient jamais faits autrement. Des gens se rencontrent qui, pendant un million d'années, auraient pu se croiser sans même se voir.
Peu à peu, Sonia, partie de ces grèves et de ces difficultés qui se multiplient, surtout dans les grandes villes, pour chacun, a dévié en pensée vers ces voies ainsi ouvertes, disponibles pour tous et chaleureuses. Tandis que Paris a froid, que la neige – quel symbole ! – blanchit de pureté les pavés des rues où plus rien ne roule de Public, mais où les pas des citoyens marquent, de leurs empreintes pressées, ce tapis déroulé devant eux par la nature, que le ciel a décidé en signe de solidarité… Sonia voyage du symbole de la neige juste à présent, comme par hasard, sur Paris, jusqu'à cette cuisine de Mont-de-Marsan où, à part les nouvelles alarmantes, tout paraît si normal.
Non, pas tout à fait. Dans ce Noël qui se profile à l'horizon bouché de ces deux semaines encore qui nous en séparent, les préparatifs ne sont pas les mêmes, c'est vrai. Noël est moins présent cette année, le père Noël est boudé par les grévistes qui se moquent de savoir qu'un enfant nommé Jésus est né

il y a deux mille ans, a souffert et est mort pour les mêmes conneries qui se reproduisent aujourd'hui, se dit Sonia, manque de fraternité, manque d'amour, même ce gros mec, chef du syndicat, dont elle ne veut pas retenir le nom, même lui, ressemble plutôt à Ponce Pilate, à une autre époque, l'évêque Cauchon aussi !… Chaque époque a ses traîtres de l'Histoire qui, en même temps qu'ils tuent, au sens propre ou figuré du terme, la servent en ses changements, donnant aux mentalités tout ce qu'il faut pour les faire bouger par l'éveil d'une conscience, endormie depuis trop longtemps, confrontée à un choc.
De ce choc, deux solutions :

1. soit on ne démord pas de l'ancien, on s'y fossilise, on s'y accroche, et c'est la peur qui parle et non l'Être, c'est-à-dire l'Esprit en chacun.
2. soit on bouge, on comprend que l'impermanence est de règle, on pense à tous et on va de l'avant parce qu'ensemble, c'est encore le meilleur moyen d'avancer.

De ces deux attitudes, naissent deux camps. Le premier actionné par la peur, le second par le courage. Les grands chocs sont révélateurs socialement, ils nous apprennent nos pièges et nos frayeurs, nos égoïsmes et nos retenues, nos hargnes et nos élans. L'intelligence est en cause, elle n'est, hélas, jamais du côté de la masse. Cette dernière ne sait que suivre et répéter bêtement, sans réfléchir, des phrases et des affirmations erronées, on a beau expliquer, cette masse ne sait rien faire d'autre que rester sur des positions préétablies, découlant d'un malentendu le

plus souvent, les syndicats ont beau jeu, ils décident, montent, poussent, manifestent, organisent, c'est reposant pour la conscience ainsi bercée qui n'a plus qu'à adopter le tout, sans besoin de réfléchir, à quoi bon, ici rien de nouveau ne peut naître. Rien ne peut changer vraiment. On se sclérose, par groupe, et on est fier de tenir bon. L'orgueil est un moteur imbécile qui s'emballe, on va jusqu'au bout.
Sonia est étonnée de voir combien on peut monter politiquement – les syndicats sont hyper politisés ! – les uns contre les autres en essayant de racoler du monde. Ce n'est pas un critère, effectivement, du monde ainsi rassemblé, à une figuration non intelligente, la frontière, vite passée, nous donne des gens qui ne pensent pas, n'écoutent pas et sont figés dans leur connerie. Pour Sonia, c'est du simple bon sens, une simple logique paysanne, ça ne peut plus durer ainsi. Les réformes sont indispensables. Continuer de la même façon est un suicide collectif, la Sécu, puisqu'il en est question, ne s'en remettra pas. Nous vivons collectivement au-dessus de nos moyens et il arrive un moment où les autres ne peuvent plus payer non plus. Et les autres, c'est nous ! Et l'État, c'est nous !
Sonia met ses pommes de terre dans la friteuse, Barbara devrait arriver. Oui ! elle entend la porte d'entrée, puis la voit passer comme une tornade, elle monte, descend et entre, mains en avant, dans la cuisine familiale où le couvert est dressé pour deux.
– J'ai les mimines propres !
– Bien ma chérie, ça a été ?

– Pouah ! ça va pas mal. Les Franciliens sont dans la gadoue !
– Pas seulement, ça touche tout le monde !
– Y sont « chiants » les grévistes, pas cool !
Sonia sourit, ce n’est pas vraiment le mot qui convient !
– Tu l’as dit, Barbara !
Barbara est intarissable sur Noël, en vrac elle aborde le problème des pères Noël de grande surface, ceux de la rue, qu’elle a rencontrés une fois dans Paris près d’un grand magasin, les Rois mages, l’Enfant Jésus, Marie, Joseph, tout y passe pour finalement poser la question :
– Mais à quoi ça sert de vouloir faire croire au père Noël, tu peux me dire Maman ? C’est idiot ! Comment avez-vous pu faire ça avec Papa ! C’est incroyable ça !
Barbara en général s’exprime, comme à présent, dans un langage plutôt châtié, rare à son âge, sauf… sauf quand Dan et son père sont là, une sorte de provocation, ou a-t-elle tendance à faire comme Dan ?
Il faut dire qu’ensemble, c’est intenable ! se dit Sonia, surenchère permanente, fatigante.
– Ma chérie, c’est une tradition.
– Alors disons que parfois les traditions font faire des bêtises ! Mentir pour une tradition, c’est fort ! Alors que vous parents, n’arrêtez pas de nous dire qu’il ne faut pas mentir ! Quel paradoxe !
Sonia se demande si elle a bien fait d’employer ce mot, mais de fait, comment le dire autrement ?! La

remarque de Barbara, sept ans, est très intéressante. Sonia se dit qu'elle mérite réflexion, ce pourrait être le départ d'une thèse. À suivre…

Les amis de Barbara arrivent et, après le traditionnel « bonjour » ils disparaissent dans la chambre de Barbara où ils doivent, ensemble, préparer un sujet pour la classe de Français. Ils sont motivés et très excités.

Sonia range, une fois de plus, par moments elle a la triste impression que sa vie au foyer, avec les deux enfants et Pierre, est une longue succession de rangements divers qui n'aboutissent qu'à un ordre temporel rapidement envahi par le chaos !
C'est un peu lassant, beaucoup les jours « sans ». Les enfants sont toujours pressés de partir, de rentrer, de travailler, de sortir, bref, ce sont deux courants d'air qui contribuent largement à dévaster tiroirs et penderies… Pierre, très soigneux, range, mais sa façon toute personnelle de faire dérange, d'une certaine manière, ce qui provoque un surcroît de fatigue à Sonia et d'énervement surtout, elle se demande toujours où il a bien pu fourrer la louche ou la savonnette qu'elle retrouve, rangée dans des endroits neufs, à chaque fois. Crispant. Un jour je vais retrouver la savonnette dans la louche, se dit-elle, un sourire indulgent aux lèvres, car Pierre lui manque ainsi que ce genre d'énervement quotidien, envolé avec lui.

Les enfants sont descendus goûter, Barbara a demandé :
– Maman, je voudrais les inviter samedi à déjeuner, est-ce que tu pourrais faire un bœuf miroton ?
– Mironton ! s'est exclamée son amie.
– Non, a répondu Barbara, mi-ro-ton en détachant les syllabes. On dit miroton, puis elle a éclaté de rire, regard interrogatif vers sa mère.
– C'est entendu, vous mangerez un miroton – Barbara a raison – samedi. Voulez-vous que j'appelle vos mamans ?
Sonia préviendra donc les deux mamans.
Comme prévu, pas de retour de Pierre pour cause de grève, encore endurcie par des syndicats haïssables qui, loin de s'occuper de la France et de leurs concitoyens, s'occupent de leurs adhérents ! Bonjour la fraternité nationale !
Sonia est outrée, mais elle se sent si impuissante face à cette prise en otage des Français par une minorité de Français qu'elle ne sait pas quoi faire, à part les impératifs du quotidien et sa révolte face à l'imbécillité des grévistes.
Après une mauvaise expérience de vie associative, Sonia a renoncé à faire partie de ces associations de bonne conscience qui pullulent en France, six mille par an qui déposent leurs statuts ! L'horreur ! Bon, elle a essayé, il y en a de valables, mais ce sont de véritables institutions ! Les autres… pas terrible. Elle a fui… et ne veut même plus penser aux conflits intérieurs et aux véritables pugilats auxquels elle a été confrontée. Mauvais souvenir ! Terminé on ne l'y

reprendra plus. Mais à côté de ça, tant de choses à faire, tant à dire et à donner ! Que faire ?
C'est en prévoyant le miroton pour demain que Sonia note ce dont elle a besoin et appelle son boucher pour commander le bœuf, se demande comment une citoyenne comme elle peut être utile à la nation en cas de grève – crise – bouleversement – paralysie dans le style de ce qui se passe ?!
Partagée entre les riens indispensables du quotidien, une société en implosion de cœur et explosion sociale, où se situe Sonia, mère, épouse, citoyenne quand même, et comment là, tout de suite, la vivre cette citoyenneté ? Passivement, forcément ! Ce n'est pas juste, pas valable. Ça ne va pas du tout.
Sonia s'interroge, parce que chaque jour qui passe apporte, après la nuit fructueuse de la réflexion de la veille, son lot de créativité dont la pensée épouse, dans l'urgence, les lignes que l'intelligence et la conscience tracent d'un même élan. Il est certain que Sonia se sent solidaire de la France dans l'Europe. Et que faire ? Comment dire à ces gens, cheminots rétrogrades et autres, qu'ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et n'écoutent rien qui ne soit dit par eux et les partisans ? Comment ?
Tout en vaquant à ses affaires, Sonia est si frustrée dans son engagement citoyen que son imagination invente mille et une solutions inapplicables, utopiques mais qui ont du sens – Dan dirait ouf ! en verlan… – elle invente, pour elle, une citoyenneté active, créative, puissante par chacun et pesant pour tous, dans la balance inégale que se sont appropriés

syndicats et partis politiques qu'elle se prend à haïr, projection de haine à la mesure de son incapacité à communiquer calmement, par l'échange, ses points de vue différents.

Le temps qu'elle donne au couple en temps normal quand Pierre est là, a basculé dans la préoccupation citoyenne d'une vraie politique de la cité prise en charge par chacun et Sonia qui n'est ni une militante, ni une partisane, ni une syndiquée, se prend à avoir des idées dont l'envie lui vient de les dire, de les donner afin peut-être d'en faire quelque chose d'utile pour la société.

Sonia a le loisir – mais est-ce un loisir ? – de créer, elle s'en rend compte à l'occasion de cette grève qui motive en elle un bouillonnement sain de la mentalité qui, aussitôt, s'est appliquée à réfléchir, à bouger, à s'interroger, à ouvrir le cœur aussi vers d'autres horizons. Et en pensant à tout cela, en constatant, en elle, cette révolution intérieure qui inclut la société et ses systèmes, la démocratie et ses limites, Sonia, en même temps, se dit que si Pierre était là, elle n'en serait pas là. Il y aurait les opinions de Pierre, ses idées, marquées par sa carrière, c'est bien normal, ses exigences, son emploi du temps auquel elle se plie, qu'elle accompagne si bien lorsqu'il est là – la plupart du temps – Sonia entre bœuf miroton et programme bien dessiné par son mari, les enfants et leurs propres exigences, Sonia donc, n'est pas en mesure de vraiment penser par elle-même au monde en général parce que son monde à elle ne lui en laisse aucun espace.

C'est, soudain, ce que Sonia aurait envie de dire à ces épouses de cheminots qu'elle entend à la télé. Ces visages de femmes, citoyennes comme elle-même, qui disent, pensent, vivent, aiment, avant tout ce que leur mari pense, dit, aime et est. Ça se voit. La détermination est accompagnante, pas motivée et réfléchie objectivement. C'est de la partisanerie familiale ! C'est du terrorisme conjugal ! Pourquoi ces femmes n'auraient-elles pas envie de dire autre chose, d'autant que rien n'est menaçant réellement. Pourquoi n'auraient-elles pas envie de penser autrement en fonction justement de leurs enfants, de cette sécurité sociale qui doit évoluer pour pouvoir vivre encore, mais autrement ! L'aveuglement est géniteur d'horizons noirs, ces derniers ne peuvent que s'ouvrir à l'évolution par la cassure inconditionnelle de ces écrans noirs d'un volontarisme de pacotille qui ne veut que son propre bien et non celui du plus grand nombre. La peur appelle la peur et rien de plus facile que de soulever les peurs dont les énergies timides se nourrissent de ces autres énergies rebelles à toute évolution, les énergies spectrales d'un immobilisme dangereux qui entraîne dans la rue les consciences endormies d'une masse manipulée. Grave. C'est très grave.
Sonia en est là de ses réflexions lorsque Dan, encombré de paquets rentre dans la cuisine en disant :
– Moi j'ai fait mes courses pour Noël, je vais tout planquer et j'y pense plus. Cool, non ?
– Cool, cool, répond Sonia en riant, tandis que déjà dans l'escalier Dan monte dans sa chambre.

Des cris et des rires lui parviennent de là-haut où Dan et les trois autres doivent s'être croisés, à moins que Dan n'ait joué de provocation en entrant tout simplement, sans frapper, chez sa sœur qui se barricade à cause de cela, ce que Sonia lui interdit de faire ! Dur, dur, comme disent les enfants.
Sonia, bien que très occupée par la maison et les enfants, les lessives et le repassage qui ont un peu diminué depuis le départ de Pierre, se trouve un rythme différent avec plaisir. Une détente qui, sans l'être vraiment, ouvre à son intériorité une « elle-même » qu'elle découvre, sans la présence de Pierre, très autonome, est-ce le mot ? Bref, Sonia vibre différemment, les événements, la société, les pensées, les idées, ses points de vue sont plus personnels.
Elle n'y est pas habituée, non plus que Pierre, il serait étonné, sûrement !
Mais Pierre n'est pas là, et pour combien de temps encore ? Étant donné les événements, l'Aérospatiale a demandé à ses supérieurs de Mont-de-Marsan un deuxième cycle de cours qu'il doit assurer en tant qu'instructeur. Trois semaines donc. Il a accepté.
D'abord triste, Sonia s'est surprise à apprécier sa solitude – relative – qu'elle emploie à une révision intérieure totale, n'excluant rien de ce qui agite le monde en y participant, en conscience.
Elle se plaît à penser que la conscience est chez chacun une façon de diffuser – même par le silence – d'autres énergies. Elle se plaît à en visualiser les lignes claires et colorées, brillantes, qui en dessinent dans l'espace qui relie les uns aux autres, auquel

nous évoluons, des points de lumière où se font les ancrages qui cassent les mentalités trop dures comme des lasers coupent ce qui est gênant… Ces lignes, certes invisibles, ont l'impact de leur clarté et dans les intelligences rencontrées, elles fouillent jusqu'à les soulever, des idées, des pensées qui, peu à peu touchées, s'y rallient imperceptiblement jusqu'à faire basculer l'ancien au profit du nouveau, dans la vasque immense d'un inconscient collectif en danger de rupture, en urgence de changement.
Faire vivre le cœur et vibrer l'intelligence afin que le raffinement ainsi évoqué, s'applique aux choses de la vie, parce que la société en a besoin. La démocratie en a besoin. L'avenir en dépend et Sonia pense à ces enfants, là-haut, auxquels nous avons préparé un tel assistanat que les imprévus des épreuves de la vie risquent d'en faire des peureux chroniques en mal d'étatisation si, très vite, on ne fait pas les réformes.
Sonia a toujours prôné la rigueur, même si parfois elle est obligée de composer, avec Pierre, afin que les enfants n'aient pas cette impression négative d'une rigidité passant la mesure.
La fermeté est de rigueur à la maison et il faut beaucoup de doigté et de diplomatie pour amener Pierre à être ferme sans devenir rigide, donc intolérant. Mais Sonia y réussit, avec beaucoup d'amour pour eux trois.
Déviant à nouveau sur l'actualité, Sonia se dit que la rigidité de l'intelligence moyenne et obtuse, face à la fermeté d'une intelligence ouverte au renouveau,

provoque ce qui se passe dans le conflit grévistes-gouvernement.
Et pour une fois que nous avons un gouvernement vraiment ferme, se dit-elle, la bêtise trouve son miroir, sans s'y reconnaître hélas, elle s'obstine en ses retranchements, usant de la peur pour motiver et entraîner. La bêtise, à court terme, est apparemment gagnante jusqu'à ce que l'Histoire elle-même la détrône, lui rendant sa juste place, il est vrai que seule la bêtise bouge les foules, et pour changer, il faut bouger les foules. Mais curieusement, l'Histoire qui s'écrit, quelques mots, chaque jour, a pour la première fois des vérités inaccessibles, ouverte à l'inconnu, elle précipite les événements par ceux-là mêmes qui ont marqué, de leur patte et de leur sceau, l'histoire technologique d'un siècle : les cheminots. Mais le siècle se termine et alors qu'ils vivent une fausse bataille pour leur régime de retraite, déjà, des cerveaux scientifiques sont attachés à des machines novatrices où aucun conducteur ne sera plus utile et où la maintenance, contrôlée par laser-radars, se fera depuis une console, table technique, où un seul homme aux manettes fera la pluie et le beau temps des cheminots d'antan. Et on fera des films documentaires, qui des premiers cheminots à ces travailleurs de l'informatique, feront défiler sous les yeux des enfants incrédules, même pas émerveillés, des nostalgies de vapeurs à consigner dans des musées pour garder par le souvenir, ces métiers disparus dont les cheminots auront fait les beaux et les mauvais jours.

Les générations futures se pencheront sur cette grève déterminante où, voulant faire un bras de fer, les cheminots auront contribué à souligner les perversités démocratiques d'un assistanat trop poussé que la gauche aura, faute de courage, laissé pourrir jusqu'à la crise paralysante d'une société en urgence de renouveau.
Sonia pense à son oncle cheminot, qu'elle appelle. Elle a besoin de savoir où il en est, ce qu'il pense, après tout, il fait la grève.
Les rires des enfants parviennent encore à Sonia quand elle se décide à appeler son oncle :
– Tonton ?
– Ma belle Sonia, quelle joie, comment vas-tu ?
– C'est à toi que je demande ça, et cette grève ?
– Mais c'est nouveau ! Ma nièce s'intéresse à ça ? D'habitude c'est Pierre !
Sonia sait ! C'est pourquoi elle élude pour rester dans le vif du sujet.
– Qu'est-ce que tu penses ? Je suis curieuse de ton avis de cheminot.
– Bon, les réformes sont nécessaires, personne avant n'a eu les couilles – pardonne-moi ! – de les faire, mais voilà on est installés dans les habitudes. Je ne suis pas pour la grève, au risque de te décevoir.
– Mais pas du tout ! Au contraire, s'exclame Sonia aussi ravie que surprise.
– Je ne suis pas pour la grève mais le noyau dur syndicaliste menace en permanence. Et leur piquet de grève, nécessaire, puisque certains ne veulent pas, les empêche de travailler.

– Non ?!
– Mais si mon petit. Je suis très triste et très embêté, bien qu'à la retraite.
Sonia dans sa précipitation avait oublié qu'effectivement son oncle était déjà à la retraite, depuis six mois. C'est tout frais.
– Tu sais, ajoute son oncle, c'est tout neuf pour moi la retraite alors j'ai bien essayé en tant qu'ancien tout frais, rien à faire. Les politicailleries partisanes nous tuent à petit feu, dans notre propre camp.
– Je suis heureuse de t'entendre dire ça ! Je croyais que vous aviez tous perdu la raison ! C'est infâme cette grève. Le service public devrait être tenu, en temps de grève, à un service minimum. C'est une honte.
– Nous sommes censés être au service des autres… mais les conflits politiciens sont le sel noir de notre syndicalisme forcené au service des partis… PS-PC & Co. comme dit Pierre ! Ce qui fait rire tonton.
La conversation se poursuit un peu sur le ton de confidence désabusée par l'oncle qui en a gros sur la patate comme il dit, mais qui n'y peut rien, n'étant pas entendu. La citoyenneté, le bulletin de vote, un référendum, absurde, une idée de journaliste encore… bref, tonton se défoule un peu avec Sonia, sa nièce qui l'embrasse enfin, pour raccrocher.
Sonia est moins déprimée que tout à l'heure, quoique le terme soit impropre. Elle est d'un côté, rassurée, mais de l'autre sa question est : pourquoi les médias ne donnent-ils pas la parole à ces

cheminots-là, premiers intéressés et qu'on n'entend pas du tout !
Sonia imagine d'abord un vaste complot où tous les partisans, ligués entre eux, ne protègent que ce qui leur semble bon pour attirer les sympathies des Français… à moins que les socialistes et autres grévistes ne se trouvent justement à leur plume – faiseurs d'articles – dans les journaux ? Pourtant les médias à l'unanimité ont approuvé, en un premier temps, ces réformes, et salué le courage qui y préside !
Sonia, perdue dans sa citoyenneté, impuissante, passive, ne comprend plus ! Soudain elle se dit qu'elle doit rencontrer un journaliste. Un ? Ça ne veut rien dire, mais c'est mieux que rien ! Mais qui ? Pour lui demander pourquoi il ne donne pas la parole à ceux qui ne sont pas d'accord, comme son oncle, par exemple, en plein monde cheminot !…
Tant de questions autour desquelles Sonia tourne comme une toupie, de plus en plus vite.
Toute la vie de la maisonnée, qu'elle orchestre en tout point, se trouve soudain reléguée au second plan, sorte de vie parallèle dans laquelle elle est plongée, par laquelle elle est concernée, et pourtant, une autre priorité surgit, sociale, humaine, démocratique. Sonia est intérieurement sur les charbons ardents d'une conscience qui la pousse à être citoyenne, jusqu'au bout de ses pensées qui tournent sans exutoire, bougeant idées à saisir et points de vue à examiner. Des solutions ? Tellement de choses vont mal. Mais plus que les solutions auxquelles les

associations peuvent travailler sur le puzzle social, Sonia se prend à vouloir plus que tout, et ça n'est pas un rêve cette fois, une vraie politique citoyenne. Qu'est-ce que c'est qu'une vraie politique citoyenne ? À voir, à inventer, à vivre… autrement, pour des comportements qui aillent avec, différents. Les mentalités sont d'une tristesse, d'un sectarisme, d'une intolérance tels, qu'on a du mal à se croire dans un pays démocratique, libre. Ne pas se dire que cette liberté, remise en question par les fachos de la grève, est une cause du gâchis. Non ! Liberté : essentielle. On l'a, grève ou pas, c'est magnifique !

Que cette liberté interpelle Sonia, c'est normal, en ce moment surtout, et pour plusieurs raisons. En effet, elle se retrouve, en l'absence de Pierre, plus libre d'une part mais aussi plus autonome, intérieurement plus disponible, avec des vraies questions, des idées personnelles, une sorte de libération. Et Sonia se rend compte que c'est sûrement de sa faute et qu'il n'y a aucune raison pour qu'avec Pierre, cela ne se passe pas de la même façon.

Cette constatation la plonge dans le vif d'un sujet délicat, épineux, qui n'est que la relation au mari, dans le foyer. C'est cette dépendance qui se crée et que souvent la femme, elle, Sonia certainement, accentue sans vraiment en prendre conscience, par mégarde en quelque sorte.

La liberté devrait être un droit spontané, coulant de source, et c'est curieux comme on a tendance à tant le revendiquer, ce droit, qu'il fait alors l'objet de décrets et que tout à coup, la liberté, monnayable

ainsi a un aspect tout autre qui ne dépend plus de soi mais des autres.
Il en est de même pour de nombreux droits. Sont-ils spontanés, comme les droits de l'homme par exemple ? Aussitôt les sociétés démocratiques en décrètent des règles qui les réduisent en accusant une complexité qui dévie le propos même du libre accès en soi-même, d'abord, à cette légitimité toute naturelle.
C'est ainsi que peu à peu la nature fait son chemin à l'envers du projet initial comme une source dont le lit, dévié, devient un handicap de plus…
Que c'est compliqué, se dit Sonia en goûtant du doigt une tarte, pas assez de citron, j'aurais dû attendre demain, le marché. Bon, on s'en contentera, et Dan va l'aimer ainsi, lui qui ne raffole pas du citron.
Des éclats de voix lui parviennent par moments, là-haut c'est à moitié la fête, semble-t-il. Musiques, rires, chuchotements et cris, l'après-midi studieux a dégénéré en fête improvisée et Dan chante le blues en imitant Patricia Kaas. C'est assez drôle et les trois gamins ont le fou rire.
Sonia ébauche un sourire qui lui aussi se termine en rire un peu fou. Rien de tel qu'un fou rire, c'est contagieux… au milieu de la cuisine, elle se regarde rire pour finir par sourire encore de la dérision de la vie ; je ne le ferai jamais assez, se dit-elle.
À ne pas se prendre au sérieux, on tourne en rond. À se prendre trop au sérieux, on est pris au piège de soi-même d'abord, ce qui mène à une série catastrophe plus sérieuse de l'ego dont il est difficile, après tout,

de sortir… De tous ces risques pris et lâchés, en tout aveuglement, en toute crédulité, où sont ces joies fantasques que l'on ne s'autorise pas assez, que l'on censure trop, que l'on repousse souvent, sous prétexte de « pas sérieux », alors que rien n'est plus sérieux au monde que de pouvoir s'amuser, rire, et avoir l'humour baladeur. Ça fait du bien. Sonia cuisine avec amour, heureusement, se dit-elle, vu le temps passé dans ma cuisine ! Et soudain de se demander pourquoi elle y passe autant de temps, et comment elle se débrouille pour y être si souvent. C'est qu'elle fait de la cuisine, de la vraie, ainsi que de la pâtisserie, de la bonne ! La cuisine est donc le lieu où elle passe le plus de temps, après la salle de bains.
Dans sa double vie Sonia vogue et vaque avec cette aisance extrême que les automatismes quotidiens permettent, tous ces gestes d'habitudes qui, passés au dessous du seuil de la conscience, ne nécessitent plus qu'une attention rodée par le train-train.
Flagrances, déflagrances… Sonia rumine son impuissance en tant que citoyenne, les nouvelles parfois soulèvent son indignation. Pourquoi ne pas laisser la parole, par exemple, aux cheminots non grévistes ? La question revient. Sans réponse, Sonia atomise sa révolte citoyenne aux quatre murs de sa cuisine, se vengeant sur les pâtes à tarte ou les sauces béchamel, pétrissant et tournant avec fébrilité tandis que la radio fournit des informations d'une grande tristesse, voilà qu'à peine cinq millions de Français veulent faire leur loi, mélangeant tout, n'y comprenant rien. Sécurité d'emploi et acquis sociaux, apparemment, ont dressé

un mur de Berlin invisible entre les citoyens, comme Sonia, et les fonctionnaires, auxquels Sonia pense avec rage, à chaque fois qu'elle a affaire à eux, c'est une confrontation quasi conflictuelle, le pot de terre contre le pot de fer, de plus, ils sont hiérarchisés, repoussant toujours la responsabilité à l'étage supérieur que c'en est incroyable. Et on les appelle « responsables », c'est à mourir de rire, se dit-elle, si ce n'était pas si grave, où est passée la responsabilité de ceux qui défilent depuis plus de douze jours maintenant ? Où se logent la tolérance, la compréhension, le sens civique ? Nuls, et c'est à ces gens-là qu'on donne la responsabilité de faire marcher la nation ?
Sonia, qui pétrit maintenant sa pâte pour une tarte aux pommes demandée par les enfants, se dit qu'après tout, les cheminots ont fait le pas de trop, celui qui met réellement une vraie frontière entre les syndicats, par lesquels ils sont poussés, et les citoyens auxquels il reste encore un sens de la responsabilité civique sans laquelle les droits de la personne sont à mettre à la poubelle. Ce que font les syndicats, à part madame Nicole Notat qui, elle, était prête au dialogue. Une femme, comme par hasard, qui de plus a failli se faire lyncher par son propre syndicat.
Devant l'absurdité troublante du spectacle auquel assistent cinquante-trois millions de Français impuissants, comment ne pas prendre conscience que plus la structure est politisée, comme le sont les syndicats, plus les adhérents sont manipulés, eux qui ne voient, hélas, que le prix que ça leur coûte et en veulent pour

leur argent. Là, ils ne sont pas déçus ! Mais où se loge la solidarité ? Dans une cotisation commune dont ils veulent, ensemble, rentrer dans les frais. Si ce n'était aussi grave sur les plans national et européen, Sonia aurait envie d'en rire à gorge déployée. Les consciences abruties sont visibles sur les visages fermés qui répètent tous les mêmes choses, semblables à des mots d'ordre qui ont été pensés pour eux et qu'ils annoncent de manière individuelle, grotesque, donnant à l'envergure du mouvement auquel on les pousse politiquement, des airs de cirque à personnages bien dressés. Les têtes des syndiqués ne sont pas mieux, si agressives, on se demande comment et si elles peuvent seulement sourire de temps en temps ou être amicales ? Peuvent-elles être concernées non pas par leurs adhérents uniquement mais par tous ? Non !
Sonia continue de pétrir sa pâte qui est de plus en plus belle. Quand l'énergie se manifeste, il faut qu'elle passe d'une manière ou d'une autre, c'est ainsi que la tarte n'en sera que meilleure et que les enfants apprécient beaucoup, depuis ce début de grève, la cuisine préparée par leur mère. Au rythme de ses réflexions, Sonia cuisine et range rapidement ; ses plages intérieures de réflexion, avec leurs vagues insolentes, soulevant des idées nouvelles auxquelles elle n'avait jamais pensé, élargissent ses horizons citoyens. Son intelligence, sa sensibilité, s'y engouffrent, avides de communiquer, avides d'échanger, avides d'aller vers les autres, ceux qui comme elle, s'interrogent et pensent, et vers ceux-là aussi qui, paralysant la France, le font en toute conscience.

Peut-on faire cela lorsqu'on fait partie dudit « Service Public » ? Parce qu'enfin, si c'est le cas, alors cela veut dire que tout ce qu'en vivent les citoyens au quotidien avec les renvois, les retards, les lenteurs, les exaspérations et le silence de la part de ces fonctionnaires qui leur font face, est une réalité bien plus terrible qui veut dire clairement : on s'en fout ! Et la façon dont ces syndicats peuvent les faire bouger, politiquement, alors qu'ils s'en défendent, prouve à quel point les citoyens qu'ils servent – que sont censés servir les fonctionnaires – sont vraiment le cadet de leur souci. Ce qui les préoccupe étant leur sécurité d'emploi, leurs acquis, et leur nombril, pour résumer le tout.
Grave ! C'est grave, se dit Sonia qui aussitôt enchaîne sur une pensée optimiste, c'est sans doute une chance à plus ou moins long terme. Ils sont en train, ces imbéciles, de nous servir sur un plateau d'argent une prise de conscience qui concerne la démocratie elle-même et les changements de mentalités nécessaires actuellement, il fallait que ça pète !
Il paraît que la France est le pays le moins syndiqué au monde mais tous les syndicats sont concentrés dans le service public. Hyper politisés, ils sont en béton armé, il faut que ça casse. C'est peut-être, avec un peu de chance, en train de casser.
Et Sonia se prend à rêver au début de changement, un renouveau de la société. La fébrilité qu'elle mettait à pétrir s'atténue, la voilà qui aplatit maintenant la pâte, en douceur, en effet, après la tempête de ces grèves et perturbations, le calme d'une société intelligente dont

la conscience émerge, différemment, avec cette capacité à réfléchir globalement et non pas sectoriellement uniquement. Une manière d'élargir la conscience et de permettre à l'intelligence, à l'intellect, de voir plus large et plus loin que soi, évidemment, se dit encore Sonia, il faudrait que les énergies du cœur soient du voyage. Car sans le cœur, c'est la guerre avec tous, même avec soi-même.
La pâte est bien étalée et répartie dans le moule, Sonia la pique avec une fourchette, avant d'y disposer les morceaux de pommes sur une couche de compote déjà prête. Barbara adore cette tarte aux pommes que Sonia fait très bien. Dan, lui, la préfère avec la crème pâtissière, ce dont sa sœur a horreur.
La tarte, une fois au four, Sonia se lave les mains et monte dans sa chambre. À l'étage, silence total, toutes les portes sont fermées, les enfants doivent travailler.
Dans sa chambre, Sonia change de T-shirt, puis décide de prendre une douche. Elle prépare une tenue d'intérieur qu'une amie lui a rapportée des États-Unis, sorte de pyjama molletonné très sympathique, et dans sa salle de bains, décide qu'un bon bain serait bienvenu. C'est donc une demi-heure de détente qu'elle s'accorde ainsi, avant la soirée avec ses enfants.

C'est au milieu des pins que Sonia se balade, pensée éteinte, cœur ouvert à la nature, Pierre est proche bien que les grèves aient différé son retour.

Le calme alentour semble si paradoxal avec ce qui, actuellement, paralyse la France, même les éclusiers s'y sont mis. Des flashs traversent les pensées de Sonia, comme des remarques, notées et oubliées ensuite. Vague à l'âme peut-être, Sonia respire à fond comme si elle expulsait toutes les pollutions absorbées psychiquement, afin d'inhaler la santé des pins, ses amis, et cette odeur de résine qu'elle aime tant parce qu'elle lui rappelle son enfance. Ce matin le brouillard était très épais, très affolant, elle ne conduirait pour rien au monde avec une visibilité pareille. Mais il s'est levé et elle a pris la voiture jusqu'ici, où elle aime venir, seule, s'aérer.
Marcher « sans », juste marcher. Sans penser, sans ruminer, sans humeur et sans personne. C'est pour Sonia un moment rare qu'elle programme une fois par semaine au moins, jamais le même jour mais selon les opportunités.
Beaucoup plus disponible, Sonia cette semaine s'est fait une orgie-fête de promenades puisque c'est la deuxième fois qu'elle vient dans ses pins préférés.
Ses pas craquent sur les brindilles, les aiguilles mortes, trop humides, ne font qu'un tapis confortable à sa marche ; l'heure, bien que matinale encore, lui laisse tout loisir puisque les enfants, tous deux invités, ne rentreront pas déjeuner.
Sonia se retrouve des sensations de célibat bien agréables et se demande si maintenant, à ce moment de sa vie, elle les supporterait bien si cela devait trop se prolonger. Elle n'en est pas sûre. La maisonnée, telle quelle, avec Pierre et les enfants, est si naturelle

à Sonia, c'est, c'est tout ! Sonia aujourd'hui se voit mal revenir à une vie de célibataire – Et Dieu sait que j'ai adoré ! pense-t-elle, il lui semblerait tomber en pleine involution. C'est curieux tout de même !
À marcher ainsi en plein air, avec les échos d'une société ébranlée en fond insonore, Sonia se rappelle à elle-même, comme une femme d'abord, puis épouse et mère, ce qui déjà était vrai avant ces événements, prend une autre dimension depuis. En effet et curieusement, Sonia la citoyenne vibre aussi, prend vie et ne peut s'exprimer dans cette vie-là. Pour l'heure ce n'est que le bulletin de vote qui donne la seule expression, fort réduite, de cette citoyenneté-là. La démocratie a donc ici, une faille qui, coupant le citoyen de sa vie politique – vie de la cité, au sens premier – anesthésie les forces vives d'un pays et c'est dommage.
Mais ce matin Sonia promène sa citoyenneté frustrée dans cette magnifique forêt de pins où les bruits feutrés s'inclinent dans le silence superbe d'une heure belle en ses couleurs, bien qu'il fasse froid.
Assise sur une souche, au bord du sentier, Sonia se recueille en elle-même, dans le silence indicible où la paix vous inonde comme un courant électrique tangible, véhiculant la lumière dans tout le corps et illuminant l'esprit jusqu'à y faire éclore des pensées si belles qu'on ne peut qu'en contempler une réalité que l'on aimerait bien faire descendre, consciemment, dans la vie.

En suspens entre nature et beauté,

Sonia, la pensée immobile,
Éclaire les mille et un recoins que les
Intellects noircissent de leurs systématiques
Folies, que l'intelligence appelle, parfois, raison.
Le pin est un arbre voué au ciel, sa ligne directe
Vers lui élève les vibrations de la Terre vers la
Source mère d'un bleu infini qui la nourrit de
Son eau fertilisante.

Adossée à un pin, Sonia d'une colonne vertébrale
Droite, en ressent la sève, résine, vibrante jusqu'en
Son corps tout entier. C'est en communion avec cette
Trajectoire toute verticale, qu'elle abandonne ses
Pensées, cœur au clair, pour se bercer d'absolu
Afin d'en revenir plus neuve encore, si possible,
Tout lui semble maintenant si usé, que les
Structures mêmes, utiles un temps, sont ébranlées par
La vie, cette forme globale qu'elle prend quand,
Extérieure et intérieure, elle se relie à elle-même
Dans le quotidien d'une intériorité qui s'y
Meurt et s'y exprime en totale liberté.

La promenade, terminée pour aujourd'hui, Sonia regagne sa voiture au volant de laquelle elle se sent des ailes. En effet, la journée n'est que liberté jusqu'à sept heures… disons huit heures pour être large et prendre en compte un dîner dont elle aimerait faire une fête !
Mais l'heure étant à la liberté, elle décide d'aller à l'abbaye de Maylis se recueillir. Sonia, catholique, non pratiquante, garde un penchant très fort pour

tous les lieux religieux, qu'ils soient temple, mosquée, église… Elle aime à y entrer, quand elle le peut, quand il n'y a personne, et baigner dans le recueillement qu'elle y ressent presque toujours.
À Maylis, c'est très particulier, les bénédictins y ont leur communauté et les chants et rituels, les messes dites, agrémentent l'espace de très bonnes vibrations qui la comblent à chaque visite. La communauté bénédictine très ouverte vers l'extérieur, vers les familles de la commune et d'ailleurs, tient son abbaye avec cœur, Sonia aime cet endroit.
Elle tourne sur la gauche, juste avant Montaut, un timide soleil s'est levé comme pour saluer cette initiative pieuse, Sonia a oublié la grève, elle va vers Dieu, vers elle-même dans cette abbaye qu'elle affectionne tout particulièrement.
Devant, pas une voiture. La statue de la Vierge qui domine la vallée lui sourit… c'est-à-dire que Sonia lui sourit et la blanche statue, s'imagine-t-elle, en fait autant.
La porte de l'abbaye poussée, Sonia est accueillie par l'odeur de l'encens, d'une part, et des chants. Les bénédictins terminent un office. Il n'y a, à part elle qui arrive, que deux personnes dans l'église.
Immédiatement elle est prise par ce recueillement intérieur qui l'englobe, venant de tous les officiants. Debout dans le fond, Sonia assiste à la fin d'un rituel, elle ne sait pas ce que c'est, une messe ? Peu importe, et tandis que les prêtres sortent l'un derrière l'autre par la porte à droite de l'autel, les deux personnes, se retirant aussi, la laissent seule dans une

ambiance qui devient très vite intime. En effet deux très jeunes prêtres reviennent pour éteindre les bougies, ces énormes cierges devant et sur l'autel, et pour ranger. Elle assiste à ce ménage pieux en se disant que toute intériorité a besoin aussi d'un bon ménage de temps en temps, afin de clarifier son propre mouvement pour le garder neuf et créatif. Et c'est là, quand les deux prêtres, ayant terminé, la laissent seule avec elle-même et cette veilleuse, témoin de Dieu, là en face d'elle, que Sonia prend conscience à quel point elle s'est départie d'elle-même pour suivre un peu trop les mouvements familiaux des uns et des autres autour d'elle, s'adaptant toujours, ne s'imposant jamais dans ses choix ou besoins.
Un rire, qu'elle tente de réprimer, la secoue alors. Je suis en train de faire ma crise de ménagère-épouse-maman, ras-le-bol ! Non mais, c'est grotesque. Sonia se dit alors que ce n'est pas ça, elle aime servir en quelque sorte le foyer, le seul problème est que si cela ne débouche pas activement dans la vie de la société, alors on fait un séparatisme nombriliste qui rejaillit sur l'ensemble du pays. C'est plutôt ça qui, tout à coup, l'interpelle. Vivre une vie au foyer, oui, super ! Mais être aussi active, créative par la pensée et l'engagement, dans la société, parce que la citoyenne, sinon, n'est qu'absente. Et si les femmes au foyer, gardant leur propre mouvement intérieur, étaient plus présentes dans la balance du pays, eh ! bien, les maris peut-être les entraîneraient-ils moins dans leur propre mouvement. Les plateaux alors

équilibrés ne permettraient pas les excès auxquels nous assistons aujourd'hui.
Sonia prie, elle invoque, Dieu ou Jésus, le Maître ? Peu importe, les deux. Sonia aspire à servir autrement avec ce sens d'une responsabilité vouée à l'Être et s'y consacrant. N'est-ce pas, se dit-elle, la seule façon de faire vivre l'humain dans toute sa beauté, sa force et sa créativité ?
Sonia est heureuse mais Sonia, en battante, euphorisée par les vibrations bénédictines toutes pieuses qu'elle sent, ici, en elle, Sonia prie et c'est une longue note du divin au divin qu'elle fait passer par elle, dans l'ambiance tamisée par les vitraux, dont l'un d'eux à gauche, dans le coin d'un oratoire, nimbe ce dernier de violet translucide… mauve… c'est si beau.
Combien de temps est-elle restée là, sans bouger, attentive au divin en elle, à prier, à invoquer, à être… un peu plus ce qu'elle aspire à devenir ? L'heure s'est estompée ainsi dans le temps, les secondes en ont ralenti le rythme jusqu'à la nourrir de cette éternité, en elle, qui, dans la patience, installe ses plus beaux moments, dès que nous sommes aptes à y communier.
Cela fait bien longtemps que Sonia n'a pas pris le temps d'avoir le temps. C'est dans ces instants-là que se renouent avec soi-même les priorités trop longtemps oubliées. En effet la femme, épouse, mère, citoyenne, ne peut vivre cette globalité que depuis une conscience intérieure déterminée, ouverte aux siens mais aussi aux autres, à ce monde que

nous léguons à nos enfants tel que nous le faisons. Soyons nets, se dit Sonia, nous en sommes, que nous le voulions ou non, responsables.
L’heure est passée au second plan puisque le temps n’a pas l’importance d’un programme quotidien haché menu par les impératifs des uns et des autres. Sonia se détend, conscience au beau, dans le havre accueillant de l’abbaye de Maylis, belle de proportion, élégante en ses lignes pures et si vibratoire d’un recueillement où la prière et les chants ont élevé l’espace qui se prête à ce vis-à-vis entre le cœur et l’intellect, donnant au second le diapason d’une conscience ainsi élaborée, à rallier et à diffuser, dans toutes les occupations qui, journellement, nous engloutissent au point parfois de nous enlever ce temps précieux qui coule comme du sable entre les doigts d’une agitation uniquement préoccupée par le « faire ».
Sonia se détend avec joie, une forte poussée d’enthousiasme la soulève, elle se sent prête. À quoi ? À soulever des montagnes, à aimer l’autre, son prochain, et le monde d’un même amour goulu où elle pourrait les vivre tout en améliorant sa propre intériorité pour ces retombées que nous faisons de nous-mêmes, chacun, dans la société, sur la planète.
Quand elle se lève pour faire le tour de l’église une dernière fois, s’arrêter devant l’oratoire violet-parme un instant, et enfin sortir de ce lieu béni, Sonia se sent une fraîcheur adolescente, comme si elle avait retrouvé les années envolées qui, à l’époque, la poussaient vers l’avenir, pensées novatrices et esprit

créatif, avec l'impulsion forte d'aimer mais surtout d'être libre en aimant.

Et le foyer, Pierre et les enfants, s'ils sont présents à ce moment-là, c'est vers eux et la petite famille que Sonia ouvre ses espérances et motive sa conscience, cette prière-là, toute seule avec l'essentiel, l'a, d'une certaine manière, décollée de son centre habituel pour en élargir la périphérie vers des plaines oubliées qu'elle a pourtant bien essayé de retrouver lorsqu'elle était plus jeune. Mais il semblerait aujourd'hui qu'elle n'ait fait que passer à côté. De ces énergies mouvantes en elle, Sonia compte les points manqués, ils sont sans doute nombreux, mais c'est d'avenir qu'il est question et puisqu'un autre siècle annonce le glas d'une conscience en berne, c'est en tout cas ce qu'elle sent profondément en elle-même, alors elle accepte le défi de réviser sa mentalité en vue de comportements différents, qu'elle a vraiment conscience de devoir changer. Pas seulement elle, c'est en y contribuant par sa personne même qu'elle prendra la vague de ce siècle et ce qui doit en être modifié, maintenant, doit être pris en compte par chacun. Elle se sent si concernée qu'elle est prête à commencer à sa toute petite échelle de ménagère citoyenne, à ne plus acheter chinois, par exemple, ou du moins à faire attention à ce qu'elle cautionne en achetant.

C'est une goutte d'eau ?

Oui mais aucune goutte d'eau n'est à négliger. Et le tout est de commencer. Après, l'énergie est lancée sur un courant qui d'elle à une autre, aux autres, fera

son lit. C'est la responsabilité qui compte ici. Cette responsabilité c'est avec la conscience qu'elle peut vivre vraiment et cette conscience, acquise par Sonia, elle a bien l'intention de l'appliquer dans sa vie, coûte que coûte, et malgré les revendications familiales permanentes, peut-être devrais-je dire « sollicitations » ?… se demande Sonia en souriant.
Sonia, de retour au bercail, prépare – pour changer ! – le dîner. Les enfants sont calmes ce soir, comme si la journée de Sonia les avait touchés de sa grâce. La cuisine est douce ambiance, chacun courtois, Sonia très étonnée ne relève pas, fait comme si tout cela était normal, ça devrait l'être.
– Maman qu'est-ce que tu penses des associations ?
– Eh bien ! en règle générale c'est valable, peut-être utile, c'est une démarche de la conscience qui lorsqu'elle se structure trop devient tout bonnement une institution comme les autres. Et vois-tu les institutions, en général, me donnent un peu des boutons… aussitôt Sonia rit pour reprendre : j'exagère un peu, bien entendu.
Dan a posé la question qui les plonge dans un silence de réflexion coupé par Barbara.
– Qu'est-ce que c'est une institution ?
– C'est un établissement ou un groupe institué par les hommes. C'est l'ensemble des formes et des structures sociales. C'est plusieurs choses mais en fait c'est la merde à long terme ! explique Dan.
Sonia sourit. Barbara semble satisfaite, elle déguste la tarte, car ils en sont au dessert et émet – comme Louis de Funès dans ses films – des mm… à chaque

bouchée. Elle est trop drôle, Dan et sa mère se mettent à rire.
– C’est ça moquez-vous de moi… mais c’est bon, merci Maman.
Sonia est touchée, comme à chaque fois que son petit monde la remercie. Puis Barbara, fine mouche, enchaîne :
– Si je comprends bien, institution et instance, c’est pareil.
Un silence. Dan la regarde en réfléchissant.
– Eh oui ! dit-il. Mais instance c’est aussi une requête, une demande… c’est marrant que tu penses à ça ?!
– Mais oui n’est-ce pas, je n’ai que sept ans après tout !
Barbara est ce soir, irrésistible. Elle sourit avec une innocence consciente qui n’est donc qu’une forme améliorée d’innocence…
– Barbie, susurre son frère, tu ne vas pas nous jouer les surdouées ?
– Pourquoi jouer ? réplique-t-elle aussitôt.
– Ça alors !
– Et puis ne m’appelle plus Barbie s’il te plaît, tu me fatigues. Sonia se dit aussitôt que c’était trop beau pour durer… mais ce n’est qu’une courte alerte, Dan ne répond rien, Barbara demande un autre morceau de tarte.
Tout ne va pas si mal !
Le dîner se termine dans le calme, comme il a commencé. Un dîner quasi méditatif à l’image de la journée de Sonia.

– Maman, je suis en train d’écrire une histoire, peut-être un roman.
– Ah bon ? et qu’est-ce que c’est ?
– Ça s’appelle : « Impala, mon amie ».
– Qu’est-ce que c’est Impala ? demande Dan.
– C’est du zoulou. C’est une petite antilope d’Afrique… je crois du sud-ouest, je ne suis pas très sûre. C’est l’histoire donc d’une antilope.
– Mais c’est formidable ma chérie, quand as-tu commencé ?
– La semaine dernière car j’ai rencontré une copine à l’école qui a vécu en Afrique. Et voilà ! Ça m’a donné l’idée, tu vois, c’est simple.
– Je te dis Maman que tu nous as fait une surdouée ! Un roman à sept ans ! Non mais ! « Impala, mon amie » ! C’est cool, cool, je suis fier de toi Barbie.
Ce à quoi Barbara décide de ne pas répondre.
Chacun débarrasse son assiette, machine à laver direct. En un clin d’œil la table est nette. C’est une soirée sur mesure, se dit Sonia, heureuse. Baisers, pas de télévision ce soir. Ils montent dans leur chambre.
Sonia se fait une tisane pour prolonger un peu cette journée pas comme les autres où avec elle-même et les enfants il semblerait qu’un équilibre neuf soit trouvé, une harmonie joyeuse qui sans être atone n’est ni agressivité – comme les enfants en général la vivent – ni agitation. Bien, ensemble.
Le dîner, ce soir, en était l’exemple. Et Sonia de se dire que tout comportement individuel joue sur les autres, l’impact est certain de chacun sur tous. C’est

fascinant, pour elle, de voir que ce soir, ce dîner était à l'image de sa journée de calme réflexion, de prière, de solitude, comme si, là, se purifiant elle-même, elle avait purifié toute la maisonnée, comme si en priant, elle avait fait descendre la grâce sur les têtes blondes de ses enfants, aussi.
Sonia goûte cette soirée tranquille, sans cri à l'étage, sans chamaillerie. Un calme dense, un silence quiet, Dieu se place, comme dans l'abbaye de Maylis cet après-midi, parce que le lieu est intérieur, finalement, et c'est de cette intériorité que naît l'harmonie et tout ce que l'on projette de soi dans le monde et sur les autres.
Sonia décide d'accorder plus de temps à l'intériorité, de manière à permettre une harmonie constante, plus présente. Elle sait en être aussi responsable.
C'est en terminant sa tasse d'infusion qu'elle se dit enfin que ce qui est valable au foyer l'est aussi dans la société. C'est valable pour chacun en tant que citoyen et que tous sont reliés. Donc individuellement, la conscience est très importante et porteuse.
C'est un fait qui ce soir lui semble évident, et c'est sur ces bonnes pensées qu'elle monte dans sa chambre. Un rai de lumière sous la porte de Dan. Barbara dort déjà.
Et pour la première fois, depuis bien longtemps, Sonia, avant de s'endormir, fait une prière, non pas pour demander, mais pour remercier.

Dans ces voiles de couleurs diaphanes que
La nuit pose au cœur de rêves plein de

Lumières dont les faisceaux jouent de
La conscience jusqu'à en réveiller des
Plans inconnus qu'elle nous fait visiter
Au rythme lent de cette apesanteur que
Connaît l'âme en son essence et que
L'amour installe dans le cœur.
Dans ces voiles de couleurs diaphanes que
Le jour dépose au pied du quotidien, comme un
Cadeau à ne pas négliger, comme un secret qu'il
Détient de la nuit en ses lumières fortes que la
Conscience a vécues, qu'elle a emmagasinées,
Qu'elle occupe maintenant ; dans ces voiles, des textes
Sacrés aux lettres transparentes nous invitent à
Ces beautés innocentes et sublimes qui jaillissent
Lorsque l'intimité d'une intériorité, enfin contactée,
S'ouvre à ces couleurs diaphanes que les voiles
Découvrent en leur synthèse brillante et qu'ils
Révèlent de leurs lettres transparentes.
C'est que le Son dans sa lutte permanente à
Résonner du fin fond de la vie, c'est que le Son,
Qui se fait prière pieuse et infinie, organise en
Ses planètes évocatrices, les mélodies les plus
Intérieures, afin de les rendre avec fidélité, au
Divin sur la terre, qui en a commandé les
Allégories au Divin dans le ciel.
Ainsi se reliant, ciel et terre se posent à la fois
Dans les nuits et sur les jours, à l'image
Impalpable de ces voiles aux couleurs diaphanes.
La nuit de Sonia s'est habillée de ces lettres
Transparentes qu'elle lit avec joie dans ces

Voiles de couleurs, brillamment éclairés, qui
Enveloppent son corps telle une cape étincelante
Dont son âme irradiante s'est parée pour la
Rencontrer.

De ce face-à-face lumineux dans lequel elle est plongée, Sonia ne retiendra, au matin, que quelques phrases de lumière, à la transparence étonnante, qui en se synthétisant au son de sa propre voix, la réveillent pour dire :
Lumière - Amour - Harmonie.

Toute la journée du lendemain ainsi que les jours suivants furent, pour Sonia, une harmonieuse succession alternant loisir et temps consacré à la cuisine et au ménage, elle s'y investit toujours de la même façon, tout en gardant sa priorité à une solitude où les promenades la mènent soit dans les pins, soit sur la plage, elle n'a pas vu ses amies depuis près de trois semaines et, est-ce l'absence de Pierre ? n'en éprouve ni le besoin ni l'envie. De ces rendez-vous avec elle-même, la citoyenneté encore, mais aussi les réflexions vers lesquelles la plongent les informations, d'habitude Sonia n'a pas de temps pour lire les journaux comme là, elle pourrait trouver ce temps mais n'en ressent pas l'utilité, c'est une presse qui ne lui plaît pas trop. Non, elle préfère vaquer à autre chose et a notamment repris la lecture. Elle est plongée dans Tocqueville, lui, bravo, elle aime. Cependant elle butine un ou deux chapitres, sans aller jusqu'au bout.

Sonia cherche en trouvant toujours, semble-t-il, autre chose, des à-côtés. Que cherche-t-elle ? Et que cherchent les grévistes qui n'en finissent pas de faire la grève ? Pourvu que le gouvernement tienne, se dit-elle. Pourvu qu'il ne cède pas, ne craque pas ! Elle le pense très fort, se disant que la pensée aussi est une force, positive, qui peut peser dans cette balance injuste dans les plateaux de laquelle les simples citoyens… ne pèsent que leur poids en bulletin de vote ! Quel gâchis. Si on avait, en ce moment, la parole, ça changerait tout. Alors Sonia pense très net que ce Plan Juppé est juste, que la réforme est nécessaire et que la bêtise des grévistes vraiment ne doit pas peser dans le destin de la France et dans la survie de la Sécurité sociale déjà agonisante qui en crèvera de faillite ! C'est dur mais c'est ainsi et que cela ne soit pas compris lui est insupportable.
En quelques semaines, la vie de Sonia, avec l'absence de Pierre, a basculé, de la ménagère attentionnée, elle est passée à la mère attentive, s'octroyant un temps bien imparti dans lequel elle évolue d'une conscience aiguë, prenant en compte des responsabilités élargies qu'elle prolonge dans ses seules activités sans pouvoir réellement aller, comme elle le souhaiterait, jusqu'au bout.
Si ceux qui sont contre la grève pouvaient se réunir, mais où sont-ils ? Ils n'ont pas la parole, elle a parlé avec le jardinier de la maison d'à côté qui leur donne un coup de main de temps en temps. Il est contre, lui aussi, du même avis qu'elle. Et il y en a d'autres. Beaucoup. Le boulanger, le boucher, son coiffeur,

tous ceux qu'elle a croisés, dernièrement, sont pour les réformes. Si elle en avait les moyens – on peut toujours rêver – elle ferait une campagne nationale d'affichage. Un appel à la conscience. Pour entrer un peu dans son rêve elle a téléphoné pour avoir les tarifs. Trois millions six cent cinquante mille francs ! Bonjour la campagne ! dirait Dan. Mais ça vaudrait le coup ! Oui mais sans les… quatre millions ! Évidemment toute campagne attend des retombées économiques. Et là, rien ! Juste la conscience. On lance et on laisse infuser, en chacun, dans le pays. C'est un beau rêve, un cadeau pour soixante millions de Français, gratuit, juste pour la beauté d'un hommage à la conscience.

Sonia s'est fait un conte pour elle toute seule, où son rêve prendrait forme grâce à un mécène fou de citoyenneté n'ayant jamais voté pour ne pas réduire le potentiel citoyen à un bulletin grotesque qui nous force à cautionner un homme de parti. Contre la partisanerie, ce mécène. Un vrai fou du 21e siècle. Un de ces pionniers un peu marginaux qui, seuls, savent faire bouger les choses, parce qu'ils osent affirmer leur conscience, à fond et en dépit de tout et de tous. Une vraie merveille qu'il ferait bon rencontrer. Un allié dans la tourmente nationale, un poids qui compte pour rétablir l'équilibre de cette balance, une campagne comme celle-là, dans un plateau, et voilà tout à coup la citoyenneté qui prend son essor, un appel gratuit.

Sonia rêve mais c'est bon parfois de rêver ainsi et de se dire que, comme dans un dessin animé, tout est possible.
Hélas la vie est loin d'être un dessin animé. Walt Disney est mort et les caricatures qu'offrent les grévistes au monde n'inspirent ni les mécènes ni les artistes. On pourrait appeler ces manifestations des sabotages, de l'anti-créativité.
Râler, revendiquer sans apporter aucune proposition, c'est de la contre-citoyenneté. C'est pas beau, se dit Sonia, pouah !
Arrêtée devant une vitrine, Sonia regarde une robe, un ensemble avec une veste. C'est très joli, simple mais c'est une grande marque et il n'y a pas le prix. Elle ne s'attarde pas.
Pour sa promenade hebdomadaire, elle flâne un peu, en ville cette fois. Quelques courses à faire, ou non selon l'opportunité et les besoins des enfants. Il leur faut, à tous deux, des chaussettes et c'est chez Creeks qu'elle les achète.
Il n'y a pas grand monde à Mont-de-Marsan, dans les rues. Dans les boutiques, des clients, oui, mais on dirait qu'ils ne sortent ni entrent, c'est amusant se dit Sonia, question de *"timing"*. Elle passe sans doute entre ces allées et venues-là.
– Sonia ! Une éternité ! Mais tu es une vraie lâcheuse ! C'est Annie, l'une des amies perdues de vue ces temps-ci.
– Oh ! Comment vas-tu, dit Sonia, en l'embrassant.
– Mais c'est toi, on ne te voit plus du tout !

– J’ai du temps pour moi et je le garde jalousement. Pierre n’est toujours pas rentré, alors je sors moins le soir. Pas du tout, en fait !
– Et ces grèves ! On n’est pas touché ici mais c’est désolant. Ça me dégoûte cette hargne politicienne dans les syndicats ! C’est terrible.
Une de plus dans le camp citoyen, contre et impuissante, se dit Sonia, en répondant.
– Oui, je suis bien d’accord !
– Dis-moi, je fais un dîner ce soir. J’aimerais que tu sois des nôtres. Viens, sois gentille, viens.
Sonia hésite un peu, Annie insiste beaucoup et finalement la décide.
– D’accord je viendrai. Non-fumeur ?
– Absolument, tu sais bien, on ne fume pas dans la maison.
– Bon. Je viendrai. Huit heures ?
– Huit heures. Je suis heureuse d’être tombée sur toi !
Annie est femme de militaire aussi. Elle a deux petits garçons dont l’aîné a sept ans, comme Barbara.
En continuant ses courses, Sonia a craqué pour une robe qu’elle mettra ce soir. Il y a très longtemps qu’elle ne s’était rien acheté. Ce n’est pas une folie ces trois cents francs, et la robe est vraiment un coup de foudre, ce qui est rare.

La maison d’Annie est très agréable et dans la cheminée du séjour un grand feu brûle en crépitant. Les flammes dansent gaiement et après avoir dit bonsoir à Julien, le mari d’Annie, Sonia s’est installée près

du feu dans un grand fauteuil confortable. Elle est la première, Julien lui sert un jus de raisin noir. Annie va et vient de la table à la cuisine, portant des ramequins et des corbeilles, des bouteilles et des petits bols remplis d'amandes et de noix de cajou dont Sonia raffole. Le couple est assez intime avec Sonia pour continuer les préparatifs sans faire de frais particuliers, en toute simplicité ! Ce qui laisse à Sonia tout le temps d'apprécier pleinement le feu, qui la fascine, sans interrompre ses pensées mais les nimbant d'un agréable bien-être dont tout son corps est concerné. Elle a noté, en entrant, une table de six couverts. Il y a donc deux couples et deux personnes ? se demande-t-elle.
En fait il y a un couple, Annie et Julien et quatre personnes. Trois hommes et elle-même.
Trois amis de Julien, tous militaires dont un gradé important dont Sonia ne retient que le prénom, Serge. Les deux autres sont tout jeunes.
Très rapidement s'engage entre Serge et Julien une conversation technique sur les avions, ils sont tous deux pilotes. Les jeunes aident Annie à la cuisine et Sonia, absente, écoute d'une oreille distraite.
Très rapidement Serge s'en rend compte, change de sujet et s'adressant à Sonia :
– Et que faites-vous Madame ? Dans la vie…
Sonia n'a d'abord pas entendu, elle est ailleurs, moitié dans les flammes, moitié dans ses pensées.
Serge répète donc, en s'approchant d'elle, tandis que Julien, qu'Annie vient d'appeler, s'éloigne.

– Et que faites-vous Madame, dans la vie ? Sonia le regarde en souriant avant de répondre :
– C’est une question que je me pose beaucoup ces temps-ci.
Serge, étonné par une telle réponse, éclate d’un rire doux et vient s’asseoir face à elle dans le fauteuil jumeau faisant pendant au sien.
– C’est une réponse qui en dit long…
– Est-ce une réponse ? demande Sonia.
– Toute question contient, je crois, une partie de la réponse.
Sonia qui n’y aurait pas pensé ainsi sourit, cette idée lui plaît.
– Peut-être, dit-elle, que je confonds réponse et solutions, alors.
– C’est possible.
Il y a entre eux ainsi assis tranquillement devant la cheminée, dans le salon déserté par les quatre autres, une forme de sympathie qui, d’entrée, tourne à une étrange intimité, une même longueur d’onde se connectant, par surprise, alors que l’on ne s’y attendait pas. Sonia y est très sensible et Serge, très flegmatique, « British style », posé, est plaisant.
– Vous ne pouvez donc répondre à ma question stupide, n’est-ce pas ?
– Oh ! Je pourrais vous dire ce que j’ai ? Deux enfants, un mari, absent en ce moment, une maison… ce que je fais pour eux et au foyer en Maman modèle, épouse parfaite ou tendant vers la perfection. Je pourrais vous dire certaines choses de moi, de mes pensées, de mes aspirations, de mes souhaits, mais

quant à vous dire ce que je fais dans la vie, ça c'est une vraie question qui induit tout ce que j'ai, plus tout ce que je suis, et justement je ne fais pas complètement ce que je suis, je ne fais qu'autour et pour ce que j'ai, et il y a là une gêne qui coince un peu depuis quelques semaines.
Sonia s'est tue, les yeux perdus à nouveau dans les flammes. Puis elle regarde Serge pour demander :
– Je ne sais pas trop si c'est clair ? Comprenez-vous ?
– Absolument. Ma femme disait à peu près la même chose jusqu'au jour où elle a demandé le divorce. Nous venons de divorcer.
– Des enfants ? demande Sonia.
– Grâce à Dieu, non !
– C'est bien, dit doucement Sonia.
– De ne pas avoir d'enfants ou d'avoir divorcé ?
– En l'occurrence, les deux.
– Vous savez, je suppose, enchaîne Serge, que vous êtes une femme très particulière ?
– Je me trouve si ordinaire, voyez-vous. Rien de spécial.
– Oh ! Mais non ! Très spéciale au contraire.
– Franchement je ne crois pas !
Alors Serge la regarde droit dans les yeux et lui dit :
– En plus vous le savez très bien. Vous savez ce que je ressens mais peut-être êtes-vous honnête et l'avez-vous oublié durant ce train-train marital qui, lui, est ordinaire.
Sonia éclate de rire pour répondre :
– Vous avez peut-être raison !
– À la bonne heure ! Enfin !

C’est à ce moment-là que Julien revient, une bouteille de champagne à la main, pour servir Sonia et resservir Serge qui accepte volontiers.
– Les jeunes font la cour à Annie, plaisante Julien, ils ne quittent plus la cuisine.
– Ça leur fait du bien à tous trois, s’exclame Serge en levant son verre pour trinquer avec Sonia.
– À une femme très particulière !
– Ah ! Tu trouves aussi ? demande Julien.
– Et comment !
– Si vous vous y mettez tous les deux, je n’ai plus qu’à bien me tenir ! ajoute gaiement Sonia, en trinquant. Après quoi, cul sec, elle avale le contenu de sa flûte à champagne et fait le geste de la lancer derrière elle, en riant.
– Si c’était de la vodka, peut-être aurais-je été jusqu’au bout !
Après quoi Serge, se retournant vers Julien, dit :
– Vodka pour Sonia ! Vite ! En riant.
La soirée est vraiment sympathique.
Sonia n’est pas déçue d’être là, les deux jeunes sont très drôles et font des imitations de leurs supérieurs, à crouler de rire. Serge et Julien, qui en font partie, sont très amusés. Sonia s’approche de Julien pour lui demander :
– Qu’est-ce que ça te fait de te voir ainsi par le regard des autres ?
– Du bien, répond Julien, j’apprends sur moi, puis riant, c’est pas triste !
Sonia pose la même question à Serge qui lui répond :

– Le miroir n'est certes pas confortable ! Mais c'est une très bonne chose pour ne pas s'endormir sur ses lauriers… Si lauriers il y a… ce qui aussi parfois n'est qu'illusion ! Sur ce, Serge a un rire dubitatif, le regard en coin, moitié sur les deux jeunes, moitié sur Sonia qui lui sourit avec ironie.
La table est ronde, éclairée par des bougies uniquement, la salle à manger en tamise les regards qui s'y croisent, ainsi que les conversations qui, faisant de même, se nouent à deux ou trois pour, tout à coup, devenir brouhaha joyeux et général. Les jeunes sont tout à fait intelligents et farceurs, drôles tout en étant respectueux, c'est un heureux mélange d'éducation réussie et de conscience aiguë des autres. C'est assez fascinant, pour Sonia, de les observer ce soir et elle pense en elle-même, tout au fond, à Dan, se disant qu'il les aimerait sûrement beaucoup. Pour plaisanter elle les appelle les sœurs Kessler, dans sa tête elle hésite entre Koestler et Kessler, optant pour la seconde orthographe quand les jeunes loups, à table, lui demandent d'une seule voix :
— Mais qui est-ce ? Qui sont ces sœurs-là ?
C'est Serge qui leur explique qu'ils n'étaient probablement pas nés lorsque ces sœurs allemandes furent les célèbres meneuses de la revue du Lido, à Paris, durant plusieurs années. Des jumelles.
D'un bond ils se lèvent alors et sortant de la pièce, y font une entrée de meneuses de revue ! Affublés de serviettes ajustées comme des strings, ils ont, chacun, une boucle d'oreille, trouvées dans la cuisine où Annie les avait enlevées et ils font une entrée glamour

irrésistible, d'un comique ! Sonia pleure de rire, tous autour de la table rient aux éclats tant l'entrée impromptue est inattendue ! et loufoque.
Le surnom de sœurs Kessler leur reste donc pour le reste de la soirée et sans doute le traîneront-ils longtemps à la base militaire de Mont-de-Marsan où Sonia compte sur Julien et Serge pour prolonger dans les moments de détente… ce qui ce soir, est né d'une dynamique spontanée.
Les bougies n'ont pas coulé, c'est « Point à la Ligne », note Sonia, approuvée par Annie, qui dit toujours en consommer parce qu'elles ne tachent jamais ses nappes. Les deux femmes se retrouvent après dîner dans la cuisine tandis que les hommes prennent un digestif au salon. Elles débarrassent en conversant, elles se sont vues peu, seule à seule, depuis tant de temps.
– Dis donc ! Tu as un ticket avec Serge, dit Annie au bout d'un moment, après avoir évoqué enfants et mari, vie… quotidienne et parlotes de ménagères sur le dîner de ce soir et l'excellence du foie gras de la région trouvé dans une petite ferme.
Sonia rit.
– Mais non, il est juste galant et nous avons quelques idées en commun, sans doute.
– Mais non, moi je le connais, Serge, il n'est jamais comme ça avec une femme. C'est un ours !
– Mais qu'est-ce que tu racontes ! s'exclame Sonia. Il n'a rien d'un ours, il est élégant, bien élevé, sensible et drôle.

– Mais, réplique Annie en lui coupant la parole, c'est que lui aussi a un ticket avec toi ! Oh ! mais que je suis surprise et contente !
– Attends, attends ! Sonia tout à coup devient ferme, Annie, ne confonds pas tout ! Nous passons une soirée formidable et je t'en remercie, mais si nous sympathisons, ce n'est pas la peine, déjà, de nous mettre dans le même lit ! Tu exagères.
– Ne te mets pas en colère ! OK ! Je n'ai rien dit ! Mais sans le dire, dit-elle avec humour, je persiste et signe, ce qui finalement déride Sonia et la fait sourire.
Quand elles reviennent au salon, Julien leur propose une liqueur qu'elles refusent au profit d'un verre d'eau.
– Quelle rigueur ! s'exclame Serge.
– Mais non Serge, demain matin, les enfants… bref, je ne fais pas un dessin mais il faut être tôt sur le pont… dit Annie… et en forme.
– Et nous, la base alors ?
– C'est votre problème, répond Sonia. À vous d'assumer. Nous on assure… à l'eau !
Ils plaisantent et la conversation, sans but, un peu superficielle, amicale et cordiale, détend Sonia qui a tant pensé ces temps-ci qu'elle se demande, ce soir, à la lumière de cette soirée, comment elle n'a pas explosé ! Décidant tout à coup de mettre dorénavant plus de loisirs-fête, détente-soirée à son programme. C'est pourquoi elle les invite tous pour samedi prochain, à dîner chez elle. Enthousiasme général pour cette invitation, qui lui fait plaisir. Si on invitait

Anita ? demande-t-elle, en douce, à Annie qui débarrasse un plateau de verres vers la cuisine.
– Eh ! pourquoi pas, dit cette dernière en riant ! Deux femmes pour tous ces hommes, c'est peu, une célibataire serait, effectivement, bienvenue. Banco !
– Je m'en occupe demain, dit Sonia, contente de l'accord d'Annie sur ce point.

La semaine est passée si vite que lorsque Sonia fait ses courses le vendredi suivant, elle a l'impression d'avoir dîné chez Annie et Julien, la veille seulement. C'est une paëlla qu'elle prévoit, à la demande de Serge qui l'a appelée cette semaine juste pour un bonjour amical et qui, au cours de la conversation, lui a fait part de son goût immodéré pour cette spécialité espagnole que Sonia réussit à merveille.
Avec ses balades en solitaire, qu'elle continue, ses pensées agitées au shaker de la citoyenneté qui lui semble toujours aussi difficile à vivre, avec les questions qui la submergent, à ce sujet et à d'autres aussi… les enfants, délicieux depuis huit jours, à un point inimaginable, Sonia pense que cette atmosphère sereine est liée totalement à ce renouveau intérieur qu'elle anticipe sur elle-même, sur sa vie, jusqu'à ses aspirations, qu'elle pousse vers la réalisation, dans le concret ! Avec elle-même, les enfants, les autres… sans Pierre… Sonia s'épanouit.
Femme autrement, il lui semble que des ailes d'ange la protègent et favorisent en elle ses propres ailes qui la mènent vers d'autres lieux intérieurs où la nature, à tous niveaux, dépose des bourgeons à éclore, des

fleurs à cueillir, des parfums à sentir, des mains à venir, des cœurs à découvrir, des âmes à chérir, des corps ? peut-être… à saisir ?! qui sait, c'est de liberté dont il est question et d'authenticité, vis-à-vis de tous, un abandon de certains critères, un élan de la volonté vers le ciel, légère, légère, qui, se dépouillant de tout volontarisme, s'en va vers des contrées où l'infini croise des réalités si neuves que Sonia, soudain, les larmes aux yeux, y reconnaît des emblèmes d'elle-même disparus depuis si longtemps que l'impact à les retrouver en avive l'importance extrême jusqu'à la parer d'essentiel.
La douceur de soi, poussée à l'extrême, enlève au paroxysme ses velléités d'agitation ou de contentement. Cette douceur, Sonia en est imbibée, nimbée, au point de communier avec la sérénité dont les outrances bénéfiques se communiquent à l'entourage par une sorte de fusion que les mots ou affirmations desservent totalement.
Ainsi, une tendre complicité, dans une atmosphère studieuse et gaie avec les enfants, pour eux, a investi la maison. Un renouveau affectif où les agressivités ont péri de leur mort naturelle, faute de combattants ! Sonia en apprécie tout le confort psychique et intérieur avec une extrême reconnaissance à la vie qui en a permis l'ouverture et l'assise. Cette absence de Pierre est si bénéfique que l'amour en ressuscite, lavé de ses habitudes, automatismes et autres clichés qui le caractérisent lorsque le couple, installé dans le mariage ou le concubinage, à long terme, n'en décèle

plus ni les pièges ni les mornes plaines désolées où ils sont légion…
Sonia revit, mais revit-elle ? Il lui semble que sans s'être arrêtée de vivre, elle a oublié ce que le mouvement de la vie a de signifiance profonde pour chacun, et que les mouvements ainsi inextricablement imbriqués l'un aux autres, dans une maisonnée telle que la leur, avec Pierre et les enfants, n'apportent rien de bon parce qu'ensemble, ils s'annulent ou se gênent dans la capacité de chacun à vivre l'autre bien parce que soi-même, dans son mouvement propre, on est sur des rails. Les rails divergent, tournent, convergent et repartent. À les faire coïncider, coûte que coûte, on s'escrime alors, inconsciemment à en détruire les passages les plus beaux, à découvrir, impérativement, seul.
Sonia fait ses courses avec une tranquillité si peu coutumière que les commerçants qui la connaissent bien le remarquent – elle qui est toujours à la poursuite de son ombre, comme dit le crémier ! – s'étonnent, posant avec gentillesse des questions et la félicitant sur sa mine radieuse, ce qui la fait sourire.
La noblesse de la vie et la gratuité de ses cadeaux, quand on sait les recevoir sont tout à fait stupéfiants ! Sonia s'y promène en curieuse, comblée par tant de sollicitude, enivrée par tant de bienfaits, convertie à l'essentiel, elle se sent femme-femme.
Sur ce 21e siècle qui pointe le bout de son troisième millénaire, comme une perche à saisir par tous, que les cheminots et autres grévistes sont en train de hacher menu… Les libertés démocratiques, déviées

à ce point, ne sont plus que gravillons pointus et déchiquetants sur la pente vertigineuse d'une démocratie qui précipite ses propres limites dans le gouffre d'un laxisme individuel.
« Le social » ce grand mot est le masque devenu grotesque d'une agitation gauchisante galopante dont les écarts maintenant sont dangereux. La gravité de tout cela apparaît clairement à Sonia qui s'y penchant, aujourd'hui et depuis presque trois semaines, est convaincue que le réel problème réside dans le système démocratique et l'usage qui en est fait. Cela met en jeu et remet en question tous les comportements démocratiques, d'une part et d'autre part, les mentalités maintenant déformées qui s'y raccrochent et s'en repaissent de façon insidieusement fausse. Le problème est donc l'aboutissement d'années et d'années de malversations diverses dont la société écume aujourd'hui les résidus qui se logent non pas dans les structures seulement mais dans ceux qui ne les animent plus correctement car eux-mêmes ont plongé dans le bourbier immonde qu'ils ont fomenté et alimenté avec des connexions idéologiques séduisantes, sources tarissantes d'une créativité endormie dans la vase boueuse de leur mentalité gangrenée au point de refuser les réformes générales, nécessaire remède d'une France agonisante sous le poids des déficits. Quel manque total de responsabilité civique. Où se trouve la conscience ? Qu'est-elle devenue ? Ça c'est incroyable, se dit Sonia qui vient de choisir son riz pour paëlla-

confort… ainsi que le safran tout particulier qu'elle compte y mettre.
Perdue dans ses pensées, présente à ses achats, elle vaque d'un rayon à l'autre dans son épicerie habituelle, lieu rare compte tenu de toutes les grandes surfaces qui entourent Mont-de-Marsan et en ont rongé les espaces artisans, ce que regrette amèrement Sonia qui en veut pour cela à ces quatorze années de gauche qui les ont installées pour la plupart, a-t-elle entendu dire. C'est vraiment une honte ! Toute la vie de la cité en est changée à jamais. C'est moche de s'être aligné ainsi sur les habitudes américaines où la tradition de petit commerce n'a jamais été la même que chez nous, ici, en France.
Sonia marche, va, vient, conduit, se gare, reprend sa voiture et rentre chez elle, accompagnée de ses pensées diverses dans les allées desquelles elle promène sa solitude fortifiante, comme elle porterait une torche flamboyante ou une lanterne, à l'image de l'ermite dans les tarots… éclairant en elle, ou autour, des points précis qu'elle envisage alors différemment, d'un autre œil où l'intériorité se positionne et prend parti, fermement et clairement. Onde sonore, vibration subtile, lumière étrange qui peu à peu avec elle se familiarise, au point de devenir la formulation d'une évidence gestative indiscutable, au cœur pendant si longtemps, que tout à coup, l'éternité déroule à son âme le tapis bleu ciel dont la limpidité brutale s'abat, impromptue, sur l'éclair saisissant que l'idée pure est à la pensée. Sonia est à la fois illuminée de

joie par tant de célérité en elle, lumineuse, fragile, et de ces moments qu'on passe à se comprendre, une kyrielle de résonances à notes multiples et inconnues lui parvient d'elle, accordant à cette harmonie nouvelle-née les refrains joyeux d'une santé intérieure que le bien-être inonde, marée belle, pour ceux qui l'entourent aussi et de là, pour un coin de société où elle a son trou, quelque part en pays landais, dans cette maison qu'elle aime et dont les pièces dépouillées lui semblent aujourd'hui un espace meublé de renouveau.

Belle sa rengaine intérieure à savoir coûte que coûte, à connaître mieux ce qu'en ses propres extrêmes elle est capable d'abandonner afin de vivre ce calme retrouvé dont elle apprécie tant l'innocence première qui l'envahit et l'allège. Femme, être femme, c'est parfois si beau, que dans cette vérité absolue sur laquelle le destin, à l'occasion d'une naissance, a posé son dévolu, le temps d'une vie ensuite à remplir ce contrat entre nature et vie… et l'on peut s'apercevoir que l'on est passé à côté… Mais non, Sonia, a vu, compris, vécu l'autre côté d'une sacralisation, celui de l'intériorité où se font et se déchaînent les forces vives et spirituelles qu'une nourriture dense en ses pensées fertilisantes amène tout doucement à la source dont l'idée est la première joie lorsqu'elle tombe, imprévue et docile, dans le réservoir immense d'un cœur qui se permet, en sa vacuité retrouvée, un renouveau à vision large sur un horizon démocratiquement affaibli par ses libertés mal comprises.

D'échecs ou de réussites, le propos n'est point tenu ou retenu, non, il s'agit d'évolution sans ces coups du destin dont les accélérations vives apportent une vitesse enivrante que l'âme accompagne et que le cœur roule, sans prendre gare à cet intellect déboussolé qui tente alors de suivre la course céleste d'une entreprise intérieure dont les aléas sont si uniquement individuels que rien, plus rien n'en résorbe jamais les difficultés rencontrées, que la lente détermination à vivre le jour en ses clartés, jusqu'au précipice fangeux que certaines nuits dévalent, en conscience éteinte, vers la collectivité d'un inconscient dont les manichéismes outrés forgent des archétypes dont personne n'a plus la clé.
Car pour Sonia, c'est en même temps, de baroque en classique, comme une musique insaisissable en ses orchestrations alors qu'un même air est en cause, et en l'occurrence celui de la conscience qui dévalant les pentes d'elle-même vers les vallées de tous, tourne et virevolte en elle-même les contours de ceux qu'elle aime jusqu'à en accompagner, sourire aux lèvres, les incompréhensions les plus féroces.
Sonia range ses courses dans la cuisine, de manière méthodique, à son habitude, chaque chose à sa place et le tout à disponibilité immédiate, de façon si pragmatique que ses amies mêmes s'en étonnent lorsqu'elles lui rendent visite. Dans cette immédiateté qui la caractérise, en tout Sonia pense et fait, agit et planifie avec cette rigueur légendaire dont tous la taxent, tandis que doucement s'est installée dernièrement cette douceur nouvelle que le caractère, surpris, découvre en ses capacités toutes

neuves à s'adapter à l'autre et à l'événement de façon si souple, qu'une grande force y réside tout en n'occultant pas cette fiabilité qu'elle ressent en elle comme une liberté mouvante, à la façon du vol rapide d'un oiseau ou de sa possibilité de prendre cet envol, comme une première fois jamais encore tentée.

Bien sûr Pierre a appelé. Bien sûr ils ont parlé.

Mais ce n'est qu'un téléphone et soudain les mots qui résonnent dans la distance ont l'air orphelins de part et d'autre. Impossible de dire, d'expliquer, et ce besoin même d'avoir à détailler n'est qu'un frein de plus sur la communication déjà problématique. Sonia est autre, Pierre s'y méprend. Il interroge, elle ne répond que par monosyllabes perdues dans la distance qui les sépare. Il s'inquiète. Elle s'étonne. Le geste et l'expression, absents, les éloignant encore, les voix se cherchent, se reconnaissant à peine dans la frustration d'une belle communication – inexistante aux yeux de Sonia – le cœur de Pierre qui s'ancre en Guyane sur ces parcours inconnus de Sonia qui l'occupent là-bas, avec des gens, des travaux, des mondes qui se croisent, se retiennent peut-être, s'entretiennent de ces mille et une choses qu'elle ne connaîtra jamais.

Et soudain, des parfums les séparent, des regards, des peaux peut-être ? Sonia, tranquille en elle-même, peut envisager avec calme, le pire. Qu'est-ce que le pire, en fait ? C'est, pour Sonia, être rattrapée malgré soi par des tranches coupées dans la vie, qui séparent, sectorisent, faisant flancher sur leur base les relations qui ne peuvent qu'en pâtir. Mais comment y

parer ? Comment s'en protéger ? Là, Sonia a décidé qu'il n'était possible ni d'y parer, ni de s'en protéger pour la bonne raison qu'alors, on les accentue, on en augmente le pouvoir réducteur et qu'en leur donnant en plus cette force, il était dangereux de survivre au sein de ces abîmes, à la fois naturels et construits.
Quelle découverte et quelle fragilité !
C'est pourquoi, pense Sonia, il n'y a sans doute que la force inconditionnelle de l'amour qui soit apte à parer ou plutôt, se dit-elle, à neutraliser ce genre d'assaut fait par le destin à la vie… ou est-ce le contraire ?
La cuisine est enfin rangée, des courses, seuls les fruits dans la coupe, sur la grande table ronde, offrent leurs rondeurs colorées aux appétits éventuels et dans le tic-tac de la pendule au mur, Sonia se prépare une tasse de café léger, à l'américaine, comme elle l'aime de temps en temps, pour changer.

Moment de détente, entente avec soi,
Galet sur la rive nacrée d'une
Intériorité qui, se recueillant à la vie,
Y invoque le Divin, comme une touche
Sacrée perdue de vue et de cœur par une
Société folle de ses droits, absente, le plus
Souvent à ses devoirs et en
Revendication constante.
Où se rencontrent le ciel et la terre ?
Si ce n'est dans le cœur, alors c'est nulle part.
Et c'est ce nulle part qu'investissent
Grévistes et syndicats hyper politisés,

Inconscients de plaquer la France à terre pour
Un K.-O. économique (on peut lire chaos !) dont
Ils sont responsables, dès aujourd'hui, face à
La postérité.
Que ne forgez-vous hommes et femmes inconscients,
Cet avenir qu'il vous appartient de donner à
Chaque enfant ? Le siècle se termine sous vos
Clameurs, le siècle est mort, vive le siècle,
21e de son nom, qui appelle ce renouveau pour
L'enfance d'aujourd'hui qui demain, sans vous
Comprendra, lira l'Histoire avec le recul qui
Donne aux faits leur réelle part de mort sans
Laquelle rien de nouveau, jamais, ne peut se
Construire.

Sonia enroule ses pensées dans un rythme poétique qui chante en elle cette allégorie d'un siècle à venir dont les éboulements sur celui qui s'en va, annoncent les vastes prairies où fleuriront à nouveau ces fleurs humaines que la créativité aura ourlées de ses pétales frais et neufs à coloration novatrice… il y a là des époques qui meurent et des joies qui passent sur les nostalgies collectives de ces folles équipées où l'humanité, malgré elle, est entraînée dans les vastes embarcations de ces corporatismes solidaires un temps, que d'autres temps découvrent égoïstes.
Sonia s'y promène, pythie d'une démocratie qu'un oracle citoyen condamne en ses turpitudes politiciennes syndiquées, parce que d'autres plans se dessinent sur orages belligérants quand la crise se précise

et qu'elle éclate – en même temps – tous ces abcès qui engorgent la santé d'un corps social passif habitué à se laisser chouchouter en ses privilèges. Sonia se roule à la farine de ces retombées qu'elle saisit, pensée agile, pour en explorer en elle-même les tenants et aboutissants d'une fin de siècle, en remontant le temps de cette révolution technologique qui, en libérant l'homme, a intronisé la machine. Cercle infernal dont on ne peut que payer, un jour ou l'autre, le prix si tant est qu'on ait le courage d'accepter la modernisation sans s'accrocher, de manière rétro, à ce passé pionnier qui n'est plus que souvenir historique bon à être appris par une jeunesse qui déjà est si plongée dans les magies de l'informatique, que l'on peut se demander si vraiment elle se rend compte qu'à se laisser manipuler par les syndicats et autres fédérations, elle ne fait que manifester pour cautionner ce qu'elle aspire tant à dépasser… ce qu'en fait elle a déjà dépassé.
Paradoxe cinglant d'une Histoire qui vous rattrape quand vous en laissez tomber le cours trop rapidement. Se rendent-ils compte de cela, tous ces étudiants ? Sûrement pas !
Avoir les moyens d'étudier, d'accord !
Mais dans les rues les gens défilent maintenant aux cris divers de leur multitude, sans se soucier de ce qui se passe réellement, au nom des travailleurs. Y a-t-il, à part les chômeurs, les retraités, une catégorie de gens dans la population qui ne soit pas travailleuse ?
C'est à mourir de rire, se dit Sonia ! C'est grave !

De fil de pensée en aiguille citoyenne bien plantée dans le tissu social d'une société qui craque, Sonia rétablit en elle les valeurs dites républicaines dans une optique démocratique désespérément malsaine en ses bases partisanes gelées qui lui donnent froid dans le dos. Et pour quelques hommes politiques sains à la Juppé, et justes, à la Chirac, elle compte, mais il lui faudrait plusieurs mains ! tous ceux qui politicaillent sans réserve, parlant – et de quel droit – au nom des Français !
Cet ordre-là, se dit Sonia, n'est que désordre ! La citoyenne toute neuve qu'elle voit et sait naître en elle, n'en veut pas. Cet ordre-là est à casser, à briser à la rigueur, à la fermeté d'une conscience, enfin ! dont nous avons le privilège humain, et qui devrait tous nous relier. *Please! please*, se dit Sonia en anglais, pour changer l'air de la supplication, dans une langue étrangère c'est plus léger, plus irréel, on le dit comme on chante, avec un accent qui ouvre à la planète un problème qui, hélas, ne nous concerne pas uniquement.
Où sont les portes à ouvrir ? Sinon et d'abord en soi ! Sonia pousse toutes les portes trouvées depuis ces quelques semaines. Aucune ne lui résiste. Elle ouvre et regarde, adopte, vide, soulève, comprend ce qui doit l'être, jusqu'à la prochaine porte, entrevue et poussée, rapidement. Sonia se dit qu'elle a du temps à gagner. Peut-être en a-t-elle perdu ? On ne rattrape jamais rien. On ne fait que suivre un autre mouvement auquel on s'intègre, jusqu'au prochain tournant, autre tendance intérieure, autre vague à intégrer… ainsi de

suite, dans cette longue digestion de soi-même utile à tous, parce qu'après elle, vient le sens du Bien Général, ce grand inconnu des grévistes, aveuglés par le mirage de croire qu'ils y travaillent !
Étonnant se dit Sonia qui vient de terminer sa deuxième tasse de café.

Vol de nuit, de Saint-Exupéry au
Parfum bien connu de Guerlain, que de
Sondes envoyées dans l'espace quand,
Dans sa nocturne évanescence, ce dernier laisse
Au corps physique le seul poids de la chair
Pour nous accueillir loin dans des contrées si
Larges où la lumière absorbe les ténèbres
En les effaçant de ses rayons sublimes que
Les couleurs diverses parent de leur
Transparence éclatante.

De nuit en jour, sur les côtes immenses de
Ces échappées inconscientes, la conscience
S'ennoblit de ces voyages oubliés pour en
Dépasser les souvenirs absents que de
Promenades en solitudes, la méditation
Fait germer dans le cœur de Sonia.
Parce qu'en ses travaux intérieurs, où
L'alchimie est reine d'une psyché en
Renaissance, des ondes sacrées la parcourent,
Renouant avec l'identité profonde que seul,
L'Être, en chacun, peut et sait combler
Jusqu'à épanouir, au jardin quotidien, les
Secrets espoirs de ces lunes nocturnes dont

Les quartiers marquent les plus belles
Randonnées que Sonia refait inlassablement
Dans le cœur intime de ses diurnes envolées.

L'intimité, parfois clandestine, se fait
Volage quand, rebelle en ses limites, elle se
Refuse à l'autre pour cause d'évolution.
Sonia a de la chance, en ce moment, de se
Retrouver seule, sans pression d'aucune sorte,
Venant trop souvent du conjoint.
Ses enfants se sont transformés, Ô miracle, en
Anges et cela même, de par sa surprise, en
Fait à ses yeux la caution sage de son
Propre changement.

Comme une tendresse un peu retenue,
Comme une caresse en quête de main,
Comme un baiser qui se cherche une joue,
Comme un bonheur qui jongle sa joie…
Les enfants entrent et sortent, jouent et
Parlent avec cette mobilité à être que Sonia
Leur a apprise et qu'ils vivent pleinement en ce
Moment même où leur mère, passante de son
Intériorité, se dévoile un peu plus à elle-même, en
Toute lucidité.
De ces cycles jolis où ils se posent, âmes
Cascadantes et cœurs libérés, Dan et
Barbara, enfants de merveille, expriment à
La vie leur plus belle promesse, celle
D'une aube incertaine que la mère offre à la
Naissance, et qu'elle précise ensuite en

Promesse tenue lorsqu’avant qu’ils n’y
Viennent, elle sait faire ce parcours que
L’évolution mène et que le cœur assoit.
Sonia, consciente, remercie au lever chaque
Matin, du cadeau qu’a fait sa nuit à
Eux trois, puisqu’en revenant, elle irradie
Ce qu’en soi elle a pu capter afin, avec
Amour, de le leur communiquer.
Vaste échange, dialogue muet,
Vaste complot de la vie et du destin qui
Permet aux uns de vivre et de donner tandis
Que les autres sont en mesure de recevoir ce
Qu’à leur tour en d’autres temps, ils
Donneront parce qu’ils l’ont vécu.
Et si la réserve est de mise quand on
Croit se tromper, quel bonheur il est vrai de
Savoir et de connaître ceux avec lesquels on se
Voit communier dans l’aube même d’une
Réconciliation intérieure où tous sont
Inclus et où l’on se sait être, ensemble.

C’est à peu près, le matin suivant, ce que Sonia ramène en vibrations muettes, depuis le cœur de sa nuit où le rêve l’a fuie pour se prêter à des formes de contact et de paysages qu’en oubliant elle retrace pourtant au cœur même de la journée qui suit, ce fameux samedi où elle reçoit pour dîner Serge, Julien, les sœurs Kessler et Annie, une amie d’enfance, espagnole de surcroît, les enfants, eux, ont décidé qu’ils disparaîtraient dans leur chambre, après l’apéritif.

Danse la vie, danse la mort.
Danse la fête et le dîner.
Danse avec elle, danse avec lui.
Danse pour lui, danse pour elle
Mais jamais ne recommence à
N'aimer que sérieux, à n'aimer que
Triste.
Danse l'effort, danse la joie,
Danse encore jusqu'au bout de toi,
Mais jamais ne recommence à ne
Rien dire et à ne rien savoir quand
Privé de danse, on te prive de toi.
Comme une force vive, ne manque rien,
Danse la vie, danse la mort,
Danse ton corps et danse l'autre,
Danse la vie, danse les pleurs, mais
Jamais ne recommence ces censures de
L'Être que tu pratiques sur toi-même.
J'ai dansé ton cœur et je l'ai découvert.
J'ai dansé ton rire et je l'ai compris.
J'ai dansé ton âme et j'y ai communié.
L'as-tu seulement perçu ou les
Dansais-tu aussi ?
Auquel cas, c'est que nous nous sommes
Enfin, réellement rencontrés.
Et je m'incline alors dans ce grand
Merci que mérite en chacun le
Sacré.
À quand ?

C’est le dimanche matin qui a suivi le dîner – qui s’est très bien passé – que Sonia a reçu ce poème accompagné d’une botte de roses blanches spectaculaires, sans signature. Il n’en était nul besoin, Serge était si présent dans l’ensemble, qu’aucun doute ne l’a effleurée.
Après avoir installé les fleurs dans le grand vase du séjour, Sonia a eu tout le loisir, assise sur le canapé, là même où ils étaient assis la veille au soir tous les deux, après dîner, avec Serge, de lire et de relire le poème.
Les enfants, partis chez des amis dès dix heures et pour toute la journée, c’est dans le silence très calme d’une maisonnée déserte qu’elle a pris connaissance de ce mot délicieux, retrouvant c’est sûr, une partie envolée de cette jeunesse où la poésie et les fleurs, symboles essentiels, font irruption dans la vie d’une jeune fille.
Mais voilà, Sonia n’est plus une jeune fille et d’abord, ne sachant comment réagir, elle n’a rien fait. C’est le silence en elle, qui, seul, a été capable d’une réponse.
À midi, après une bonne heure et demie de contemplation devant les fleurs immaculées et de méditation après de multiples lectures… elle ne savait toujours pas quoi faire, du moins dans l’immédiat.
Annie, puis Anita ont appelé, enthousiastes sur la soirée, la paëlla… les sœurs Kessler aussi… mais de Serge, point, et pour cause !

Le silence a parfois le grand mérite d'être éloquent mais cela dépend bien sûr de l'écoute, toujours subjective, que l'on en a.
C'est pourquoi quand on a sonné à la porte vers treize heures trente, Sonia, allant ouvrir, n'a pas été surprise de voir Serge, souriant, appuyé au chambranle de la porte.
Ils se sont regardés en souriant. Sans un mot elle l'a invité à entrer en ouvrant la porte en grand.
Dans le séjour, avant de s'asseoir, il a demandé :
– Ai-je bien compris ?
– Oui, a-t-elle dit, tout simplement.
Enchaînant tout de suite :
– As-tu mangé ?
– Non, et toi ?
– Moi non plus, a dit Sonia.
Exit tous deux, Sonia en tête, vers la cuisine où elle prépare un repas express avec le reste de paëlla, une salade et du fromage.
– C'est trop, dit-il.
– On va voir, réplique-t-elle.
En effet, ils dévorent comme si, encore timides, ils se dévoraient l'un l'autre, gloutons, par nourriture interposée.
L'heure est cependant grave et sous le masque rieur qu'ils ont décidé d'arborer, les regards, en profondeur, puisent à l'autre le non-dit, l'essentiel.
– Merci pour les fleurs, elles sont sublimes.
Sonia lui propose de la paëlla, il se ressert.
– Et le reste ? demande-t-il
– C'est magnifique. Je suis touchée.

– J’entends bien ! dit Serge en attaquant son assiette d’une fourchette distraite, puis droit dans les yeux il la regarde pour demander.
– On ressent la même chose, tous les deux… non ?
– On ressent la même chose, je suis terrorisée, laisse tomber Sonia.
– Ah ! et on peut savoir pourquoi ?
– Qui « on » ? demande Sonia pour gagner du temps.
– Mon cœur, mon âme et moi, dans l’ordre ou le désordre, comme tu préfères.
– Je préfère l’ordre, dit alors Sonia, mais c’est le désordre et j’ai peur !
– Quel horrible mot, face à la vie, cadeau, la rencontre, cadeau, nous, cadeau, et ce déjeuner en tête à tête enfin ! cadeau !… Et toi tu dis que tu as peur ?! Mais de quoi ? de qui ?
– Je ne sais pas, ni de quoi, ni de qui. Faut-il vraiment une raison ?
– Oui, et une bonne, dit Serge. Pourquoi peur ? Tout va bien, non ?
Sonia débarrasse, range dans la machine à laver les deux assiettes sales, met les petites assiettes fromages-salade. Serge laisse faire, tout en l’observant. Puis lorsqu’à nouveau, assise, elle lui fait face, il murmure :
– Je ne sais pas, moi, la seule chose dont je sois sûr, c’est que je n’ai pas peur. Je suis si heureux de t’avoir rencontrée, troublée ! Tu sais aussi bien que moi que nous avons des tas de choses à partager, à vivre ensemble.
– Je sais. Je ne crois pas en avoir le courage !

Serge, alors, opte pour le silence. Pour la laisser aller au bout… En effet après quelques instants, elle continue :
– Je ne sais pas si j'ai le courage de vivre, comme ça, le présent, sans penser que demain, forcément, changera tout. Pierre rentrera un jour ou l'autre, même s'il prolonge d'un mois. Et où j'en serai moi ? De toi, de nous ? Je ne sais pas, si je prends ce courage, si j'aurai ensuite le courage de briser là, de laisser ce qui, alors, de nous… aura vécu… bref, Serge, je ne sais pas.
Serge mange son fromage, en silence. Silence.
Sonia continue :
– Tout ça, un jour ou l'autre, maintenant ou après, de toute façon, cela fera mal. Très mal peut-être. C'est sans doute ça, j'ai peur d'avoir mal, je n'ai pas la témérité de m'engager, consciemment, dans la souffrance vois-tu ? Est-ce que je suis claire ?
Silence. Serge ne répond rien. Elle enchaîne, se parlant à elle-même plus qu'à lui :
— Et les enfants. Toi, tu es libre, c'est facile. Moi je ne le suis pas. Pas du tout ! C'est… Oh ! Je ne sais pas Serge !
Et tout à coup, surprenant vraiment Serge, alors que Sonia s'est levée apparemment pour aller chercher de l'eau, elle fait le tour de la table, et passant derrière lui, lui entoure les épaules de ses bras, le serre très fort et l'embrasse dans les cheveux. Serge ne bouge pas, tout d'abord, pour ne pas briser le cercle magique. Puis doucement il serre ses mains, ses avant-bras, se dégage, se retourne en se levant et l'enlace, très fermement.

L'étreinte est si vive qu'alors Sonia s'y laisse aller, totalement.
Quelques instants plus tard, dans sa chambre, avant de tomber sur le lit, une pensée éclair la traverse… qu'est-ce qui m'arrive ? Un sevrage sexuel, l'absence de Pierre ? Il y a si longtemps !… Mais bien vite sa pensée tourne court… vers d'autres plaisirs auxquels elle se donne avec fougue, si totalement, que le temps bascule avec Serge et uniquement avec lui.

L'histoire d'une liaison a toujours un début et une fin. C'est en tout cas ainsi que Sonia, qui y a plongé, considère cette situation précaire d'un amour adultère avec un célibataire séduisant auquel elle a voulu dire oui, en se défendant un peu d'elle-même, il est vrai, mais si peu, finalement, que depuis ce fameux dimanche les choses ont pris, au quotidien, une tournure organisée, enfants obligent ! Mais cela fait dix jours pleins que Sonia et Serge se voient tous les jours ! Comment ont-ils fait, dans le plus grand secret, pour accomplir cet exploit incroyable ? L'urgence, probablement, d'être ensemble et d'être si bien que l'urgence, de plus en plus pressante d'heure en heure, signe chaque jour les acrobaties du lendemain.
Les enfants, ses occupations pour tenir sa maison, y faire la cuisine et ranger – même si le ménage est devenu sommaire – prennent du temps à Sonia. De plus il y a les journées parfois longues de Serge à la base. Toujours est-il qu'ils réussissent cet exploit depuis dix bons jours maintenant.

Sonia, si tranquille et si sereine avant cette rencontre, est passée à une hyperactivité subite, changeant si rapidement de rythme que même les enfants ont remarqué le changement. Mais ils sont trop occupés eux-mêmes et assez souvent dehors pour ne pas avoir aussi remarqué les coups de fil, les sorties subites, les retours en catastrophe, les soirées tardives, parfois même à la maison où Serge est venu deux fois tandis qu'ils dormaient – vers minuit – imprudence extrême que Sonia ne se pardonne pas mais dont elle n'a pu s'empêcher ! Elle a dix-huit ans à nouveau, la passion l'entraîne, insistante, présente, bousculante et si joyeuse, à la fois, qu'irrésistiblement, elle y est attirée comme un papillon vers la flamme, se disant parfois… je vais y brûler mes ailes toutes neuves… ou alors est-ce à cause de ces ailes-là, qu'elle a retrouvées ?!… qui sait !
L'heure n'est plus aux questions. Sonia a basculé de la grève miroton à la grève indifférence où ont basculé du même coup sa citoyenneté, son affect, sa rigueur maternelle et sa belle fidélité d'épouse modèle. Étonnée elle-même de se moquer autant de tout cela et plongée du même élan, à la fois dans le nombrilisme dont elle accuse les cheminots et autres protagonistes de la crise sociale, et dans l'âpreté à une satiété qu'elle revendique pour elle, avec Serge, sans une autre forme de procès ou d'intention que sa propre satisfaction.
Sonia prend le bonheur à la pelle de ses désirs, comme on mange du caviar à la petite cuillère tant qu'il y en a. C'est bon, ça vibre, elle est amoureuse,

sans doute, mais la question, non plus n'est même pas là. Tout ce qui, dans une liaison, ressemble à l'amour est de l'amour pour les partenaires en quête… d'eux-mêmes ? de l'autre ? de l'amour ? Cette course commune de l'homme et de la femme à la rencontre intime l'un de l'autre est le marathon qui donne à la liaison cette fébrilité excitante qui ose tout, n'a plus peur de rien et tente l'impossible parce qu'alors tout devient possible. Il n'y a qu'à vouloir… l'autre autant que soi-même, pour parvenir à l'avoir au détriment parfois de soi.

Sur un nuage mi-rose mi-bleu, mi-conscient, mi-inconscient, Sonia et Serge s'essaient avec bonheur à un plaisir dont la chasse les rapproche sans pour autant les unir. En effet les séparations forcées remettent sans cesse en cause les retrouvailles du lendemain qui n'en sont que plus piquantes.

En effet, à bout de souffle, le reprenant pourtant entre deux rendez-vous, ils ont déjà fait l'amour dans la voiture, chez Serge, sur la plage à Contis, chez Sonia, dans le garage, sur un parking… parce que parfois les impératifs de l'un ne se plient pas à ceux de l'autre en même temps, l'urgence a donc lieu… là où ils sont, faute de plus de temps à fignoler au mieux ces rendez-vous galants que l'amour presse de ses insistances sexuelles fortement ressenties de part et d'autre.

Sonia se prend à penser que si les grévistes ?… ou peut-être que les grévistes ?… Non-sens ! Mais Sonia ne pense plus. Elle court d'un point à un autre de la ville sillonnant les axes en fonction de ces rendez-vous

auxquels elle donne, maintenant, la priorité absolue… ou presque.
Serge est amoureux fou, passionnément, il la veut, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme un fou et quand Sonia n'est pas dans ses bras, il l'invente pour mieux la reprendre et ainsi la garder plus longtemps, malgré elle.
Il pense parfois – pour s'en vouloir aussitôt – à une catastrophe qui retarderait encore Pierre, alors que le retour de ce dernier n'est pas encore prévu. Il ose tout imaginer, se disant, à la fois, que la pensée est créative et peut engendrer une forme d'action programmée, puis que tout cela est stupide et idée baroque sans aucun fondement. Mais il y pense et ne peut se contrôler tant il a envie de garder Sonia telle qu'elle est, avec cette force formidable qu'elle met dans leur relation, comme une désespérance à court terme qui oublierait tout, excepté la priorité qu'elle en fait. C'est magnifique. C'est follement prenant et si excitant qu'il la dévêt dès qu'en pensée, il l'approche.
Serge est amoureux.
Sonia est amoureuse.
À ce stade, la question est :
S'aiment-ils ?

Le vertige a-t-il ses limites ? Il n'est que le néant de celui ou celle qui l'éprouve, et entre l'instant crucial où il provoque le malaise et la réalité que ce dernier est individuel et spécifique, que de peur, d'appréhension, d'explications qui, sans en régler les problèmes,

ni le prendre en charge, repoussent jusqu'à une fois prochaine tous les symptômes qui y sont liés.
Le vertige, en amour et sexualité, est identique, avec la seule différence que les plaisirs qui y sont liés, ici, ne sont que le moteur de son accélération, si bien que peurs et autres inconvénients sous-jacents ne sont plus qu'excitation intense d'une agitation, sorte de fuite en avant, qui précipite l'un aux bras de l'autre et au lit de l'autre, à tour de rôle.
Ce « cadeau de la vie », ainsi que le définit Serge est aussi un fardeau. On le porte à deux, on le porte seul, et les moments qui se suivent passent sans cesse de solitude à solitude à deux, cette sorte d'enfermement qui ne se gère bien que dans la grâce des successives retrouvailles, dès que le temps, compté, n'a plus le loisir que de s'extraire afin que la danse des amants gravite dans l'apesanteur que le vertige, encore, a créé.
C'est dans cette sorte de ronde, en pleine crise sociale d'une France entêtée syndicalement, bornée, fermée sur les nombrils de ces adhérents syndicaux qui en demandent pour plus que leur argent, bref… Sonia n'y pense plus de la même manière. La citoyenne s'est envolée vers des abstractions de néant pour faire place à l'amante excessive qu'elle découvre en elle, avec une certaine surprise.
L'heure n'est pas à la surprise contemplative, non, elle est à une sorte de course effrénée qui n'engage de ses soixante minutes que ce qui peut y être inclus à cause des occupations, de part et d'autre, auxquelles Sonia et Serge sont tenus.

Mais à temps plein, la pensée est occupée par les « comment » les « quand » et la visualisation permanente de l'autre par l'un, sous formes diverses…
Pour Serge ce sont des bouts de Sonia qui jaillissent – mémoire sélective – selon les circonstances, pour Sonia c'est l'étreinte ou l'abandon, cela dépend…
Ces deux-là s'aiment sur fond de grève, crise de fin de siècle, comme on s'aimait du temps des romantiques avec, en plus, cette touche baudelairienne qui, ajoutant ses propres excès aux autres, mène Serge et Sonia vers des ports secrets où leurs haltes ont des parfums exotiques qu'ils découvrent, chacun, de l'autre, quand ce n'est pas d'eux-mêmes ! Des avalanches, jouissances pleines et extatiques, les submergent, les laissant si neufs, à chaque fois, de ce qu'ils connaissaient d'eux, que la courbe qu'ils sont en train d'inscrire dans leur vie ressemble à celle des intérêts en hausse permanente d'une banque mondiale indépendante. L'énergie, à ce stade, est un crédit dont la carte ne s'épuise jamais, parce que le compte commun, sans cesse alimenté de part et d'autre est, en sa courbe évolutive, l'ascension vertigineuse d'un capital étonnant qu'ils ne se savaient pas capables de posséder, même ensemble.
Sonia n'est pas sur un nuage.
Serge n'est pas un rêveur.
Mais tous deux ont embarqué sur le plus beau rêve d'un monde où les nuages – les autres – transitent parce qu'ils les dépassent sans cesse. Toujours plus loin, toujours plus forts, encore plus excitants, les jours s'articulent sur des nuits qui les unissent ou les

séparent sans pour cela entamer le capital commun du pari insensé d'un amour absolument secret dont ils préservent jalousement les trésors, aux yeux et au vu de tous.

Car Serge qui connaît maintenant les enfants vient dîner, jamais seul, il amène les sœurs Kessler que les enfants adorent et c'est à chaque fois la fête. Serge n'en rajoute pas avec Dan – qui se méfie un tantinet – et Barbara – absolument conquise – Serge est un des nouveaux amis de Maman, c'est tout. Elle ne le voit pas seul, sans doute le croient-ils. Tout se passe pour le mieux et le « speed » que vivent les amants est une sorte de ligne à eux, avec ses extrêmes, ses embuscades, ses étapes cachées, ses bornes à ne pas manquer et ses paysages à contempler exclusivement dans les yeux de l'autre, ce partenaire aimé qui a tout à coup pris tant de place que la mesure ne peut se compter dorénavant, qu'en terme d'espace.

Sonia a du mal à comprendre pourquoi, pour la deuxième fois – en dépit des grèves – Pierre a reculé son retour. Prétexte à la fois gréviste… et professionnel dont elle a accueilli la nouvelle avec une certaine neutralité, ne voulant pas ressentir une once de culpabilité à la joie éprouvée de poursuivre cette ligne folle qui la relie à Serge du matin au soir et de nuit en aube.

C'est dans sa forêt de pins favorite que Sonia est venue s'extraire de cette valse folle avec elle-même et Serge. Promenade tranquille qu'elle a commencée par une respiration alternée, apprise dans un cours de

hatha-yoga, il y a des années. Elle s'est oxygéné le cerveau, avant de détendre son corps entier sous l'ombre jaillissante que font les pins, ses arbres préférés, dans leur lent voyage vers le ciel. Il y a même des « bébés pins » c'est ainsi qu'elle appelle, avec Barbara, les jeunes arbres nouvellement plantés. La journée, bien que froide, est exquise.
Sonia, tout doucement, insensiblement et sans peine, retrouve un brin d'avant qui augmente petit à petit, de la sereine certitude de liberté dont il y a un peu plus de deux semaines, elle jouissait pleinement. C'est dans la tranquillité froide de cette forêt pourtant chaleureuse, qu'elle se rend compte à quel point sa vie a changé, du tout au tout.
La tension s'amenuise tandis qu'elle marche, Pierre, Serge, passent, l'un et l'autre, rapidement dans ses pensées, avant qu'elle ne s'adonne, avec délectation, uniquement à elle-même. Une sorte de point, un recul nécessaire pour garder l'humour et le sourire.
Sonia ne dramatise pas, ce n'est pas son style.
Elle se regarde donc dans le miroir lisse d'une liberté qu'elle utilise à ses fins, se l'avouant et sans repère autre que ce qui, au jour le jour, se crée ainsi, de liens, de force aussi – intérieure –, de joie, de cet enthousiasme à vivre le moment à fond, des enfants avec lesquels elle rit beaucoup. Sa vie au jour le jour, comme un film dont elle déroule la pellicule à la main, en regardant chaque image sur fond de ciel pur et bleu, ce matin, sa vie, avec les poursuites de ce bonheur fragile, la course vers Serge, ses bras, son étreinte jouissive lorsqu'il la pénètre, ses yeux

rieurs et tendres, après, la vie complice lorsqu'ils déjeunent ou prennent un café, vite, c'est mieux que rien…
Sonia sourit à ce film sans projecteur qui garde secret tous les moments, seconde après seconde de cette histoire, une tranche de vie à laquelle le mot fin échappe pour l'instant.
Pierre, elle n'arrive même plus à y penser comme à un amant, c'est le père seulement qu'elle parvient à évoquer ce matin, le mari, très peu, l'amant, pas du tout.
Et de ces jouissances qu'elle a vécues avec lui, souvenir de fumée d'un instant passé si vite, que rien n'en revient aujourd'hui. C'est une question pour Sonia, comment cela se peut-il ?
Est-ce que la jouissance efface les précédentes ?
Bien sûr.
Mais alors ?! Est-ce si important ?
Fumée que tout cela, transparence ajoutée à ces choses de la vie qui se désagrègent, le temps aidant, avec une rapidité telle quand, comme Sonia ce matin, on se retourne sur elles.
Sonia est troublée, sans anticiper, elle ne le peut pas, l'avenir ou la route blême qui y mène, n'est qu'un horizon neutre pour l'instant, Sonia sait qu'elle devra faire de cette ligne lointaine son paysage à elle, personne d'autre qu'elle-même, en effet, ne dessinera rien avec cette ligne-là qui, joignant la terre au ciel, n'est que tracé du destin, à saisir avec sa propre vie pour en décider les monts et merveilles. Sonia, entre ce matin et l'horizon, n'a de vue réelle que de ce qui

l’entoure immédiatement, les pins. C’est dans cette odeur qu’elle respire la santé d’une nature prodigue qu’elle aime par-dessus tout, c’est dans leur énergie grimpante vers le ciel qu’elle se laisse aller, promeneuse-passante de vie dans un paysage en mouvance de sa propre vie en cause, vers un horizon inconnu encore à dessiner, seule, avec qui ? dans ce paysage, qui ? Son regard, ce matin, ne peut encore y voir personne. Le choix précède-t-il l’engagement qui, lui-même, déterminerait enfin le destin juste d’une vie ?… à ne pas manquer ce destin… à saisir… plus, à comprendre avec le cœur aussi et pas seulement la raison et le sentiment, tous deux perturbateurs.

Ce matin Sonia se promène sur une ligne frontière d’elle-même, la séparant encore d’une partie d’elle à naître. Sans volontarisme et sans peur, elle n’est que joie étale et ne comprend pas bien pourquoi. Y a-t-il vraiment une raison ? Elle sait que ce n’est pas Serge. Il n’est pas une raison, surtout pas. Il n’en fera jamais partie. Il n’est que lien mobile, encore, sur passage obligé… vie en majuscules sur destin étoilé.

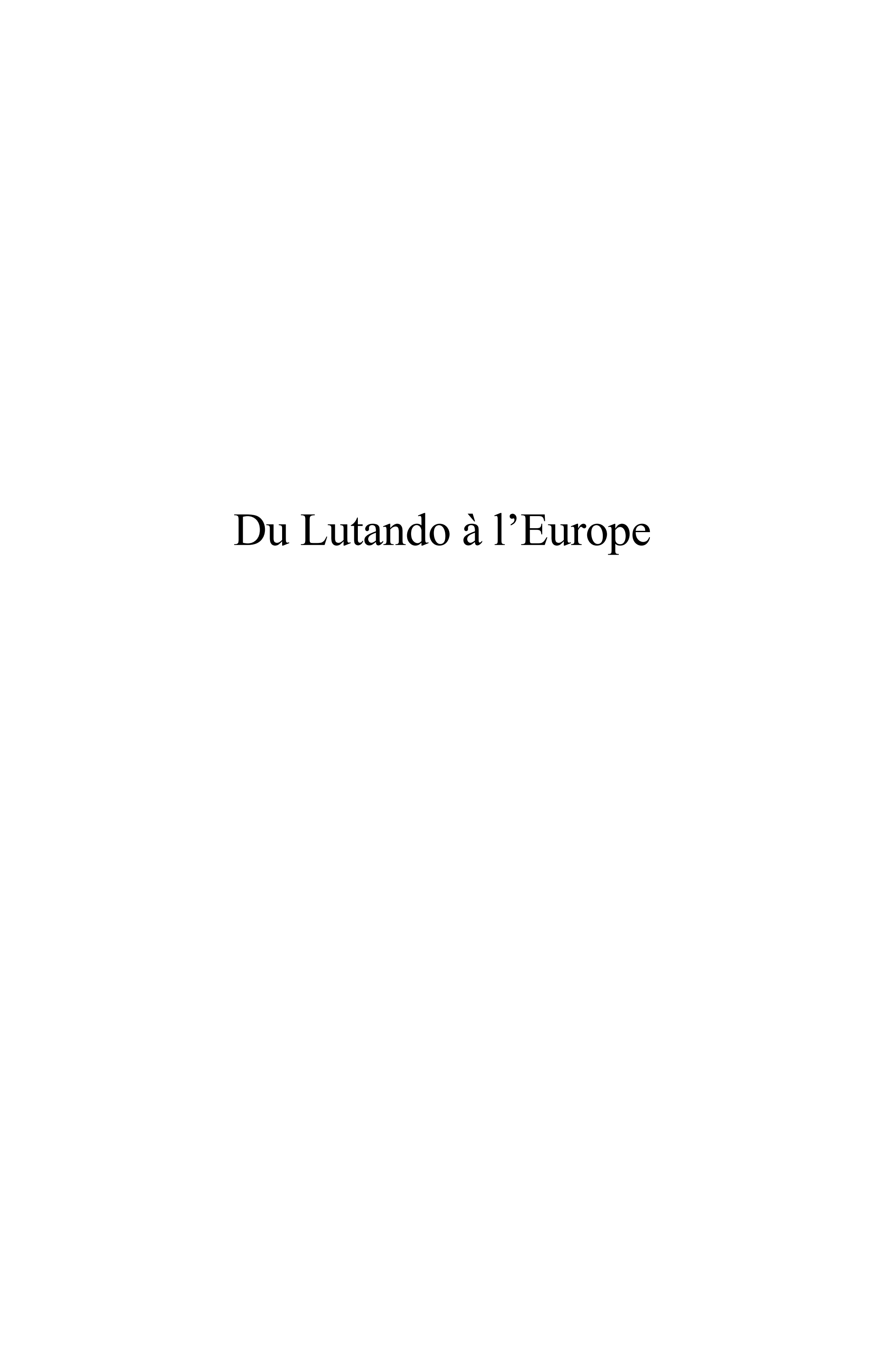
Sonia se dit cependant que sa joie est sans doute la résultante de ces pensées-promenades qui viennent de l’habiter. Sorte de lucidité d’une responsabilité individuelle liée à sa propre vie et à son destin, ne dépendant de personne d’autre que d’elle-même. Et c’est vrai qu’à cette pensée, une grande jouissance l’emporte vers elle-même, dans ces bras mêmes que

lui tend la vie sous forme humaine, que ce soit Pierre, Serge, les enfants ou ses amis.
Cette jouissance-là, elle le sait, contrairement à celle qui n'est que sexuelle, marque et ennoblit la vie, parce que c'est la récompense suprême que l'intériorité claire transmet d'une compréhension juste.
Lorsque Sonia reprend sa voiture, elle se sent encore autre, elle plus elle-même, comme une addition faite de ses nouveaux acquis intérieurs, filtrés par le cœur et digérés par l'Être qui, enfin, se mire en elle sur la plaque sensible d'une mentalité qu'elle affine en traversant les épreuves de sa vie comme on en accepte les cadeaux, parce que Sonia sait, ce matin, que ce sont les plus beaux présents qu'elle ait jamais reçus. Ils sont transparents et modulables et, seule, l'âme peut en décider les luminosités informelles qui éclairent, sans exclure, la globalité du chemin de cette vie de l'intériorité que l'on parcourt toujours seul avec soi-même puis… Sonia, ce matin, repart avec cette conscience-là, comme un trésor qui la porte et la soulève de joie indicible.
C'est une bien étrange histoire que celle des amants qui se séparent ou se retrouvent.
Quand ils se trouvent, le chapitre commence, ne sachant jamais ce qu'ils y écriront ensemble, non plus que la longueur du livre ainsi débuté, à deux.
Les affres de la création amoureuse, en terme d'écriture de vie sont comparables à celles de certains artistes, souvent dépendantes de l'état d'une intériorité en mal-être ou en aspiration, les dents de scie d'une difficulté évolutive en grignotent – à moins

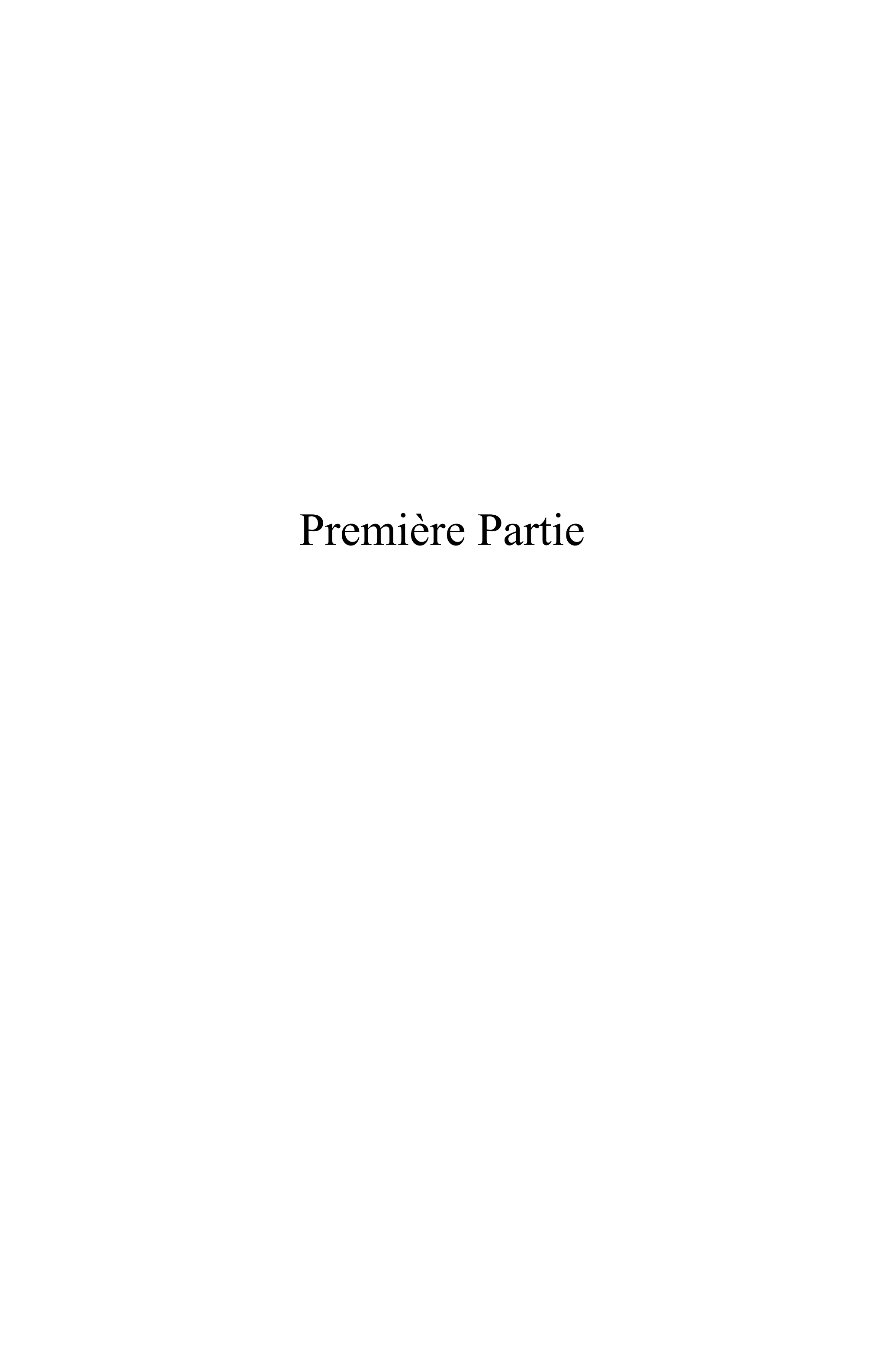
qu'elles n'en mordent ou n'en dévorent – les belles possibilités, faisant et défaisant, mêlant la satisfaction ou le besoin de plaire, à une inspiration glauque qui ne peut en décoller et donc en devient dépendante.
Les hommes et les femmes en souffrent terriblement car toutes ces intempéries affectives se soldent, la plupart du temps, par des déchirements qui appellent la violence – ils sont violents eux-mêmes – et la cruauté qui s'y fourvoie, en plus, n'arrange rien aux affaires immédiates d'une intériorité qui, souvent, s'en prenant à elle-même, se tiraille, créant le conflit intérieur et l'alimentant de déception et attente toujours inutiles.
Les siècles sont pleins de ces histoires-là, biographiées, romancées, elles nous content les amours et surtout les dessous, les sous-jacences, les réalités en somme, de ces couples qui se font et se défont au gré de ces guerres intérieures dont les victoires et les échecs émaillent de leurs retombées les vies qui s'y croisent, s'y unissent pour un temps, à la recherche du meilleur.
Sont-elles réussies ? Ces vies ?
La question n'est pas là, elles sont belles, tout simplement, quel qu'en soit le dénouement qui lui-même n'est qu'une histoire d'enfermement en quête de liberté d'aimer.
Elles sont belles parce que de l'humain, tout est beau, même ces dangers qui le menacent ou le font craquer. En effet, c'est aussi en comptant avec eux que l'histoire se déroule, tant bien que mal, ils sont

inévitables, seuls les choix font basculer ces dangers-là, qui, logés en chacun, se retournent contre lui, elle, inévitablement, c'est une loi naturelle de l'intériorité dans laquelle nous, chacun, installons les armes de nos propres victoires, comme celles, imprévisibles, de nos propres défaites.
Mais la vie va, et peut-être, ainsi va la vie, ce mystère, délectable, en nous, auquel nous nous attaquons rarement, préférant du temps d'une vie, les fuites en avant vers le bonheur hypothétique qui, tout au bout du compte, ne dépend, exclusivement, que de chacun.
C'est pourquoi il nous plaît, aujourd'hui, pour cette tranche de vie que résume cette nouvelle, de laisser ouverts à l'intériorité de Sonia, les chapitres qu'elle décidera d'y ajouter ou non, parce que, dans et pour l'intériorité, le mot fin n'existe pas. Seule l'éternité en déroule les trois lettres comme un ruban infini, nouant et dénouant sur et de la vie, les flots d'amour dont l'humain, en chacun, dispose.

12 Décembre 1995
11 h 00



Du Lutando à l’Europe



Première Partie

Les ors satinés de l'automne mêlent aux feuilles leurs tons doux et chauds, le soleil est si brillamment présent que Clara, paupières mi-closes, ne peut regarder son interlocuteur droit dans les yeux. Il est venu de loin, très loin, Strasbourg, pour demander un conseil qu'elle ne peut envisager de donner sans qu'une récupération politique n'en soit faite.
Clara, qui est tout d'une pièce, a pris depuis quelques années des précautions sages afin de ne pas mettre de l'huile sur le feu des partisaneries omniprésentes, au sein d'un cercle élargi qui la fréquente plus qu'elle ne le fait elle-même, et ce, à la suite de plusieurs livres qu'elle a publiés sur la politique, ses discordances, ses déviances et ses serviteurs, hommes et femmes, qu'elle connaît bien. De leur côté, Clara est connue pour ses travaux au sein de plusieurs mouvements de réflexion, deux en fait, où son action est plus citoyenne que politicienne, démarche surprenante pour ces politiques qui n'en croient pas leurs yeux et leurs oreilles de carriéristes patentés… Clara est donc devenue, petit à petit, une sorte de phénomène un peu marginal, une citoyenne en somme, consciente, responsable et créative, on n'en attend pas tant, dans ce monde politique, où elle dérange et intrigue.
Clara est une solitaire.

Clara est une créative… une créative ? Mince frontière où les formes rencontrent leurs expressions tandis que la créativité qui les a alimentées en produit les beautés à donner… c'est ainsi que Clara, qui écrit et peint, donne d'elle-même ce qu'elle pense en être le mieux, le destinant à tous, au plus grand nombre, sans que rien, absolument rien en soit attendu en retour. Il y a dans la démarche de Clara des accomplissements immenses, cachés, inconnus qui, la pressant de l'intérieur, ouvrent son cœur à des lancinances perturbées dont les turbulences activent ces marées créatives qui la soulèvent tout en irradiant d'elle leurs formes et leurs couleurs, leurs styles et leurs ébauches…
Pour l'instant François Marie est devant elle dans ce jardin sobre qu'elle aime et où elle reçoit dès qu'un rayon de soleil le permet. François Marie est président du PLD, le Parti Libéral Démocrate, il est venu discuter plusieurs questions qu'il voudrait inscrire aux listes des réflexions de la rentrée. Cette fois, septembre ensoleillé est un délice qu'il est venu saisir auprès de Clara qui, détendue et immergée à la lumière dorée de cette fin d'après-midi, l'écoute attentivement.
– Tu comprends il faudrait sans doute innover. Les militants devraient avoir la parole et on pourrait créer des comités de réflexion régionaux qui nous ouvriraient peut-être à des solutions plus citoyennes.
Clara, en l'instant, ne répond rien. Elle semble simplement bronzer, sans autre préoccupation que celle

d’être pleinement solaire et heureuse de l’être, sans bouger, elle écoute.
Mais François Marie ne dit rien. Il est venu à la pêche aux idées, et Clara semble totalement muette.
Mince se dit-il, elle va bien me donner quelques idées géniales ? Non ? Ah ! les femmes !
Tout doucement Clara ouvre les yeux en souriant à François Marie.
– Tu vois, lui dit-elle, dans cette région septembre est une pure merveille. Tu comprends pourquoi j’ai quitté Paris ? Puis à elle-même, plus qu’à lui :
– J’ai eu bien raison de m’en aller… ça ne vous empêche pas de venir…
François Marie est assis entre deux chaises, il aime bien Clara qu’il a appris à connaître depuis des années mais, en même temps, ça le gêne un peu qu’elle semble à des années-lumière du propos de leur entretien…
Mais Clara est très présente, seulement cela ne l’empêche pas de vivre l’instant globalement, ce qui, pour un politique, est absolument incompréhensible.
Cette pensée qui vient d’effleurer Clara la fait sourire.
– François, je ne crois pas que la hiérarchie du parti ait la moindre envie de donner la parole aux militants, non plus que de les écouter. À la rigueur les laisser parler, pour les calmer. Tu as déjà vu des militants créatifs ? Moi pas, j’en connais pourtant beaucoup.
Un silence puis Clara enchaîne :
– Vois-tu François tu viens me consulter pour des idées quant au PLD mais moi, je regrette, je ne crois

plus aux partis, plus du tout. Bien sûr cela va mettre du temps, mais tout ce qui est partisan a vécu. Ce n'est pas l'avenir. C'est le passé, pour un présent médiocre. Pour moi, c'est fini, je n'y crois plus. Je ne peux donc rien pour toi, n'est-ce pas ?
François Marie connaît Clara, il sait qu'elle est bourrée d'idées, que ces dernières sont toujours neuves et c'est ce qu'il veut, à peine va-t-il reprendre la parole que Clara, le prenant de court, projette vivement sa pensée incisive et globalisante.
– Vous n'êtes plus dans le coup, de quelque bord que vous soyez. Vous n'osez pas remettre en question, aller de l'avant. Vous ne faites que vous accrocher aux béquilles d'une démocratie qui en a de plus en plus besoin. Vous ne savez pas innover. Je suis désolée, je le dis depuis des années et vous m'avez tous assez pillée pour que je ne me prête plus à ce jeu stupide de vous donner un matériau à saboter. Non, je regrette, je ne peux rien pour toi François !
– Clara, peux-tu assister à une réunion à huis clos ?
Clara regarde François droit dans les yeux et ce dernier reçoit le choc de ce regard franc et net, les yeux en amandes sont si directement posés sur lui qu'il en frémit tandis qu'une pointe de désir l'assaille…
– François nous ne sommes plus des gamins, nous ne faisons plus soixante-huit… Non, il y a là des lenteurs et des complaisances que je n'aime plus ou pas, je l'ai toujours dit. De plus je n'ai jamais été partisane. J'ai beaucoup travaillé avec vous tous, et ton prédécesseur Marcel Rigot. Mais là, non, vous

n’en faites rien, au bout du compte, qu’un discours creux aux formes nouvelles alléchantes. Ça ne m’intéresse pas… du… tout.
Clara s’est levée.
– Tu veux boire quelque chose ? Puis elle appelle Nadine… Nadine, voulez-vous nous servir un thé s’il vous plaît ? Puis à François :
– Veux-tu de l’alcool ?
– Non, un thé fera l’affaire, j’ai soif.
Clara s’est dirigée vers un chat couché en boule sur le canapé du séjour ouvert sur le jardin, elle caresse le chat.
– Mon bijou… ouh !… que je t’aime, toi, et elle entonne la chanson de Johnny Hallyday « Que je t’aime… »
Elle prend au passage un châle sur le dossier d’un fauteuil et revient vers François qui, dans le jardin, à quelques pas, n’a pas bougé et tout entendu.
François a aimé Clara comme un fou il y a quelques années, mais elle n’a jamais donné suite, un autre homme dans sa vie. Aujourd’hui qu’elle est célibataire, elle a quitté Paris où il vit, seul aussi. Tout cela, avouons-le, est fort contrariant pour un homme de pouvoir comme lui, ancien ministre de la Coopération et aimant les belles femmes. Mais c’est ainsi, et comme il repense avec nostalgie à cette époque parisienne de sa cour à Clara, elle dit :
– Ça n’aurait jamais marché entre nous, tu es un institutionnel dans l’âme, et je les hais. Clara éclate de rire en disant cela, avant de se rasseoir, elle a caressé au passage le cou de François qui réplique doucement :

– On ne le saura jamais. Peut-être étions-nous faits l'un pour l'autre ?
Les dahlias saumon sont en fleurs, les roses aussi et Clara admire cette nature qu'elle est venue rejoindre, cette nature qui la régénère, cet air pur qui l'entoure la ravit et dans le regard de François elle capte tout à coup une si grande lassitude, qu'elle croit devoir proposer.
– Tu peux dormir ici si tu veux, je crois que la chambre bleue est prête. Nous pourrons dîner tranquillement et tu auras tout le temps demain de rentrer ?
François hésite, sans hésiter, tout en hésitant.
Clara sert le thé et grignote un biscuit diététique au muesli.
– Je t'aime encore. Dans ces conditions il vaut mieux que je parte ou que j'aille à l'hôtel.
Clara a les yeux rieurs.
– Ne sois pas bête ! Nous ne sommes plus des enfants, je suis contente de te voir. C'est sympa ? Non ?
– Oui, moi aussi, mais tu me mines un peu de ne pas vouloir m'assister dans ce travail de rénovation du parti…
– C'est que tu sais très bien, comme moi, que ça ne servira à rien ! Tu ne vas pas utiliser le fond mais la forme. Je n'en ai plus envie.
– Je comprends, ajoute François qui s'est levé et marche le long de la table ovale pour se dégourdir les jambes. Je comprends, mais tu as toujours eu de si bonnes idées !

– Justement, il va falloir qu'elles servent à quelque chose ! Mais ne rêvons pas, ce n'est pas avec le parti, tout PLD qu'il soit que…
François lui coupe la parole.
– Tu es injuste. Et tu le sais !
Clara a toujours aimé la rapidité d'esprit de François ainsi que son phrasé. Cela lui rappelle le débit de certains comédiens, femmes ou hommes, qui parlent sans fioriture et de façon rapide.
Elle ne répond pas, se contente de lui tendre sa tasse.
– Earl Grey, du russe, comme tu aimes.
François aime cette façon qu'elle a de répondre à autre chose, tout en gardant le fil de la conversation…
– Bon François, arrêtons de jouer au chat et à la souris. Je ne peux rien pour toi. Si c'était le cas, vous vous seriez servis déjà de tous nos travaux passés. Constatation : ça n'a servi à rien et vous êtes toujours en train de chercher à vous relever… ça va faire très long ! Ça me rappelle les opéras où les héros n'en finissent plus de mourir… en chantant ! Ce n'est pas du tout crédible. J'ai horreur de ça. Je préfère écouter le disque ! Quel spectacle ! Berk…
– Tu exagères un peu, non ?
– Non, je ne trouve pas. Alors tu restes ?
– Tu permets que je passe un coup de fil ?
Clara lui tend le téléphone sans fil mais il préfère être seul et va dans l'entrée.
– Allô Éric ? François appelle son compère, bras droit au PLD, je suis avec Clara, elle ne veut rien entendre,

est-ce que tu crois que je lui propose officiellement un poste à mes côtés ? Peut-être acceptera-t-elle ?
– François, tu la connais mieux que moi pour savoir qu'elle refusera. Et elle a raison. Non, c'est une femme trop claire – sans jeu de mot – non. Enfin, essaye, ici c'est OK avec nous tous. Mais c'est cousu de fil blanc de l'acheter ainsi !
– J'ai envie d'essayer. Et si on lui proposait le secrétariat général, elle est la seule à pouvoir redresser le PLD.
– Je n'en sais rien, mais si je la connais pour ce qu'elle est, elle refusera.
– J'essaye. Préviens les autres. Je rentre demain. Au revoir mon vieux.
Clara est dans la cuisine où elle prépare avec Nadine ce qui fera le dîner ce soir.
– Tu restes, lui crie-t-elle, la chambre est prête et on va te faire un potage de légumes comme tu ne peux pas en manger à Paris !
Il commence à faire plus frais et ils se promènent un peu avant de regagner le séjour où Bijou dort toujours.
– Tu as appelé Éric au secours, n'est-ce pas ? dit-elle en allumant un bâtonnet d'encens à la rose, qu'elle plante dans un pot de fleurs. L'odeur est délicieuse, comme elle, se dit François qui la regarde en acquiesçant.
– Et tu vas bien sûr me faire une proposition… honnête ?!
Elle est terrible se dit François, fine, elle devine, elle a un côté clairvoyant et c'est ce qui paye, en politique,

lorsqu'elle travaille.
– Je me disais, nous nous demandions, si tu acceptrais le secrétariat général l'année prochaine. On pourrait préparer l'élection…
– Tu fais très fort François Marie ! Mais c'est ta place, ton fauteuil que tu m'offres ?
– Oui. Tu es la seule à pouvoir redresser le PLD nous en sommes convaincus.
– C'est non, François. Comment as-tu pu me proposer ça, ce serait un manque total de cohérence avec mes travaux. Je ne crois plus aux partis qui sont des machines infernales à produire de l'exclusion et tu voudrais que je sorte le PLD de l'ornière ? Mais pourquoi ? Je l'ai écrit ! Comment peux-tu me proposer une chose aussi stupide ?
– Éric te connaît mieux que moi, laisse tomber François, laconique.
– Lui au moins, il m'a lue ! Et peut-être a-t-il compris ? Tu n'as décidément rien compris à ce que j'ai fait jusqu'ici, je ne vois pas d'autre explication !
François n'est pas très fier mais il ne lâche pas aussi facilement.
– Ne dis pas non tout de suite, réfléchis, je t'en prie, réfléchis.
Clara hésite quelques instants entre l'explosion légendaire de sa colère ou le rire ?… elle finit par éclater de rire.
– Décidément vous ne comprendrez jamais, tous, autant que vous êtes, l'équation citoyenneté, humanité, désintéressement ! Me proposer une position aussi politicienne que secrétaire générale d'un parti

politique ! Au secours !… J'ose espérer que si j'avais été assez bête pour accepter, les « militants » (horrible mot !) eux, n'auraient pas voté pour moi !!… Je rêve ! ajoute Clara en continuant à rire.

Assise en tailleur sur le canapé, son châle sur les épaules, en jean et T-shirt blanc, comme une adolescente dont elle a gardé la ligne, Clara semble si jeune à François… qu'il hésite à réitérer sa demande de réflexion jusqu'à demain. Mais elle le tire d'embarras en disant :

– Assieds-toi, on n'en parle plus. Je te dirai encore non demain, maintenant on va regarder les nouvelles si tu permets, OK ? Après on dînera, et on se détend, plus de bêtises. Profitons de l'instant. Quand tu ne dis pas de trop grosses bêtises, je suis vraiment heureuse que tu sois là. On passe une bonne soirée, d'accord ?

– D'accord. François s'est assis à côté de Clara dont il a pris la main gauche dans les siennes. Ce serait bien de vivre avec elle, mais elle est invivable ! se dit-il, elle est trop manichéenne, trop pure, trop nette ! Mais c'est pour ça, aussi, que je l'aime autant.

Clara est absorbée par les titres du journal où le terrorisme se taille la part belle. Quelle horreur ! s'exclame-t-elle.

Clara jouit de la présence de François, toujours seule, elle profite ce soir d'un chevalier servant qu'elle apprécie et ne serait-ce ces idées saugrenues qui montent à la tête des politiques, elle serait si heureuse qu'elle pourrait bien se laisser aller à la tendresse… bordel ! et ça la fait rire, intérieurement,

tandis que la météo annonce pour demain le même temps de rêve.
– À ta place, je resterais pour le week-end. Finalement personne ne t'attend et tu n'es pas marié avec le PLD ?! Si… tu l'es ! Mais tu peux prendre un week-end, non ?
– Non, nous avons une séance de travail demain à dix-neuf heures et il faut que j'y sois.
– D'accord tu prends le TGV à quatorze heures et trois heures après tu es en pleine pollution parisienne, ça te va ?
– Ça me va, dit François, tandis qu'ils se dirigent vers la cuisine où Nadine, qui est partie, a tout préparé.
– On mange à la cuisine. Tu vois je te reçois à la bonne franquette !
– Il ne manquerait plus que ça ! dit François.
Parce qu'ils ont fait l'amour, tard dans la nuit, parce que c'était, comme d'habitude – quel vilain mot, a dit Clara – comme avant… en mieux, parce qu'ils ont profité de l'instant, de la nuit, l'un de l'autre, avec ce plaisir qui ne se lasse jamais et qu'ils entretiennent de manière épisodique, est-ce pour cela qu'ils ne se lassent pas non plus l'un de l'autre ?
– Quand même ! a dit Clara, en nous voyant tous les trois ou quatre mois, le désir ne risque pas de s'émousser… Le plaisir intervient quand la lassitude par rapport à l'éloignement ne fait plus aucune différence. On n'est pas ensemble, on fait l'amour ensemble et c'est très différent.
François le regrette.
– Pas de faire l'amour avec toi.

Mais ne pas être avec toi, oui, je le regrette.

Ils étaient fatigués, n'ont pas épilogué, La chambre bleue n'a pas servi.
Clara a été surprise de pouvoir supporter la présence d'un homme, dans son lit, toute la nuit.
Ils ont même fait une grasse matinée érotique, après avoir pris un petit déjeuner, à l'aube, vers six heures trente.
François repart avec Clara un peu en lui, sur sa peau et dans son cœur et sa tête.
Clara reste avec bonheur dans cette retraite qu'elle s'est choisie il y a déjà deux ans et qu'elle aime.
Chacun retourne, différemment, à sa solitude et le téléphone leur donnera les voix du regret que le quotidien n'arrive pas à vivre vraiment lorsqu'occupés à être, on ne fait plus par habitude ce qui est à faire, on le vit avec la conscience découlant du choix précis que l'on a fait de sa vie.
François est reparti vers la direction de son parti, Clara lui a quand même donné une idée, mine de rien, pourquoi ne pas organiser une réunion officieuse, entre les partis européens, à l'initiative du Lutando, le plus petit pays d'Europe.
Clara, lutandoise d'adoption, de nationalité, née dans une ex-colonie du Lutando, il y a quarante-cinq ans, affirme, en vraie citoyenne planétaire son appartenance à la nation mais aussi au monde, indissociables d'après elle, à l'heure actuelle.
François a sauté sur l'idée. Il veut la proposer en rentrant mais Clara a ajouté :

– C’est bien évidemment pour remettre en cause les partis politiques et ce qu’ils font, attention de ne pas hiérarchiser à nouveau et d’hyper structurer, en partant sur des bases vieilles et obsolètes.
François s’est alors retourné pour lui dire :
– Nous feras-tu l’honneur de venir à cette réunion ?
Clara a souri avant de répondre :
– Vous tenez vraiment à prendre ce risque ?
– Oui ! Puis il est monté dans le taxi qui l’attendait.

Marver (prononcer Marvé) est une petite ville dans l’ouest du Lutando à trois heures et demie de la capitale Pacarica, c’est un endroit tranquille et charmant où Clara s’est installée parce qu’elle n’en pouvait plus de cette cité agitée, polluée, belle, très belle, mais si stressante. Clara s’est toujours demandé comment un si petit pays pouvait avoir une capitale aussi comparable aux grandes villes comme Paris ou Washington…
Le Lutando dont les frontières sont mitoyennes de la France et de l’Espagne est en voie d’admission dans l’Union européenne. Tâche très difficile, pour les politiques, car le Lutando est un pays dit fragile sur le plan économique, qui ne compte pourtant aucun chômeur et dont le déficit extérieur, comme intérieur, est inexistant ! En effet la présidente de la Démocratie du Lutando, Érica Rania, une amie de Clara, est une femme remarquable, de soixante ans, qui fut élue il y a vingt ans et dont le mandat de cinq ans a été reconduit depuis, par le plébiscite des Lutandois ; il est vrai que la direction des affaires du

pays est la démonstration magistrale d'une autogestion humaine remarquable dont le Conseil des Sages est le garant.
L'éducation est une des priorités d'Érica Rania et depuis vingt ans, les lycées, universités, écoles et cela commence au jardin d'enfant, sont le théâtre d'une information pédagogique intéressante où d'abord le civisme, suivi très vite par de petits faits de politique citoyenne, comme choisir ou acheter son pain, comment ce dernier parvient à l'étalage du boulanger… intermédiaires et l'économie, sont, dès l'enfance, connus et compris, chaque enfant est conscient que le fait de choisir implique toute une profession dans ce choix et que c'est un acte politique.
Érica Rania a tenu à ce que chaque enfant se prépare à une citoyenneté responsable, une façon d'assurer les arrières d'un pays où l'État, ici, n'est que le gestionnaire du peuple, et non une machine infernale habilitée à ces courts termes des carrières politiciennes et des électorats divers et manipulateurs. Érica Rania n'est pas une femme aimant le pouvoir. C'est une femme dont la conscience se situe par-delà, dans ces horizons bouchés par les États en général et si elle a nommé, avec le peuple lutandois, une ambassadrice à l'O.N.U., c'est parce que tout le pays est si heureux de ses travaux, que tous ont compris que l'énergie féminine, bien employée, peut révéler sur le long terme des trésors dont le pays et ses habitants sont, au bout du compte, bénéficiaires.
Érica Rania qui œuvre toute la semaine à Pacarica ou dans différentes villes où elle se déplace volontiers,

passe tous ses week-ends à Marver dans une maison de famille toute proche de celle de Clara, et les deux femmes se voient donc régulièrement une fois par semaine avec beaucoup d'intérêt quant aux affaires, doublé d'un plaisir certain parce qu'elles s'apprécient énormément.
Érica, qui a été mariée, a divorcé il y a déjà cinq ans sans que cela émeuve pour le moins du monde les Lutandois qui ne mettent pas dans la balance de l'État, que représente Érica, la moindre notion de vie privée ou de sectarisme à ce sujet.
Érica Rania se consacre uniquement à son pays, le Lutando, et ce service qu'elle rend est si désintéressé, qu'elle n'a voulu profiter d'aucun des privilèges qu'une Présidente est en droit d'attendre.
Elle n'occupe pas le palais d'Elra, elle habite toujours son appartement à Pacarica et n'accepte aucune marque de prestige due à sa fonction. En tout cas, le minimum, ses voyages, ses déplacements bien sûr et les Lutandois ont tenu, par référendum, à ce que les frais mensuels d'appartement soient tous pris en charge par le pays. C'est normal.
Il y a chez tout Lutandois, un bon sens atavique fortement ancré qui accorde à un sou son poids et sa valeur sans pour cela dévaloriser le moins du monde la capacité à être de l'homme ou de la femme, et c'est pourquoi dans ce pays, on prend tant soin des enfants par une éducation qui est un modèle et que la France elle-même, nation voisine, envie, compte tenu de ses problématiques actuelles dont les banlieues sont devenues des centres asphyxiés.

Le ministère de l'Éducation nationale français a manifesté des velléités de collaboration avec le Lutando mais devant les lenteurs administratives et les différents rapports d'experts, Érica Rania leur a signifié qu'il ne s'agissait pas de théorie mais d'enfants bien en vie et heureux de l'être et que, compte tenu de sa façon de travailler avec les enseignants sur ce terrain, il était absolument exclu de systématiser ou de dégager des méthodes inapplicables sur le terrain et faisant l'objet d'écrits arides et plutôt technocratiques. Le ministre français n'a pas compris. Depuis, la France et le Lutando, sur ce plan-là, sont en froid, ce qui n'étonne nullement Clara habituée à ces politiciennneries ridicules.
Le PLD, un parti français qui a fait des émules au Lutando, est soutenu ici par les Français – on se demande pourquoi – et tente en fait de placer des militants auprès d'Érica Rania afin d'influencer l'économie du pays dans le sens de l'économie du marché européen. Il est vrai que le système économique ici est si différent, non axé sur le profit, le troc et l'échange y sont pratiqués et incluent tous les domaines et tous les plans. On échange des heures de travail contre des leçons de piano ou des tomates contre une jupe ou une robe à façon, bref l'imagination est au rendez-vous du troc et il est vrai qu'ainsi, la relation humaine, privilégiée, garde sa qualité noble dont le dialogue et l'entraide sont les résultats. Les Lutandois sont solidaires les uns des autres, non par intérêt, mais par nécessité humaniste tout simplement. Ils n'ont pas, non plus, comme en

France « l'associte » aiguë. Pas de statuts, pas de revendications au nom d'un idéal ou d'une action à mener, ici au Lutando, on est citoyen, mais avant cela on est homme ou femme et on le manifeste par une sensibilité légitime et différente au service du pays, aussi.
Clara sait donc bien de quoi elle parle lorsqu'elle tente de faire comprendre à François Marie que les partis politiques ne sont pas une richesse, loin de là ! Ce sont aux autres nations de nous rejoindre sur ce plan-là, il est plutôt sain de ne pas être partisan. C'est une déformation. Mais François, dont le père était français et communiste, « personne n'est parfait ! » lui a lancé Clara quand elle l'a appris, est fortement marqué par un militantisme aveugle qu'il a vu vivre parce qu'il a passé son adolescence en France, à Paris, justement, entre les réunions de cellule et *l'Humanité* que son père vendait le dimanche au coin de la rue ! Il y a de quoi être déformé ! Clara avait dit à François il y a quelque trois ans, « tu n'es pas à Paris et tu n'as plus quinze ans, tu as choisi la nationalité lutandoise alors, bon sang, ne nous pollue pas ! » Pourtant François quand même en réaction contre son père, a choisi un parti de centre droit, le PLD, mais il voudrait faire des émules, des adhésions… bref toutes les « conneries » que fait un parti lancé…
Mais voilà c'est grotesque car le PLD, au Lutando, se retrouve seul. Pas de parti ici, une majorité ou des mécontents qui, sans s'exprimer par le biais officiel d'une opposition de métier, se font entendre localement et ces

discours sont directement transmis au journal du citoyen, organisme citoyen officiel collectant pour la présidence les notes et suggestions des conseils généraux de citoyens qui y sont affiliés. Chaque commune a son conseil, c'est un fonctionnement collégial, sans mairie, pour éviter au maximum le processus de l'élection qui endommage la démocratie en la bloquant sur le pouvoir d'une personne durant plusieurs années. La remise en question et le lâcher-prise par le désintéressement total de la démarche citoyenne font, au Lutando, une solide base de démocratie participative dont les structures ne peuvent avoir raison puisqu'elles ne la contrôlent pas. En effet chacun est en charge de chacun, de soi et des autres dans la mesure de son travail, de ses possibilités et de son intérêt au pays. Mais comme il est parfaitement démontré, pour tout Lutandois et ce, depuis vingt ans, que l'intérêt particulier, s'il est assumé d'une certaine façon et poursuivi selon certains critères humanistes bien précis, devient l'intérêt général, l'humain et les relations justes sont au centre de cette politique menée depuis vingt ans en étroite collaboration avec cette citoyenne Présidente qui harmonise en permanence, avec son peuple et pour lui, les phases politiques et économiques d'un État, petit il est vrai, mais dont le pays, petit lui aussi, est solidaire et demandeur.

Et pour l'instant, ça marche, ce qui n'étonne nullement Clara.

Sur la terrasse de son bureau face au marronnier géant qui occupe le fond du jardin, Clara, immobile les yeux clos, visionne des lignes de couleur qui se posent doucement, prélude à un tableau dont elle vient de mettre la toile vierge sur le chevalet.
De l'or automnal d'une caresse solaire sur une feuille, à l'orangé pâle mêlé de feu ou de bleu à peine turquoise comme une touche légère, fresque d'éternité… Clara ose des mélanges subtils qui se promènent dans son imagination, loin des préoccupations politiques d'hier, avec François. En ouvrant les yeux, Clara efface avec le paysage du jardin, à ses pieds, les déversements de couleurs pastel dont elle vient d'être dépositaire. Sa tête arc-en-ciel secoue ses boucles, rejetant sa tignasse vers l'arrière et se débarrassant, d'un coup, de tout ce qui n'est pas l'instant, cette fin de matinée ensoleillée annonçant une journée plein soleil en ce début d'automne si agréable. Pacarica est nuageux, c'est ce qu'ils ont dit à la météo, ainsi que Paris, Madrid est au soleil ainsi qu'une bonne partie du Lutando, au dessous de la Sadeine qui coupe le pays en deux, de ses eaux tumultueuses.
Clara a le cœur rose et vert, c'est ainsi qu'elle le ressent ce matin, « moitié orange, moitié citron », une chanson de Marcel Amont le chanteur français, lui revient en mémoire, elle l'avait vu au cours d'un récital à Pacarica, ni orange, ni citron, c'est de rose et de vert qu'est habillé son cœur en cette matinée brillante d'un samedi qui s'annonce beau. La terrasse de son bureau est mitoyenne d'une maison de

village, comme la sienne, dont le mur, côté voisin, est habillé de lierre. Un titre des Rolling Stones, « ils sont partout ceux-là », se dit-elle, qu'elle entend, qu'elle entonne, semble venir de là, en sourdine. Cette maison jusque-là était vide, à louer, paraît-il, depuis près de trois ans, donc avant son arrivée. Deux des fenêtres qu'elle aperçoit par-dessus le mur mitoyen sont fermées, comme toujours. « Étrange » se dit-elle.

Mais les couleurs dans la tête de Clara sont tenaces et l'obligent à grimper les trois petites marches menant à son bureau. La toile blanche, sur le chevalet, est magnifique, c'est une invite au vertige, à un inconnu où tout devient si possible que rien ne peut encore être envisagé ! Il y a là le vide merveilleux de l'appel, la mélodie d'un non-retour où, plus jamais une fois les pinceaux accordés, on ne retrouvera le blanc virginal du départ. Un engagement tel que rien voisine avec tout et qu'en cet absolument neutre d'une toile vide, peuvent se marier et se retrouver tous les interdits, toutes les permissions, toutes les incartades de ces résolutions que nous ne tenons jamais parce qu'elles nous dépassent tant qu'il est bon parfois de s'y laisser aller comme à un torrent qu'une aube médiévale libère sur la mémoire qui s'y réfugie, le temps rapide d'un soupir, sur l'étroite frontière qui sépare le peintre de lui-même, assez, pour pouvoir y déverser une partie de lui que la toile va matérialiser.

Clara tripote ses tubes de couleurs – acryliques – c'est ce qu'elle a choisi depuis ses débuts il y a un

an. Clara ne se prend pas pour un peintre. Elle peint. C'est différent.
L'étonnement d'une créativité fertile est passé très vite lorsqu'écriture et peinture se sont retrouvées au fin fond d'un besoin d'exprimer, de dire, que l'écoute tirée de l'une pour illustrer de l'autre, lui rendre dans cette pensée créative neutre d'une alchimie que le cœur féconde à l'âme passionnée, assez pour l'entendre et la restituer différemment, nimbée de ces couleurs admirables dont les notes sont à l'harmonie universelle les tonalités brutes que Clara travaille d'une inspiration souple dans un lâcher-prise où sa main, armée du pinceau, devient l'animatrice d'une toile qui se couvre peu à peu d'éléments et de touches impalpables dont elle devient les secrets ainsi que des lasers innombrables qu'elle reçoit sur l'espace blanc qu'offre le cadre ainsi déterminé par les quelques centimètres carrés que Clara investit d'une inspiration sûre.
Clara n'a jamais su dessiner.
Clara est, en elle-même, une si riche explosion de couleurs qu'elle en devient rivière sacrée, et de mots ou de nuances elle peint d'une phrase ou d'un pinceau les plus élémentaires traits de ces invisibles certitudes qu'elle côtoie et vit, comme une grande prêtresse dans une chapelle ardente d'une fin de siècle qui a oublié, dans les temples de l'antiquité, les rites sacrés d'une époque révolue que l'inconscient collectif a stocké dans ces inconscients individuels marqués à vie par un atavisme qu'il ne sert à rien de nier. Cette ascendance, tous azimuts, offre de ses secrets les plus ardentes

philosophies qui, par l'échange, ont investi le monde, nivelant d'un inconscient planétaire les puristes les plus nobles qui frappant le mental des uns sert l'imagination des autres en introduisant au cœur des inspirations artistiques, des symboliques retrouvées qui parlent à l'intériorité. Ces murmures d'ailleurs ou d'avant peuvent venir de toutes parts mais aussi de soi-même lorsque les autres « moi » furent des hommes ou des femmes qui, semblables en d'autres temps, y vivaient d'autres vies. Et Clara qui croit à la réincarnation – c'est son droit – découvre en ses couleurs étalées des mirages aux informelles certitudes dont le cœur et l'âme, d'entrée, signent de leur sceau commun ce qui d'un souvenir de l'une peut alimenter la vie de l'autre en ses surprises les plus notables dont les découvertes au pavé d'une incarnation ne sont pas toujours faciles à assumer.

De ces étranges couloirs où seule avec elle-même Clara parcourt le temps, des vestiges aux tons vifs s'échappent pour donner à la toile leurs propositions furtives à ne pas manquer, faute de quoi l'inconscient, réticent, reprend à l'imagination ce qui, pourtant réel, peut être comparé à une fiction venue de l'inspiration, cette dame éblouissante qui peut tout se permettre du moment qu'en toute liberté on lui en laisse le loisir et le droit.

Clara étale sur sa palette les couleurs choisies tout à l'heure dans sa tête et elle pense tout à coup à ce regretté compositeur français Michel Berger. Il disait souvent partir d'un mot, de son rythme et de sa sonorité, pour trouver une mélodie. Pour Clara c'est

pareil, elle part d'une couleur qui organise un fond ou une ligne afin d'évoluer sur une composition qu'elle ne projette ni ne décide.
Comme le mot, la couleur a sa propre vibration dont elle imprègne le dessin. Comme le mot, la couleur est modulable par un phrasé différent que la mise en toile révèle, comme un mot, une couleur est une révélation dans l'assemblage même, ou la dilution que l'on en fait.
Les mots sont des accents aux vibrations rythmiques, ainsi les couleurs ont-elles des qualités vibratoires qui tracent sur la toile leurs envolées ou leurs débordements, tandis que la lumière qui s'y retrouve en révèle les reliefs aussi fort que des phrases bien définies.
Clara est maintenant tout entière absorbée par ces tons pastel que le pinceau précipite et que l'inspiration a invités. Les volumes ainsi créés d'une brosse plate ou ronde, en volutes ou en lignes à moins que la frénésie brutale d'un fond, accélérée, ne s'authentifie sauvagement pour ensuite recevoir les récompenses sinueuses de ces dessins qui la visitent. Clara peint. Clara aime peindre, Clara, seule chez elle et en elle-même… « Suis-je seule », se demande-t-elle tandis que sa main court, s'arrête, intensifiant ou soulignant, légère ou appuyée… « Suis-je seule ? Non, je ne suis jamais seule, une lumière, une étincelle, ou bien est-ce une Présence ? et pourquoi être tentée par un « P » à Présence ? une majuscule ». Clara sait bien qu'à son stade, la solitude n'est qu'une illusion, elle peint mais ne se sent pas seule,

même si un témoin était présent, peut-être capterait-il dans le regard de Clara cette flamme vive, cette délicate attention qui n'est visible que dans l'échange. Clara peint.
Le téléphone sonne et quand sa voix répond sur la machine, Clara, qui peint, l'entend avec un recul si intense qu'elle pourrait presque lui paraître étrangère ou, en tout cas… si lointaine que plus rien ne l'y relie.
Quand Clara s'est arrêtée de peindre pour prendre une pause et une collation, un message de François était enregistré sur son répondeur. Il avait quelque chose à lui dire et serait à Marver le samedi suivant pour le week-end. Pouvait-il emmener Éric avec lui ? Si oui Clara n'aurait pas besoin de rappeler. Si non, qu'elle le dise. Merci.
Clara n'a pas rappelé !
C'est dans la cuisine où elle mangeait une bricole, qu'elle entend la sonnette de la porte d'entrée. Elle n'attend personne. C'est une tartine dans la main qu'elle a été ouvrir la porte sur Érica Rania qui souriait, vêtue d'une jupe longue de jean avec un T-shirt bleu pâle du plus bel effet avec ses yeux bleu marine.
Dans la cuisine où elles se sont installées, Érica et Clara ont pris un thé, un *Tuocha* que Clara venait de préparer et tandis que cette dernière dévorait à belles dents, Érica parlait.
– Sais-tu que François Marie essaye de monter certaines personnes – la majorité, non pas au sens politique, mais dans le sens du nombre de gens à

toucher – contre moi ? Disant ou voulant dénoncer une « monarchie » dont je serais la souveraine ? C’est drôle mais insensé ! Tu es au courant ou pas ?
– Bon, j’ai vu François, il était là jeudi dernier et vendredi, hier, il est reparti sur Pacarica. Je ne dirais pas les choses ainsi, mais ce qui est sûr, c’est qu’il est en train de déconner. En fait il voudrait un processus démocratique partisan. Il essaye d’installer ça à l’aide du PLD mais il n’y arrive pas. Il a du mal. Le Lutando et les Lutandois ne sont pas partisans, nous fonctionnons différemment. Il voulait que je l’aide, je ne peux pas. Ce ne serait pas cohérent avec mes travaux que tu connais.
– Mais ils sont stupides, non ? Nous avons la chance d’être le seul pays d’Europe non partisan, notre système de collaboration avec les citoyens marche vraiment bien entre les référendums, juste ce qu’il faut, et les ateliers auprès des secrétariats d’État où les citoyens travaillent activement avec nous. J’ai reçu il y a quelques jours un coup de téléphone du Président français qui est intéressé par le système d’ateliers mais il est si empêtré dans sa Constitution que je lui ai conseillé d’abord de la changer.
Érica sirote son thé calmement tout en buvant. Elle continue.
– J’ai promis d’aller à la maison des rituels, il y a un accueil spirituel familial. Tu viens avec moi ?
– Oh ! je suis en pleine peinture et je n’ai pas trop envie de me mêler à la foule. Ça t’ennuie ?

– Oh ! laissons tomber, j'irai seule, ça m'aurait fait plaisir. On déjeune ensemble demain ? Je ne crois pas que ma fille sera là, elle est amoureuse.
– Allons bon ! J'espère que cette fois !…
– Je n'en suis pas sûre. Il est bien mais pas libre. Au fait tu le revois quand François Marie ?
– Le week-end prochain, dans huit jours il sera là avec son collaborateur Éric.
– Comment est-il ce François ? Il paraît qu'il est fou de toi, c'est vrai ?
– Je sais que tout le monde, à une époque, l'a dit et c'est vrai. Ça continue pour lui, pas pour moi mais il est bel homme, intelligent et je fais l'amour avec lui quand il vient.
– Je ne te demandais pas de détails, excuse ma curiosité.
– Oh ! mais ce n'est rien, dit Clara, tout cela est d'une si grande transparence que cela frise l'ennui, en plus il est célibataire !! C'est d'un banal !
– C'est sain, souligne Érica, en embrassant son amie. Je me sauve, il faut que je me change pour l'accueil spirituel. Je dirai sûrement quelques mots.
– Oui ça leur fera très plaisir. Tu es une chouette Présidente, sympa. Merci d'être passée, à demain.
Érica est partie sur une trace de santal, son parfum, et Clara range un peu sa cuisine avant de regagner son atelier-bureau dont la terrasse est encore en plein soleil.
La toile semble avoir vécu sa vie, les tons pastel, verts et roses comme son cœur, l'accueillent en tout éclat vibratoire. La lumière qui se dégage de la toile

est si intense, qu'une seconde Clara en est pleinement éblouie.
À nouveau elle entre en peinture comme d'autres entrent en religion ou se marient. La toile vient à elle tandis qu'elle y entre à nouveau, oubliant tout, à part l'instant marqué de couleurs et la couleur arrêtant, sur la toile, l'espace, pour se moquer du temps qu'elle ignore. C'est lumineux. Très lumineux et Clara qui a un rapport très spécial avec la lumière en est inondée tout en pétrissant la toile de touches qui la font jaillir, éparse et englobante sur et de toute la surface maintenant peinte. Le blanc a capitulé, la virginité s'est effacée au profit d'une maturité virginale à laquelle a présidé le cœur.
Dans le lointain, de l'autre côté du jardin, une fanfare dont Clara entend la musique. C'est le monde extérieur, la petite ville de Marver reçoit Érica Rania comme il se doit et l'accueil spirituel est une bien jolie cérémonie où toutes les religions se retrouvent en leurs symboles ésotériques communs pour accueillir l'enfant comme il se doit. Les textes sont beaux, les musiques joliment choisies et le rituel commun, le dénominateur réconciliateur de ces dogmes différents qui ont su, au Lutando, rétablir un équilibre ensemble au profit d'une spiritualité appliquée au quotidien pour le bien de tous et où chacun se retrouve gagnant face à l'harmonie ainsi installée. Tout cela est passé comme un éclat dans la tête de Clara qui est absorbée par la lumière colorée de sa toile en voie de finition, et c'est de la lumière que sont nées ces pensées rapides, c'est bien normal.

Clara est souveraine devant sa toile, on pourrait le croire, mais non, elle n'est qu'inspiration renouvelée et si les couleurs se plient aux pinceaux, c'est dans la magie évanouie qui se répand doucement à mesure que Clara œuvre, d'une inspiration sûre, à cette ouverture pratiquée par l'art dans l'intense vibration d'un dépassement que Clara accompagne, sans question et sans autre application qu'une diligence intérieure dont les mobilités courent dans ses veines comme sur la toile.
Si les pastels ont envahi la pièce, le soleil, lui, descend sur l'horizon sans doute. Clara a pour limite cette toile dont la lumière infinie ouvre au regard des horizons divers où les yeux peuvent, soit se perdre, soit se raccrocher.
C'est curieux, se dit Clara, comme l'automne est friand de ces pastels, peut-être parce que lui ne sait pas les dessiner sur ses feuilles et fleurs… quoique certains dahlias ont de leurs tons très doux ces affinités que l'on croit réservées au printemps… L'automne est une saison qui parle aussi au cœur. Le cœur s'y déleste de ses surcharges et quand c'est de pastel qu'il s'orne et quand c'est de pastel qu'il s'exprime, alors c'est qu'il a éliminé toutes les grisailles de ces jours les plus nébuleux et ombrageux et qu'ainsi, libre de prendre son essor dans l'espace, il se nimbe de ces pastels doux dont les qualités divines et christiques se parent aussi lorsqu'en l'humain elles sont enfin exprimées.
Quelle beauté se dit Clara devant sa toile comme s'il s'agissait d'un autre peintre et non d'elle ! Puis un

titre lui vient qu'elle note sur le carnet destiné à ses toiles :

– Le cœur yang –

Ce sera le titre de cette toile.

Clara range ses instruments et va se laver les mains avant de regagner la cuisine, faim oblige…

Clara, friande de légumes vapeur sauce huile d'olive nature ! se compose un repas léger qu'elle mange en écoutant la radio. Le terrorisme en France est menaçant, mais les frontières sont surveillées, tant mieux, se dit-elle. Les nouvelles sont mitigées pour tous ces pays de l'Union, c'est la rentrée pour les économistes et les experts et cela sonne faux, pour Clara s'entend, qui loin de donner dans le panneau médiatique trouve l'information, en général, mal faite. Elle écoutait la France et elle change de station pour écouter RLN, Radio-Lutando-Nationale où les affaires internationales sont largement traitées.

Clara aime son pays, le Lutando, et apprécie les journalistes ici, ils sont différents, il règne dans le peu de médias – services public et privé –, dans ce pays, une réelle éthique journalistique et c'est franchement sensible lorsque, comme vient de le faire Clara, on passe d'un canal français sur un canal lutandois à l'heure des nouvelles. Quelle différence !

Clara se demande quand même comment un pays, petit, il est vrai, a pu avec autant de naturel se distinguer des autres pays européens limitrophes qui l'entourent. Les Lutandois sont en fait très en avance sur leur temps et tandis que le 21e siècle commence à se profiler doucement… quelques années toutes petites à

passer… les Lutandois ont déjà amerri sur la rive d'un 21e siècle qu'ils innovent, au présent, tandis que les turbulences d'une fin de siècle secouent la planète en sa presque totalité.
Clara depuis plus de dix ans est une sorte d'éminence grise auprès d'Érica Rania, et le travail officieux fait avec elle porte ses fruits. Bien sûr Clara a toujours travaillé en ce sens mais avant de rencontrer Érica, elle le faisait seule avec les citoyens et par le biais de ses livres, une quinzaine, entre autres, traitant de politique citoyenne véritable, adaptée au quotidien et à mettre en œuvre par la responsabilité de chacun.
La rencontre des deux femmes est un très bon souvenir pour chacune d'elles. C'est en dansant qu'elles ont fait connaissance.
Clara était à Paris pour faire une conférence sur l'un de ses livres et son éditeur lui avait proposé une soirée chez *Castel* avec au programme, dîner au restaurant, en haut, et ensuite séance disco en bas. Clara avait accepté contrairement à ses habitudes car elle est du matin et non du soir. Mais elle ne sait pas trop pourquoi, ce soir là, elle avait dit oui.
Érica Rania de son côté était en voyage officiel, durant deux jours, qu'elle avait décidé de prolonger d'une journée bien à elle pour faire des emplettes, voir deux musées et peut-être aller au théâtre. Mais sa fille en décida autrement et elles se retrouvèrent avec des amis chez *Castel*, en bas, sur la piste de danse.
Clara et Érica dansaient côte à côte à un moment donné, elles étaient l'une et l'autre en eau et dans le

bruit infernal du disco, Clara a réussi à dire en riant : « Je me demande si je ne serais pas mieux dans mon lit ! » Son éditeur à qui elle s'adressait n'a rien entendu, en revanche Érica à ses côtés avait répliqué : « Et moi donc ! » en hurlant comme il se doit dans ce genre de lieu. Clara s'était retournée et avait reconnu sa Présidente qui avait reconnu l'écrivain, le Lutando avait fait le reste. Réunies à Paris dans l'exil d'une boîte qui regroupe régulièrement la jet-set, les deux femmes avaient plaisanté sur la piste, en dansant, puis avaient pris un verre ensemble et enfin avaient terminé la soirée au bar du *Plaza* où elles étaient descendues toutes les deux, coïncidence amusante, s'il en est.

Depuis cette mémorable soirée il y a dix ans – déjà ! – Clara et Érica Rania ne s'étaient pratiquement plus quittées d'autant qu'elles s'étaient découvertes des affinités, des lieux en commun, comme Marver qu'elles aimaient toutes deux, une passion pour le théâtre, music-hall, concerts, avec les brillants comédiens lutandois qui offraient d'excellentes prestations dans un répertoire international allant des classiques français aux comédies musicales américaines.

Clara et Érica Rania depuis sont amies, intimes, sœurs de galères, dans le sens où la vie quotidienne, quel que soit le métier, l'engagement, est toujours une forme de galère dont les épreuves à assumer seul sont un lot commun qui rapproche et ouvre les cœurs des uns à l'écoute des autres. À l'écoute l'une de l'autre Clara et Érica se disent tout, partagent beaucoup et

donnent de chacune le meilleur à l'autre avec en prime les tracas et les difficultés qui sont toujours dépecés pour être examinés dans une optique largement impersonnelle, en fonction de l'humanité et sur les plans national et international, ce qui, évidemment est important.

C'est dire que ces deux femmes Clara et Érica ont assez de recul pour ne pas tourner autour de leur nombril respectif et qu'elles ont assez d'expérience et de sagesse pour vivre une autonomie – relative pour chacune à cause de l'interdépendance marquant les sociétés de par le monde – réelle où leurs choix et leur démarche s'alignent sur une détermination de service à la collectivité comme un devoir que leur conscience aiguë impose actuellement comme humain avant tout et divin par conséquence. Toutes deux croyantes, elles innovent par une démarche individuelle où la religion n'a pas tant d'importance mais où la spiritualité, cette mouvance, cette aspiration de l'humain au divin par le biais du quotidien où il doit pouvoir s'exprimer en tout, est une réalité qu'elles vivent si intensément que la qualité même de leur vie en est contagieuse. C'est en tout cas ainsi qu'elles apparaissent à ceux qui les comprennent ainsi qu'aux autres, tous ceux qui, sans forcément être attentifs, sont quand même interpellés dès qu'elles s'expriment, Clara par l'écriture, ses conférences et ses travaux, Érica par la gestion sans faille et profondément humaine et spirituelle d'une démocratie participative dont le citoyen est réellement partie prenante et donnante.

Dans les axes de recherche aux pistes multiples qu'explorent sans cesse Clara et Érica, des points de vue aux solutions, tout n'est que créativité et vision nouvelle. Avec beaucoup d'enthousiasme et de joie, elles se retrouvent tous les week-ends pour naviguer du Lutando à d'autres nations, recherchant et analysant, se soumettant des idées et les notant afin d'envoyer ces notes aux ateliers de citoyenneté auprès des secrétariats d'État. Le travail est colossal, parce qu'elles prennent aussi connaissance des travaux des ateliers et de leurs suggestions mais cela est abordé et traité avec tant de fluidité et de belle humeur qu'il se fait vite, plus vite que dans n'importe quelle structure.

Clara a un peu… beaucoup… la haine des structures ! Loin de l'institution elle se porte beaucoup mieux et cela fait rire Érica qui bien sûr est une institutionnelle.

– Mais tu es une fausse institutionnelle, se plaît à lui dire Clara, ce qui est remarquable est la vie dont tu arrives à remplir l'institution. Tu n'es pas prisonnière de ses rigidités et tu arrives à en libérer les autres ! C'est grandiose !

Érica n'en est pas si sûre mais :

– Il y a du vrai…, dit-elle quand même… dans ce que tu dis.

La complicité de la Présidente avec Clara la citoyenne qui, bien qu'écrivain, se refuse à être taxée d'intellectuelle, est tout à fait extraordinaire. Dans ce village de Marver c'est un couple bien connu que ces deux femmes dont l'amitié s'est forgée aux

réflexions sur des problèmes, pour lesquels elles ont toujours, avec les ateliers de citoyens impliqués, trouvé des solutions.
Ce soir-là Clara a fini son tableau, l'a signé et verni. Dans son halo rose et vert la toile, ensuite, a reposé toute la nuit dans le bureau-atelier de Clara, tandis qu'aux tonalités roses et vertes de son propre cœur, elle dormait dans sa chambre dans les couleurs vibratoires dont son tableau, dans la pièce à côté, baignait… Clara, en paix, sans support de rêve a dormi, d'un sommeil gestateur sur fond de nuit calme et prospère.

Décidément l'automne à Marver est une délicieuse saison habitée de soleil et travaillée d'ors et de roux alors que les verts intemporels et permanents se ressourcent à leurs propres tonalités originelles dans une nature dont les pins sont les piliers fermes et odorants.
Érica a ouvert les yeux sur sa fenêtre grande ouverte et dans un grand bâillement, s'est étirée comme chatte au soleil.
Le téléphone a sonné. Sa fille se décommande pour ce soir. Motif imparable : dîner d'amoureux. Sous la douche Érica revit, l'eau est son amie et elle en abuse. Délicate sensation sur peau revigorée de douceur et la voilà enfilant un jean sur ses longues jambes avec un chemisier simple de coton blanc et un cardigan, un rien épais, contre ces premières fraîcheurs automnales que le soleil ne parvient pas à

totalement éliminer au tournant d'une place ou dans le couloir d'ombre d'une rue.
Prête, Érica petit-déjeune copieusement dans la cuisine pour aller plus vite, elle veut marcher ce matin avant toute autre tentative, fût-elle nationale ! Il y a deux parcs immenses à Marver mais c'est vers la forêt de pins que les pas d'Érica la mènent. Délice d'un air si pur que les poumons et les bronches s'en réjouissent, eux qui peinent à Pacarica, mais présidence oblige, comment échapper à la capitale ? Impossible ! C'est simple, impossible !
Pacarica est une plaque tournante internationale, comme Paris. C'est un lieu d'agitation aussi comme toutes les capitales. C'est une jolie ville, marquée par l'art andalou, maure, occupée par les Espagnols à la fin du 18e siècle, elle en garde des stigmates architecturaux auxquels les Lutandois se sont habitués à la longue mais qui heurtent encore certaines sensibilités parce que les familles, là, ont souffert dans leur chair de l'invasion espagnole et ont du mal à oublier avec ces bâtiments-là, faisant maintenant partie du patrimoine national. Érica ne fait pas de jogging, c'est en marchant d'un bon pas qu'elle pense légèrement à tout ça. Non, ses reins, en tout cas le bas du dos, ne supportent pas le jogging. La promenade solitaire et matinale d'Érica est un rituel dont Marver est coutumier. La boulangère la salue puis le cordonnier qui arrive pour ouvrir sa boutique. Tout est ouvert le dimanche matin. C'est ainsi depuis toujours et la petite ville est très occupée à se mettre en train pour sa demi-journée de travail pendant

qu'Érica Rania, présidente de la Démocratie du Lutando, la traverse d'un bon pas pour rejoindre son coin de forêt préféré.
Érica tout en disant bonjour pense à Clinton ou aux présidents de certains pays qui ne se déplacent jamais sans escorte ! Ici, se dit-elle, chaque habitant est un garde du corps. Qui peut, à la tête d'une nation en dire autant ? Mais c'est surtout au président Chirac auquel Érica, tout à coup, pense, avec cette impasse du terrorisme islamiste, quelle poisse ! se dit-elle. Élu depuis peu, Érica Rania pense sûrement que ce pourrait être un grand président, mais si seulement on le laisse travailler et ces oppositions partisanes sont bien fatigantes et si astreignantes à supporter ! Elle a de la chance de ne pas avoir ce problème, elle en est consciente.
C'est dans le cadre d'un sommet européen qu'Érica doit rencontrer les chefs d'État des pays de l'Union afin de discuter avec eux de l'entrée du Lutando dans l'Union. Dans quinze jours, à Majorque, en Espagne.
Érica, détendue, marche d'un bon pas vers son destin, intimement lié à celui de son pays. Sans angoisse, d'une conscience extrêmement vigilante, elle examine en elle-même les tenants et aboutissants qui bloquent jusqu'à présent l'entrée du Lutando dans l'Union. Ils sont essentiellement économiques. Le système de son pays n'entre pas dans les normes des autres pays qui se sont fait piéger par leurs propres exigences ainsi que par leurs séparatismes en matière de production et d'exportation.

Séparatisme. Séparativité - Séparation - Séparer.
Le système de l'économie de marché est basé sur ces mots qui conduisent au profit pur et dur sans harmonie et sans échange réel et qui dit échange, dit dialogue : les relations humaines sont piétinées et l'économie se nourrit de promesses insensées jusqu'à traiter ces rouages importants que sont les têtes d'entreprises, comme des rois lorsqu'ils se déplacent, tant parfois dans leurs royaumes, leurs empires sont les pistes d'envol d'un marché à saisir coûte que coûte, la fin ici justifiant les moyens. Et Érica se prend à sourire en pensant à ces mille et un trucs déployés pour arracher un marché, sur le plan politique mais aussi sur le plan très privé, comme ces *"Escort girls"* qu'on leur fourre sur l'oreiller avec l'espoir que la satisfaction d'un plaisir à si bon compte fera osciller la balance en faveur du contrat.
Le Lutando est si différent sur ce plan-là, d'abord tous les besoins de ce petit pays sont assurés par ses propres productions, à tous niveaux. Bien sûr pas d'arme nucléaire, trop polluant, trop cher. Bien sûr pas d'armée, comme dans certains autres pays, ici, un peu comme le service militaire en Suisse, ce sont les hommes eux-mêmes et les femmes, citoyens du pays, qui assurent un roulement pour une armée pacifique dont un général en chef et son équipe de vingt personnes sont les seuls permanents. Ils sont professionnels, experts en matière de guerre et les habitants se soumettent volontairement à un entraînement et à des présences tournantes qui assurent une permanence à cette armée étrange que certains

pays comme l'Allemagne ne prennent pas réellement au sérieux.
Le Lutando a la particularité de n'avoir jamais été en guerre, un peu comme cette sœur la Suisse, le Lutando est une sorte de pays neutre où se réunissent de nombreuses conférences et congrès visant à des signatures de paix ou des arrangements internationaux de premier plan. Tout ne peut pas se faire à Washington, n'est-ce pas ? se dit Érica en continuant sa marche.
L'enclave que représente le Lutando sur le plan mondial ajoutée à la façon originale, non traditionnelle, d'une forme de démocratie participative au sens d'une collaboration effective avec les citoyens, est assez étrange dans le monde actuel pour non seulement interpeller les chefs de gouvernements mais aussi pour les éveiller à une conscience différente quant aux problèmes sociaux ou économiques rencontrés dans la plupart des démocraties soudées par des interdépendances dont les pentes se révèlent très dangereuses à long terme.
Tandis qu'elle marche en respirant à fond, Érica Rania pense à la problématique européenne et plus particulièrement lui revient à l'esprit un article du Traité de Maastricht qui l'a vraiment choquée ainsi que les Lutandois desquels, au cours d'échanges et d'informations donnés, elle a pu avoir les opinions, toutes négatives face à cet article 138A.
Érica l'avait appris par cœur tant il était, à son avis, indigne d'un traité européen où la citoyenneté européenne devrait être prise en considération différemment. Que des

dirigeants, élus, tiennent aussi peu cas des citoyens au profit d'une démarche carrément politicienne et partisane, voilà qui, dans un traité technocratique, est prévisible mais n'en demeure pas moins une atteinte à la citoyenneté politique.

Article 138A, se remémore Érica en marchant tout en le récitant, une fois de plus :

« Les partis politiques au niveau européen sont importants en tant que facteurs d'intégration au sein de l'Union. Ils contribuent à la formation d'une conscience européenne et à l'expression de la volonté politique des citoyens de l'Union. »

Érica Rania s'arrête, et s'adressant à la nature et aux arbres qui l'entourent, ajoute, à voix haute, indignée :

– Voilà qui est révoltant !

Après avoir soufflé un peu tout en méditant sur ces formations partisanes, à valeur séparative, fabriquantes d'oppositions carriéristes qui, loin d'enrichir la démocratie, l'affaiblissent par leur systématisation, Érica, après quelques mouvements de gymnastique, quelques pliés et levés de jambe, s'en retourne tranquillement sur ses pas chez Clara, son amie, qu'elle a tant de plaisir à retrouver durant ce week-end encore.

Il fait si beau que les deux femmes décident de déjeuner dehors, devant la porte-fenêtre de la cuisine donnant directement sur le gravier du jardin. Elles dressent donc la table avec tout ce qu'il faut à portée de main. Et, à la chinoise ou à l'arabe, tout est mis

sur la table en même temps, on ne bouge plus. Le parasol ouvert les maquille d'un léger hâle abricot, intensifiant, dans l'ombre claire ainsi portée, les regards dont les yeux semblent plus brillants. C'est vrai qu'elles sont belles ces deux femmes-là, belles d'être vraies, heureuses et intelligentes. De cette beauté que les années bonifient et que les épreuves déversent à grands flots énergétiques lorsqu'elles sont bien comprises sur le long terme d'une vie qui en l'occurrence les porte au service.
À ces cheminements étoilés qui les ont poussées vers ce croisement inévitable d'une rencontre, l'amour a présidé, déployant ses beautés dans cette amitié qui est née, mais est-elle vraiment née ? se demande parfois Clara, on dirait tant la suite de quelque chose… on dirait tant l'évolution d'une irrémédiabilité… on dirait… on dirait que je connais Érica depuis des millions d'années…
La journée est si belle que la gaieté, qui entoure la chaleureuse présence d'un soleil généreux, est au farniente, et puis cette marche solitaire dans la forêt de pins a donné faim à Érica qui salive déjà en mettant sur la table les plats appétissants et diététiques qu'a préparés Clara.
Salades fraîches, composées, jolies à l'œil, sublimes au palais, bonnes à la santé…
Boulgour, pommes vapeur, pour en accompagner les saveurs délicates et les herbes odorantes qui les assaisonnent.
Clara est si détendue qu'elle a mis ses pieds sur un fauteuil de jardin, de biais, elle appuie son coude

droit sur la table tandis qu'Érica, jambes souplement tendues et écartées, de biais aussi, appuie son coude gauche sur cette table bien garnie. Il fait bon, et le Conseil des secrétaires d'État et citoyens de mardi semble loin… loin… et tout proche, à la fois, puisqu'il s'agit d'un travail de proximité, dialogue constant, effort quotidien d'une conscience réellement présente dont les idées fusent. Pas besoin ici de rapports, de réunions, de papiers… c'est de proximité relationnelle dont les travaux sont au programme de n'importe quelle journée pour qui a décidé de servir l'humanité par le biais de ce qui est fait, tenté, réfléchi… pour que l'action qui en résulte ne soit jamais seulement un produit dégénéré mais aussi une loi d'harmonie en expression.
Bon ce n'est pas gagné. Mais c'est un réel effort sur soi que d'y parvenir et c'est magnifique de garder cet effort constant. Dans toute relation, c'est le premier pas vers les autres, c'est un pas qui force le respect et la tolérance. Car sans respect où se place la tolérance ? Dans un droit qui sonne creux sans sa partie jumelle inséparable qu'est le devoir… et c'est si courant.
Les amies commencent leur repas par un silence après lequel, d'un élan commun, elles se servent tout en picorant de-ci, de-là, une olive, une noix de cajou, un morceau de pain aux six céréales…
– J'aime ! Tout ce que j'aime, ça ! commente Érica. Hélas à Pacarica je ne peux pas manger aussi diététique avec tous ces déjeuners et dîners au palais d'Elra. Ne nous plaignons pas, tout va bien ! Après

un court silence durant lequel elle observe Érica, Clara demande :
– Réellement… bien ?
– Bon, je n'ai jamais rien pu te cacher alors, allons-y, je ne te cache pas mon souci au sujet du PLD qui, d'entrée, se pose en une forme d'opposition, non pas à moi, mais aux citoyens. La formation, à tous niveaux, d'un parti politique, tant sur le plan politique qu'individuel est une idée si rétro pour moi que je me demande si j'arriverai à mener cette démocratie fluide et directe, la nôtre, à bon terme – compte tenu du fait que rien n'est jamais fini dans ce domaine – car vois-tu ceux qui suivent François Marie sont bernés par les structures des pays qui nous entourent et où tout va mal… très mal, ils sont en péril. Et quand le Premier ministre en France parle de péril national, il a raison. L'aveuglement dans lequel baigne la majorité parce que les médias et les politiques prennent en main informations et sondages = désinformation, est stupéfiant. Nous avons réussi jusqu'à présent à maintenir une logique humaniste qui avait pris le pas sur tout profit inconsidéré, mais je me soucie de ce François Marie qui se sert de ces arguments faussement séduisants qui poussent les gens à vouloir plus… C'est ce qu'il est en train de mettre sur pied.
– Ce parti est une honte dans notre pays. Le Lutando n'est pas partisan, il est réaliste parce que les citoyens, habitués depuis vingt ans maintenant à notre démocratie que tu as régénérée à la base et j'avoue pour ma part que tu as, avec raison, mis l'accent sur cette responsabilité individuelle aujourd'hui opérative. Je ne

crois pas que François Marie puisse en déstabiliser l'assise.
– Je le crois, moi, répond, laconique, Érica.
– Il s'en prend au régime.
– Justement, il vaudrait mieux qu'il s'en prenne à moi, une personne peut être remplacée par une autre, mais chez nous, au Lutando, le régime, c'est le peuple.
Ce sont les citoyens qui œuvrent auprès de nous, qui se représentent eux-mêmes. Et s'il y a déstabilisation, c'est alors grave.
– Impossible, lance Clara.
– J'espère que tu as raison. Mais ce sont les jeunes qui sont visés…
– Non, même s'ils sont visés, aucune chance, parce que l'éducation est faite, à ce moment-là, et ils sont sur rails. Nous avons fait tant d'efforts par rapport à l'éducation.
– Bon, espérons que tu as raison et que je me fais du souci pour rien mais je n'en suis pas si sûre. Les structures partisanes sont si obsolètes ou du moins, nous apparaissent comme telles ! à nous Lutandois, que je me demande comment la planète ne s'en est pas encore rendu compte !
– C'est une des bases de ladite démocratie, il y en a même qui disent que la démocratie a besoin de conflits pour exister.
– C'est vrai et c'est faux, parfois le conflit pour le conflit amène directement à la mauvaise foi et c'est stupide, nous sommes volontairement solidaires pour construire, OK ? Alors le conflit pour le conflit me

semble du vaudeville pur et simple.
– C’est vrai ! Et pourtant si tu parles de ça avec François Marie, justement, eh bien ! il ne peut pas comprendre je crois. Il est vrai qu’il a vécu en France au sein de conflits partisans avec son père.
– Il ne se rend donc pas compte de la différence que cela fait ? Puisqu’à présent il vit à Pacarica, il devrait être sensible à cette différence et à cette vie politique dont le consensus est l’un des buts essentiels à des travaux en commun !
– Je suppose… je sais qu’il est surtout sensible à une carrière politique et dans notre pays, vois-tu, les carrières politiques sont rares, elles sont même franchement absentes. Il est pollué par les autres nations. Tu les as vus se pavaner tous ? à la télé, c’est comique.
– C’est grave, tu veux dire. Érica qui avait baissé les yeux, attentive à sa salade qu’elle déguste avec application, les relève d’un coup. Elle répète :
– C’est grave. Avec toutes ces chaînes de télévision il est vrai que nous avons la panoplie complète de ce que l’on fait de moins bien, de mieux, de surfait… bref, le monde politique est dérisoire la plupart du temps. Et je trouve qu’actuellement la France fait preuve avec son tandem Président-Premier ministre d’une vraie rigueur et d’un vrai projet à long terme que d’ailleurs l’opposition sur le terrain mine, parce qu’elle ne comprend rien.
– C’est grave ! répète Érica.
– Au fait, quand rencontres-tu Chirac ? Il est vraiment bien cet homme. Il est arrivé à point ! Avec

tous ces problèmes de terrorisme, il n'a pas la tâche facile en ce moment !
– Plus tout le reste. Je le rencontre à Majorque, dans deux semaines et je suis heureuse d'avoir l'opportunité de ce dîner qu'il m'a proposé. Je suppose que nous serons seuls car je ne peux assister aux réunions officielles encore.
– C'est bien. Je suis sûre que vous allez vous entendre. Il en a pris – pardonne-moi l'expression – mais, tellement plein la tronche pendant des années, qu'il était mûr pour faire un homme d'État ! Je ne l'aimais pas trop au début. Aujourd'hui je le trouve parfait.
– Il a trop aimé les femmes ! Mais les hommes de pouvoir ont un penchant pour la quéquette… toujours prêts !
Clara et Érica éclatent de rire.
– Mon Dieu, dit cette dernière, si on m'entendait, quelles expressions !
– Eh bien, on dirait que tu es une femme, comme disent les Américains : *"the woman next door"!* C'est plutôt rassurant ! Pourquoi pas ? Quéquette, c'est un mot sympa, en plus !
– Bon, plus sérieusement, que vas-tu dire à ton François Marie dans huit jours ?
– Je vais d'abord écouter ce qu'il a à me dire. Et puis on verra. Mais je suis de ton avis et contre les partis politiques. Il le sait d'ailleurs, je le lui ai dit.
– Serait-il souhaitable que je le rencontre ? demande Érica.
– Je ne crois pas parce qu'il va déceler ton souci à son sujet. Il vaut mieux le traiter par l'indifférence.

Ne pas lui donner l'importance qu'il voudrait avoir !
– Évidemment ! Tu as raison. Et si je le rencontre par hasard ?
– Tu ne sais pas qui il est. Tu ne parles que de choses banales !
Érica éclate de rire.
– Mais Clara ce n'est pas vraisemblable, je sais qui il est et il le sait. N'oublie pas qu'il m'a écrit et que je suis au courant, par ses amis, pour le PLD !!
– Tu as oublié ! C'est possible ça, non ? C'est si ringard que tu as tout simplement oublié ! Sans intérêt !
– Je ne suis pas sûre, et tu sais combien j'ai horreur de manipuler ou de jouer un jeu. Non, ça n'est pas dans mes habitudes. Je serai tout simplement sincère. Je ne peux pas être différente de ce que je suis et fais !
– D'accord ! mais parfois…
– Non c'est exclu, pas de jeu… L'hypocrisie ne me sied aucunement !
– Comme c'est bien dit ! s'exclame Clara. Sois toi-même, c'est ainsi que tu donnes le meilleur, je suis bête parfois mais le reconnaissant, je plaide coupable !
– Mais non, nous les connaissons bien et nous avons chacune notre propre expérience, réplique Érica, c'est pourquoi il est si important qu'une structure partisane politicienne ne prenne pas ses racines ici. Tu comprends ? Et ton François Marie s'y applique.
– Ce n'est pas « mon » François Marie… c'est vrai qu'il s'y applique mais ça ne marche pas du tout, c'est pourquoi il veut mon aide. Je lui prépare un

coup ! Si vraiment il veut mon aide, il va l’avoir mais…
Érica continue
– … pas comme il veut l’avoir ! Je te fais confiance.
Clara rit de bon cœur, son amie la connaît bien.
– Ce repas était délicieux comme toujours ! Merci Clara, il faut que je rentre maintenant, j’ai plusieurs dossiers à voir et je ne veux pas me stresser.
– Tu es venue seule ?
– Eh ! oui… pour changer. Remarque que tu n’es pas mal non plus côté solitude ?! C’est vrai ! Je me sens moins seule quand je te vois ! Je crois que nous sommes les deux plus grandes solitaires du Lutando !
– C’est pas impossible, ça ! réplique Clara. Tu te rends compte un peu de la chance qu’on a ? Les mecs c’est si compliqué !
– Mm, Mm, se contente de commenter Érica.
Bon j’y vais, excuse-moi de partir un peu comme une voleuse mais j’ai beaucoup de travail et ma matinée, mon déjeuner ont été si agréables que je vais m’y mettre avec beaucoup d’allant !…
Érica est partie… jusqu’à samedi prochain.
Clara retourne à sa solitude dans son atelier-bureau où la toile peinte hier et ce matin lui offre un autre visage d’elle-même qu’elle commence à reconnaître pour tel, du rose au vert la vie émerge, c’est celle du cœur et dans ces espaces aux volutes arrondies, elle retrouve les fois passées, les fois perdues, les fois d’avant et celles à venir comme un printemps silencieux dont les couleurs, déjà présentes, parlent à son monde intérieur avec cette certitude qui n’appartient qu’à l’âme.

Du rose au vert en passant par les touches dorées légères d'une trame qui en recouvre certaines courbes, Clara laisse aller son regard au cycle à venir, que confère le cycle passé, allégeant au maximum le quotidien résolu qu'elle vit comme un étendard tendu vers l'humanité, tandis que les lourdeurs du passé s'estompent aux difficultés d'un présent que rien jamais, avant, n'augure.
De ces couleurs qu'elle a composées ou décomposées comme une série de voiles légers ôtés d'elle-même pour mieux la protéger dans l'espace créatif qu'elle occupe seule, avec le reste d'une humanité moins une, de laquelle elle se sent si solidaire que seule l'écriture, seule la peinture peuvent emporter d'elle-même, vers les autres, le meilleur.
Le sentiment, l'émotion n'ont jamais été le fort de Clara, pourquoi, elle ne le sait pas. Les enfants l'émeuvent, oui, ainsi que certains animaux. La dépendance l'émeut, en fait, mais est-ce parce qu'elle n'aime pas être dépendante ? Est-ce qu'en l'autre, le miroir de la dépendance agresse en elle ce sentiment – eh ! oui un sentiment – insupportable qu'elle ne peut tolérer d'elle-même ? Qui sait ?! Clara a une forme de dégoût pour la dépendance. C'est clair.
Pourtant, dans ce rose et ce vert, dans leurs tons harmonisés en nuances plus et moins, fortes et légères, déjà, le cœur émerge en des énergies d'où tout conflit, résolu ou compris, ne peut en aucun cas interférer sur une quelconque haine, sur un quelconque malaise. Comme quoi l'inspiration anticipe

et dépasse ce qui est, traînant avec elle, non pas ce qui est mais ce qui peut-être sera si l'entre-deux maintenant et demain est nettement compris et balayé… compris et travaillé ? compris et dépassé.
Il y a dans toute toile, dans ses couleurs, dans ses formes, jusque dans l'informel, qu'elle suggère symboliquement, des traces de demain que la composition révèle avec une rectitude digne de la logique la plus cartésienne. C'est étrange, se dit Clara, je me suis beaucoup découverte, dans ces toiles, les unes après les autres m'ont montré ce chemin de moi vers moi-même avec plus de précision qu'une carte d'État-major ne peut indiquer de positions tout en les protégeant de certains regards extérieurs profanes.
Du palais d'Elra à Pacarica, à sa retraite de Marver, Clara qui a dîné et déjeuné à l'occasion de réceptions officielles dans le premier et qui maintenant vit dans le second, ce village adorable dominant des étendues si belles aux paysages si magiques, Clara de l'un à l'autre, a parcouru tant de désertitude, tant de forêts intérieures, tant de dérision et tant de chagrin, de tristesse et de solitude amère, positivant tous ces accents de la vie afin d'en faire un petit chef-d'œuvre au quotidien, que plus rien ne peut la surprendre – croit-elle – que plus personne ne peut la rouler – croit-elle – et dans un éclair, devant les tons roses et verts de sa toile aux harmonies dégradées, elle se dit – et peut-être le lit-elle en elle plus sûrement que ce tableau qui la révèle – « C'est bien dommage ! »

Parce qu'au fond être roulée ou pillée ou déçue, ce n'est pas si mal. C'est un juste retour de la naïveté ou de la trop grande sincérité ou encore d'une vive conscience qui ne voit que sa trajectoire avec autour une infinité de gens essentiellement perfectibles.
De ces jours, de ces moments, de ces joies qui font l'expérience, Clara a retenu les leçons. Elles sont dures pour tout le monde, profitables pour certains, repêchables pour beaucoup. Mais où sont les volontés de bien capables d'en rectifier le tir dans la pratique de la vie, au jour le jour ?
C'est ce qu'elle s'applique à faire. Pratiquer. Et pour cela, c'est vrai qu'elle a besoin de peindre et d'écrire. Elle n'est pas de celles dont la gloire est d'image ou d'apparence. Elle est de celles dont le temps n'est plus compté parce que l'âge n'est que la donne d'une vie, chèque courant sur compte bloqué ! Et ce temps-là n'a pas de prix. Il est la voix et l'action et se donne parce qu'énergétiquement il aligne la personne sur sa mission. Chacun a quelque chose à faire de sa vie. Le tout est de savoir quoi. Après, tout est plus facile et se retrouver sur les rails d'un service en aimant ce que l'on peut y faire est sans doute une chance qui n'est pas donnée à tout le monde mais que chacun peut saisir comme un devoir face à ses droits d'homme et de femme.
Clara l'a compris depuis longtemps.
C'est dans cette optique qu'elle apporte son aide, sa contribution, sa collaboration, et c'est ainsi que sa joie d'avoir rencontré Érica Rania a, en plus de leur solide amitié, une portée plus large, qui dépasse la

nation pour englober la planète. C'est rarement compris mais l'essentiel est qu'elles sachent, toutes les deux, que sans être un hasard, cette rencontre-là, en fin de 20e siècle est une marche dont le Lutando, seul, a amorcé la montée. Ce qui, bien entendu, a tendance à faire rire certains des pays européens, dont les citoyens, eux, voudraient prouver par leur action le bien-fondé, parce qu'ils y croient.
Devant la toile, enveloppée par ce rose et ce vert ainsi que la trame dorée, légère comme un filigrane qui les concilie et les harmonise, Clara, la tête pleine de choses et d'autres, commence déjà, sans le savoir, un cycle d'efficacité optimum dont la résonance sera mondiale. Mais elle n'en sait encore rien, ce qu'elle sait simplement c'est que samedi prochain, avec François Marie ça risque de chauffer et ce, sur bien des plans ! Curieusement, Clara, au lieu d'appréhender ce rendez-vous auquel Éric assistera, s'en réjouit sans aucune raison valable que son lumineux enthousiasme né de sa certitude que la vérité n'est plus dans les approches partisanes séparatistes et qu'il va falloir tenir bon pour le Lutando, qu'elle ne voudrait pas que l'on gâche ainsi !
C'est dans un bain moussant à la vanille que Clara a terminé cette journée, cette semaine, caressant de ses pensées tous les jours et les mois qui alignent, dans des successions à la fois rapides et lentes, les années que nous avons – cadeaux – pour accomplir tant bien que mal ces choses de la vie qui, du superficiel à l'essentiel, se mettent à empiler, dans les tiroirs plus ou moins bien rangés de nos vies, ces vraies opportunités

à saisir non pas pour soi, seulement, mais pour ce bien général à ménager, que nous ne servons bien que lorsque nous nous connaissons bien… et ça demande un travail et une volonté exceptionnels !
La mousse à la vanille de son bain est si délicieuse que Clara y écoute sur RLN les nouvelles du soir.
Ce soir-là Clara a glissé dans le sommeil en pensant à François, non pas à l'amant, mais au secrétaire général du PLD qu'elle a une grande tendance à ne pas aimer du tout !

Dans la cuisine Éric ouvre un grand bocal d'olives noires qu'il rince soigneusement avant de les verser dans un bol, saisit au passage une gousse d'ail qu'il épluche avant de la couper en très fines lamelles qu'il mélange ensuite aux olives. Sur le grand plateau de bois il dispose : verres, pastis, champagne, eau et jus de fruit – il connaît Clara qui ne boit jamais d'alcool ! – puis prenant le plateau, il sort pour rejoindre Clara et François sous le marronnier où ils ont porté table et fauteuils.
– Dis donc, Éric, je t'engagerais bien, ça me plaît ta prestation serveur « je m'occupe de tout ». Ça te dit ?
– Oh ! je ne me ferais pas prier pour rester dans ce lieu de rêve… mais tous les jours… tu ne me supporterais pas ! dit-il en lançant un regard à François qui lui a appris beaucoup sur Clara.
– Je vois que le téléphone arabe a marché, dit cette dernière. Mais ce n'est pas parce que je ne supporte

pas de vivre – brosses à dents côte à côte – avec un homme que je ne pourrais pas vivre avec un pote !
Et vlan ! se dit Clara, il l'a bien cherché avec son regard en coin, complice – mon cul ! – à François.
Si Éric s'était fait des idées, c'est raté, se dit ce dernier, sans regarder personne. Ah ! cette Clara !
Éric sert tandis que cette dernière l'observe en pensant qu'il est vraiment beau garçon, beaucoup plus beau que François. Mais on ne peut pas les collectionner ces hommes, n'est-ce pas ? J'ai connu l'autre avant, c'est tout ! Éric vaut cependant le détour, c'est vrai. Quand même sa partisanerie éhontée en tant que militant au PLD ne le rend pas sympathique à Clara. Là, comme ça, si on ne parle pas politique…
François, qui connaît bien Clara, a l'œil sombre de l'amant jaloux et Clara se dit « Voilà bien les hommes ! Y'a vraiment pas de quoi être jaloux, et de quoi Grand Dieu ! »
C'est un jus de pamplemousse qu'Éric lui tend avant d'ouvrir la bouteille de champagne pour François et lui-même.
Clara a horreur du champagne.
– Alors ? attaque François une fois servi, tu as réfléchi ? Tu nous aides ? Moi j'ai mis en train la réunion européenne des partis démocrates et je pense que c'est la bonne voie. As-tu décidé quelque chose ? demande-t-il à Clara, mais Éric enchaîne :
– Clara, on a besoin de toi, parce qu'il nous faut une femme d'une part et parce que tu es connue et aimée, de plus tu as l'écoute d'Érica Rania et c'est très important, ça.

– Mes enfants, on ne mêle pas mes relations avec Érica à tout ça, j'y tiens ! D'autre part, j'ai réfléchi… j'ai réfléchi… Oui ! je n'ai pas besoin de réfléchir, et tu sais ce que je pense de tout ça François, je te l'ai déjà dit ! Maintenant si vous voulez que je vienne à ce rassemblement européen des partis démocrates, je veux bien, en effet, à une condition cependant.
– Laquelle ? demande Éric. François, lui, connaissant Clara n'a pas osé poser la question.
– Je dis ce que je veux, comme je l'entends, aucun contrôle, aucune censure. Rien.
François soupire, il s'en doutait, on peut craindre le pire, se dit-il. Éric, cependant, demande :
– Mais quand même il faut que nous sachions de quoi tu vas parler, non ? Même pour le programme, voyons !
– Oui. Ce sera sur les partis politiques, les partis en général. Voilà.
François baisse les yeux, je savais, se dit-il, ça va être notre fête !
Éric toujours :
– Tu comptes être agressive ?
– Quelle question, répond Clara, je ne suis jamais agressive, tu le sais, tout juste réaliste et sincère.
Éric regarde François qui, lui, ne le regarde pas. Clara ajoute :
– C'est à prendre ou à laisser.
– Alors on prend. C'est François qui a parlé. Il pense qu'il est inutile de revenir là-dessus. C'est OK, comme tu le veux. Mais nous avons une requête, dit-il, en lançant cette fois un regard à Éric, peux-tu

venir à la prochaine réunion du secrétariat du PLD, à Pacarica ?
– Non, vous êtes combien ?
– Je ne sais pas… Éric compte puis… quatorze.
– Alors vous pouvez tenir votre réunion ici dans le bureau réservé aux hôtes, à l'entrée de la maison. Il y a largement la place. Moi je ne viens pas à Pacarica, beaucoup trop de choses à travailler ici. Non, je ne peux pas.
– Éric, tu me diras, continue-t-elle après un silence, quand vous arrivez, si je fais préparer un buffet pour déjeuner ou seulement pour dîner. Il y a, pour ceux qui voudront profiter du week-end, deux auberges charmantes à Marver où vous pouvez vous recommander de moi et si certains restent, alors nous nous reverrons car je les inviterai le lendemain ; nous ferons un brunch géant, ce sera très sympa.
Clara a tout pris en main, Éric obtempère, il regarde François qui sourit parce que François aime Clara comme ça, nature, décidée, enthousiaste. Il sourit donc à Éric, à la vie, à Clara et à son amour pour elle, parce qu'il espère bien un jour ou l'autre, l'épouser. Ce qu'évidemment elle ne sait pas encore. Chaque chose en son temps, se dit-il, d'abord le PLD, ensuite on verra.
Comme toujours se dit Clara, c'est la forme qui a été décidée et on n'a pas parlé du problème des partis, en soi. Le fond n'existe pas avec les politiques ou si rarement… c'est pourquoi elle a imposé de dire exactement ce qu'elle voulait, comme elle le veut ! Ces deux hommes sont venus pour un problème important

et on n'a même pas abordé le sujet, comme s'ils n'étaient pas intéressés par cela mais bien par la structure, la forme, la réunion… Arrête Clara ! se dit-elle enfin, on verra à la réunion ! Ouf je m'en suis bien tirée, je n'irai pas à Pacarica ! Je l'ai échappé belle.
La journée de ce samedi est passée très vite et en faisant l'amour avec François le soir après dîner-télé, Clara lui a quand même dit qu'il avait bien fait de venir !

Il pleut des cordes pour accueillir ces messieurs – il n'y a pas de femmes ! – du PLD, et Marver montre ainsi sa désapprobation, même le temps s'y met, se dit Clara, qui a préparé comme il se doit le grand bureau-salon de l'entrée où ils pourront être tous assis, confortablement installés – elle a prévu papier, crayons, boissons, – pour assurer une bonne réunion de travail.
Clara est surprise, quand on lui présente ces messieurs, de trouver parmi eux deux secrétaires d'État. Allons bon, se dit-elle, Érica aurait-elle raison ?
Clara a la sensation désagréable d'une réunion fleurant le complot, on dirait, se dit-elle, que nous nous cachons pour agir. Faux ! Mais il y a de ça chez eux, dans leur attitude, leurs regards ? Ils sont assez jeunes, constate-t-elle. Le plus vieux étant François, cinquante ans.
Avant de commencer la réunion, Clara, d'office, s'est déclarée observatrice-auditrice, elle ne tient pas à intervenir et à participer à une réunion d'un parti

auquel elle n'appartient pas mais en revanche, leur a-t-elle dit, elle répondra à toute question qui lui sera directement posée. C'est parce qu'elle va intervenir lors de la réunion européenne des partis qu'elle est là et c'est à ce titre qu'elle répondra, en tant qu'intervenante qu'ils ont sollicitée.
C'est clair pour tous, pas de problème.
François prend donc la direction des opérations, et la réunion commence.
Le souci principal apparemment reste la préoccupation de donner des recrues au PLD au Lutando, pays anti-partisan, s'il en est. Ils craignent une remise en question de l'État, qui dit État dit la Présidente, et ont peur que leur soient mis des bâtons dans les roues.
Donc, à l'ordre du jour :

1. S'imposer comme parti de l'opposition.
2. Devenir une majorité en séduisant le peuple et en rassemblant.
3. Contrer Érica Rania et la forcer à adopter les systèmes économiques rationnels parce qu'ici c'est le Moyen-Âge ! comme diraient les Français.

Clara, qui écoute avec intérêt, se dit qu'ils connaissent bien mal le Lutando, supposé être leur pays, que probablement leurs regards et leur attention sont tournés vers l'extérieur du pays – ce qui n'est pas négatif en soi – et mal, car dans l'optique seule de critiquer et de comparer. Ces hommes qui se trouvent ici aujourd'hui, partisans, n'ont rien compris. Mais bon, on va voir…

C’est François qui lui pose la première question.
– Tu vois Clara quelles sont nos préoccupations quand on s’attache à notre premier objectif, crois-tu que la majorité nous mette des bâtons dans les roues ?
Il est évident – et si diplomatiquement abordé ! – que la question se rapporte à Érica Rania. Clara se voit dans l’obligation de dépasser ce cadre-là pour répondre.
– Vous connaissez bien mal votre pays messieurs pour ne pas comprendre que vous vivez une démocratie que nous envie plus d’un citoyen par-delà nos frontières. N’avez-vous pas encore compris – parce qu’il serait temps ! – que la majorité au Lutando est représentée par les citoyens eux-mêmes qui, comme vous le savez, travaillent avec les politiques dans des ateliers de citoyens attachés aux secrétariats d’État ? Je m’étonne Messieurs, puisque parmi vous aujourd’hui se trouvent justement deux de ces secrétaires d’État. Donc les bâtons dans les roues ne peuvent venir que des citoyens, et non comme vous le supputez à tort, d’Érica Rania notre Présidente. C’est mal connaître notre pays mais surtout c’est mal l’aimer que de pouvoir même poser cette question qui, je dois vous le dire, me choque profondément !
Les hommes sont silencieux, les deux secrétaires d’État, mal à l’aise, échangent un regard un peu paumé, se dit Clara, tant mieux. L’un des attachés à l’environnement et aux échanges extérieurs demande pourtant à Clara – et c’est la deuxième question :

– Donc, Madame, notre deuxième préoccupation quant à la majorité que nous visons ?…
– Vous avez tout compris Monsieur le secrétaire d’État ! La deuxième préoccupation me semble outrecuidante au possible ! Devenir la majorité, vous substituer au peuple ! aux citoyens ! ça c’est dans les autres pays de l’Union que ça se passe, pas chez nous. Ici, le Lutando a réussi le pari incroyable de gouverner AVEC les citoyens et non pas à la place ou pour ! Et vous voulez changer ça ? Mais c’est une involution que vous vous proposez de réussir là ! C’est inimaginable, mais vrai, je suis éberluée !
Un homme un peu gras et luisant prend alors la parole, Clara ne sait pas qui il est, elle a oublié le nom et de toute façon ne le connaît pas.
– Mais Madame, si je comprends bien, vous trouvez que tout est bien dans le meilleur des mondes, ce dernier étant le Lutando ?
Clara a radouci sa voix pour répondre :
– Monsieur, en effet je trouve que ça ne va pas si mal, nous sommes les seuls à ne pas avoir de chômage, justement à cause d’un système que vous qualifiez de moyenâgeux ! Je ne suis pas d’accord. Alors, bien sûr, tout est perfectible dans les systèmes… même l’être humain ! Mais c’est vrai que si nous regardons les pays qui nous entourent, notre démocratie est plutôt en très bonne santé. C’est ce que je pense, c’est ce dont je suis convaincue.
Vous êtes tout à fait libres de penser le contraire, tous, mais je vous demande d’y réfléchir à deux fois avant que nous n’en reparlions. Après tout, vous êtes

des Lutandois et vous ne pouvez pas passer à côté de ce qui se passe de positif dans votre pays à ce point, n'est-ce pas ? Et en politique, soyons rationnels ! Je vous en prie, Messieurs !
François sourit, intérieurement cette fois, il est fier de cette femme qu'il aime et qui ne se laisse démonter par personne. En plus, se dit-il, elle a sacrément raison, comment suis-je monté dans cette galère ? Le souvenir du corps de Clara dans ses bras lui brûle la mémoire et il a l'impression de rougir un peu – une idée certainement – mais quand à ce moment-là il croise le regard de cette dernière, il comprend qu'elle a capté sa pensée, elle le regarde, gravement, et oui, effectivement, il a rougi, et se sent le feu aux joues.
Chassant ce souvenir indiscret, il revient à la réunion avec beaucoup d'intensité pour la clore et en suggérer une autre demain, pour essayer d'aller ensemble un peu plus loin.
À l'unanimité, même Clara, tous acceptent. C'est vrai qu'ils sont ici confrontés à des points de vue différents auxquels ils n'ont pas vraiment pensé ! Va pour une réunion demain après déjeuner à quinze heures, il faut bien profiter un peu de la matinée et visiter, peut-être, cette région superbe que la plupart ne connaissent pas.
Ils se retirent pour regagner les auberges, seul François reste, il couche là bien sûr. Rendez-vous est pris demain treize heures trente pour déjeuner ici, à la maison, à la bonne franquette. François lit dans les yeux de ces hommes qu'il connaît bien la séduction qu'a exercée Clara sur eux. Ils sont séduits, bien

qu'elle n'ait rien fait pour. Elle a simplement été elle-même, comme à l'accoutumée.
Éric est parti avec les autres, ils avaient pris un goûter conséquent et ils dîneront à l'auberge. Clara et François se retrouvent seuls, enfin, pense ce dernier, mais Clara n'est pas d'humeur badine, ni érotique et ce soir elle décide de dormir seule. On verra demain. Par expérience, François sait qu'il est inutile d'insister. Frustré, beaucoup, agacé, un peu, triste aussi, il se retrouve seul dans la chambre mauve, réservée aux invités. Il a du mal à s'endormir, être à deux pas de Clara sans pouvoir la tenir dans ses bras, lui faire l'amour ou simplement dormir contre elle, c'est beaucoup plus dur qu'il ne le supposait. En plus il ne peut même pas, maintenant, regagner l'auberge sans perdre la face ! La situation lui semble grotesque… ou est-ce moi qui suis stupide ? Sans répondre à cette question, il se retourne, boudeur, et tente, à nouveau, de s'endormir, avec succès…
Clara, de son côté, a pris un long bain dans lequel elle a passé en revue les déceptions pouvant venir, pour elle, des hommes. La liste en est si longue qu'elle en a abandonné l'énumération, faute de patience et d'intérêt. François est-il décevant, se demande-t-elle ? Non puisque je n'en attends rien. Mais en revanche le citoyen François Marie l'est, décevant, le Lutandois est décevant, il n'a rien compris, n'use d'aucun des privilèges et droits du citoyen lutandois et de plus s'acharne, c'est un comble, à réviser la citoyenneté à une partisanerie de mauvais aloi. Clara, sur ce plan-là,

attend plus d'un compatriote et, pour cela, elle est déçue. Mais est-ce une déception ? Elle n'en sait rien et finalement s'en moque. Il est vrai qu'elle a une drôle de liaison avec François mais elle prend cette relation comme elle vient ou pas, n'y attachant qu'une relative importance et prête à tout lâcher, du jour au lendemain, à la moindre dégradation. Mais peut-il y avoir dégradation ? C'est peu probable, on ne se voit pas assez. Et puis je suis trop exigeante après tout. C'est vrai, quoi ! Les gens sont comme ils sont, et je ne vois pas pourquoi je les envisage même autrement ?! C'est idiot ! Après tout c'est un peu de sa faute, il colle à moi par moments comme une sangsue et puis de ma faute aussi puisque je donne dans ce panneau-là.

C'est drôle, pense Clara, comme cette réunion a été pour moi un vrai remède contre l'amour. Et je sens bien que pour François, au contraire, ce fut probablement une incitation à l'amour, je l'ai bien vu à un moment, il m'aurait bien sautée, là, tout de suite ! C'est fou ce que homme et femme peuvent fonctionner différemment ! C'est incroyable, ça. Je suis sûre qu'il est énervé et ne peut pas s'endormir.

Clara a envie de rire tout à coup, de la vie, de la politique, de ces illusions dérisoires dont sont victimes les uns et les autres, elle-même parfois. C'est sûr qu'il est agréable aussi de se bercer d'illusions, ça fait du bien avant de faire du mal mais quand ça fait mal alors, ça fait vraiment mal.

Dans un nuage de talc frais et doux Clara enfile sa chemise de nuit de voile de coton blanc juste assez

transparent pour exciter un peu son imagination érotique, sans objet ce soir. En se glissant sous sa couette, elle pense à la lune, à ses cycles, à sa lumière nacrée. Ce soir, le quartier montant est bien plein et c'est sur cette pensée insolite qu'elle s'endort parce que finalement elle est beaucoup plus fatiguée qu'elle ne le croyait.

La réunion du lendemain n'est pas plus réjouissante. Clara les trouve encore plus veaux que la veille, ces hommes, finalement assez timorés, qui veulent mais ne veulent pas et dont les motivations, qu'elle trouve décidément peu claires, n'ont pas d'élan autre que l'idéologie pour l'idéologie, de manière si classiquement traditionnelle, que Clara a de la pitié pour eux. Se rendent-ils compte ? Sûrement pas. Ils sont dépassés par eux-mêmes et si on les pousse un peu au pied du mur, ils ne savent même pas pourquoi ils mettent tant de volonté à ne vouloir que médiocrement…
Clara est un peu lasse dès les premières vingt minutes et elle se retient de bâiller. Elle pense à Érica, inquiète pour ces jeunes Lutandois mais, se dit-elle, rien à craindre cela fera bâiller et fuir les jeunes… comme tous les partis actuellement, d'ailleurs !
Une réunion sans aucune surprise donc, au cours de laquelle une douce somnolence s'est installée, peut-être avaient-ils trop bu de ce vin léger de la région ?
Qu'importe ! De façon imprécise ils ont planifié la réunion européenne pour le rassemblement des partis européens démocrates. De façon peu concise ils ont

résumé ce qui, point par point, doit n'être pas perdu de vue dans des objectifs que la veille elle avait démolis un à un. Une sorte de lenteur – déjà – structurelle… a alourdi les débats dont Clara n'était plus que spectatrice. Mais le groupe présent a maintenu sa décision quant à la présence et à l'intervention de Clara au rassemblement, plus d'ailleurs parce que la présence d'une femme est nécessaire qu'autre chose. C'est factuel et non qualitatif, se dit-elle. Mes travaux, tout le monde s'en fout, les ont-ils seulement lus, à part François et Éric ? Pour les autres, je suis pratique et en fait, ils pensent se servir de moi. Rira bien qui rira le dernier, se dit Clara.
Peu à peu, par éclairs, elle a soupçonné François qui la connaît bien, de vouloir les mettre en difficulté, ces partis politiques dont elle dénonce les fonctionnements par trop institutionnels. Oui elle s'est demandé si François, finalement, ne jouait pas un jeu bizarre et incompréhensible, en tout cas paradoxal. Pourquoi, lui qui sait, qui a une idée de ce que je peux dire, pourquoi me veut-il absolument ? Quel est ce propos qui échappe encore à Clara et qui pousse ces hommes à la vouloir parmi eux ?
Au fond Clara s'en moque, ce qui est important est de dire et de faire passer ce message. Le reste, peu importe. La sincérité de ce qu'elle veut faire passer là, à cette réunion, vaut bien quelque incertitude quant à celle des demandeurs partisans qui, la sollicitant, lui donnent l'opportunité de s'exprimer comme elle le souhaite, comme elle le veut. Et c'est ce qui compte.

Ce serait bien de François, avec son côté Machiavel, de jouer les partisans, d'être dans la place et de saper de l'intérieur, ce n'est pas impossible, se dit Clara, il en est bien capable, ce qui expliquerait ce côté silencieux, mais tout ceci semble si bizarre à Clara qu'elle ne sait pas trop qu'en penser encore. Comment ces hommes peuvent-ils suivre ainsi aveuglément, alors qu'ils ne sont manifestement pas d'accord avec ses idées ?
Au bout d'un moment c'est un magma sans nom dans la tête de Clara qui soudain n'en peut plus de ce monde politique où tout n'est qu'intention et où il faut penser, lui semble-t-il, à l'envers, pour commencer à avoir une petite idée de ce qui se fomente. C'est lassant et François lui-même commence à l'ennuyer, jamais net, il dit une chose, en fait une autre et en pense une troisième, c'est réellement insupportable.
Même ce rassemblement partisan à niveau européen – ne serait-ce l'opportunité de les fusiller à bout portant – ne l'amuse plus vraiment… amuser n'est pas le mot, exciter serait plus juste. Oui, c'est cela, ça ne m'excite plus vraiment ! Clara qui est toujours, d'une oreille, attentive à ce qui se passe autour d'elle, suit la réunion.
Un petit gros, qui semble somnoler dans un coin, prend tout à coup la parole, sans prendre la peine d'ouvrir les yeux.
– Ce que j'entends ici est navrant. En bon Lutandois, je suis fier de mon pays parce qu'il est vrai que notre démocratie est la plus directe au monde. Et par directe, je

veux dire comme le disait Clara, collaborative, créative. Ici un pont entre citoyens et politiques existe réellement. Érica Rania est, elle-même, un véritable pont, c'est une femme remarquable. Et nous voudrions, nous, revenir en arrière vers ces démocraties abusives, monarchiques, partisanes ? Très peu pour moi, je n'en suis pas ! Comptez donc sans ma participation si vous continuez dans ce sens.
Clara n'est pas mécontente et pour la peine, elle se lève et va serrer la main de ce monsieur.
– Vous vous appelez ?
– Bertrand Délisse, pour vous servir Clara. Et merci d'être là !
Clara sourit et fait un clin d'œil avant de regagner sa place. Quand son regard croise celui de François elle y devine tant de satisfaction qu'elle se dit « j'ai raison ! » en fait, il a tout fait pour ça !
La discussion qui suit n'est pas une polémique, François y veille, lui qui préside la réunion, mais très vite il axe les travaux sur « que faire, en l'état » comment servir au mieux, aider ? Être à la hauteur sur le plan européen, d'une entrée éventuelle dans l'Union, et sur le plan national !
Au bout d'une bonne heure il en ressort qu'en fait il serait positif d'aider le gouvernement actuel, d'épauler Érica Rania au maximum, et de faire un groupe de travail sur les institutions européennes avec propositions à l'appui. Bien sûr la politique citoyenne sera mise en vedette et peut-être pourrait-on y travailler encore plus activement.

Bertrand Délisse est d'accord ! Il a quand même fini par ouvrir les yeux.
– C'est bon, mais que fait-on avec le PLD qui, je vous le signale, est une importation française pure et simple ?
C'est François qui repose la question et Clara enchaîne, un tantinet hypocrite :
– Je n'ai pas de conseil à vous donner mais à votre place, je laisserais tomber. C'est à nous d'exporter certaines choses de notre système démocratique, nous n'avons nul besoin des déviances des autres, non plus que de leur partisanerie dont il leur faudra se débarrasser avant le 21e siècle !
– Je suis d'accord pour laisser tomber ! C'est François qui a parlé, suivi par les autres, à l'unanimité.
Seuls les deux secrétaires d'État font grise mine. Retour à la case départ. Mais finalement ils acquiescent aussi, un peu penauds d'avoir été traîtres à ce bien beau régime que tous reconnaissent comme tel !
Clara, qui avait raison quand elle pensait que François était machiavélique, n'est pas mécontente du tour que prennent les travaux. Finalement ça a été facile, se dit-elle.
– Mais pourrait-on, à l'initiative des citoyens du Lutando, maintenir le rassemblement prévu des partis et du PLD et faire une intervention de clôture ou d'ouverture, à savoir dans le sens de ce qui vient d'être dit ? demande-t-elle.
– Ce serait une très bonne chose, nous devons prendre position, déclare Bertrand Délisse.
– Bien sûr ! ponctue François.

Et tout à coup, Clara prend conscience que depuis le début, ils ont tous été manipulés pour en arriver exactement là où ils en sont. François avait tout prévu. Il voulait, en fait, la mort, au Lutando, du PLD et il voulait aussi, c'est clair, une prise de position qui ait l'apparence d'une sorte de consensus né d'une réunion de travail. Et pour cela la présence de Clara et ses opinions en tant qu'intellectuelle et auteur politique, amie, de surcroît, d'Érica Rania, étaient essentielles.
Clara est partagée entre l'admiration et le rejet… mais la première l'emporte, il est magnifique ! se dit-elle. Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Mais à peine cette question posée, elle se rend compte qu'elle n'aurait, alors, été ni aussi convaincante, ni aussi naturelle, ni aussi spontanée.
Il la regarde et elle croit deviner dans son regard impassible cette question muette : aura-t-il ce soir, droit à sa couche ? Clara, qui lui rend son regard, pense qu'elle ferait bien l'amour avec lui tout de suite. A-t-il compris ?
Nadine a servi un goûter plantureux avec du chocolat chaud, aussi, comme pour les enfants et Clara est montée se laver les mains.
Il a compris.
Là derrière elle, le miroir lui renvoie l'image de François qui entre dans la salle de bains. Elle continue à se laver les mains, et déjà il la prend par derrière, sous sa longue jupe en jean qu'elle a bien fait de mettre ce matin, elle qui est si souvent en pantalon. Il a à peine poussé la porte et si quelqu'un

passait dans le couloir, les soupirs sortant de la salle de bains ne laisseraient aucun doute quant à ce qui s'y passe.

Avant de partir, après goûter, ils ont pris une heure pour élaborer une rapide plate-forme d'action :

1. Se dissocier du PLD.
2. Préparer le rassemblement des partis européens.
3. Mettre sur pied de façon citoyenne, avec les ateliers auprès des secrétaires d'État, un programme de vraie politique citoyenne à caractère national, mais aussi international. Les médias doivent être les partenaires et cette vision citoyenne, ouvrant sur une démarche active et créative, devra être exportée. Rien dans les autres pays, pour l'instant, ne s'en rapproche de près ou de loin.
4. Ils ont demandé à Clara d'être marraine de cette politique-là et d'en porter les premières initiatives ou suggestions.
5. Enfin un projet écrit sera communiqué à Érica Rania dans l'optique d'une véritable complémentarité entre cette politique citoyenne et la politique du gouvernement.

Clara est satisfaite. En deux jours, tant de choses ont basculé.
François la regarde, satisfait, lui aussi.
Nadine a dressé la table dans la cuisine, avant de partir, et elle n'a pas oublié le chandelier à cinq branches avec ses bougies multicolores.
Clara s'installe face à François, après les avoir allumées. Il fait doux et la chaudière marche au ralenti.

Tout est sur la table, seul le potage est sur le feu. Ils attendent donc quelques minutes, en silence. Puis quand Clara a rempli leurs deux assiettes, elle se rassoit, met son menton sur ses poings croisés, coudes sur la table et le regarde sans rien dire.
– Bon d'accord, dit enfin François, mais réellement, il n'y avait que ce moyen-là pour les amener à ce programme dont je dois avouer, modestement, être très satisfait.
– Tu es l'être le plus machiavélique que je connaisse ! Quand je pense que tu as accepté le secrétariat général du PLD pour en arriver là ! Ils sont servis.
Clara éclate de rire. François, lui, commence à manger sa soupe, sans un mot. Puis :
– Ça valait la peine, non ?
– Ça vaut la peine ! Oui, tu as raison ! Ça vaut vraiment la peine, je hais les partis !
– Je savais que tu étais mon alliée la plus sûre.
– Je ne savais pas que tu étais mon allié le plus sûr, puis en riant… quand je pense qu'Érica s'inquiétait !
– Vraiment ? lance François en levant les yeux vers Clara, interrogatif.
– Vraiment ! Elle se demandait vraiment ce que François Marie lui réservait ! Je dois dire que j'étais moi-même sur l'expectative…
– Alors, rassurée ?
– Comment puis-je le savoir ? Peut-être as-tu commencé une autre « manip » ? Qui sait ?
– Toi tu sais, parce que je t'aime.
– Moi, je sais ce que tu me dis. Mais dois-je le croire ? Tout est là !

– Je te sais assez de discernement pour pouvoir trancher toute seule, comme une grande.
Clara est tout à son dîner. C'est savoureux, elle a faim et pour l'instant, tous deux dégustent ce repas léger mais gastronomique. Ce n'est qu'après un long silence qu'elle dit :
– François, tu m'épates et c'est assez rare, de la part d'un homme, pour que je te le dise.
– Ah bon ?! et pourquoi donc ?
– Je ne sais pas. C'est cette assurance silencieuse, cette sûreté, sorte de certitude muette qui pousse les uns vers les autres, et dans le même sens, ceux qui au départ, n'ont aucune affinité pour marcher ensemble. Je trouve que c'est une sorte de don que tu as.
– C'est simple, le meilleur, en chacun, va toujours dans le même sens. C'est le reste qui sépare.
Clara n'avait jamais abordé la question de cette façon-là. Les yeux de François sont sublimes, se dit-elle en répondant :
– C'est une façon très positive de voir les choses. Le meilleur, en chacun, va toujours dans le même sens… ce qui revient à dire que c'est le meilleur à dégager de chacun, à connaître, à rendre opératif, qui reste le travail individuel à faire absolument.
C'est si évident que François ne répond pas.
– Et si on incluait ça, continue Clara, à notre programme de politique citoyenne ? Être un citoyen responsable, oui, mais être à la hauteur du meilleur en soi… C'est une démarche, une volonté, une responsabilité.
– Ça ne va pas être facile à inclure mais c'est par

l'action que se jouent les choses. Peut-être peut-on aborder le problème ? Je suis sûr que tu vas l'aborder, si quelqu'un en est capable, c'est toi. Je te fais confiance sur ce plan-là, entièrement.
– Tu as probablement raison, c'est en plus, de manière naturelle, une façon de vivre, d'écrire, de peindre. D'aimer en somme… jusqu'à l'humanité… le pays, Érica, mes amis, toi…
François ne cille pas, pourtant, se dit-il, c'est, de la part de Clara, une déclaration. C'est sans doute la première fois qu'elle lui dit ainsi l'aimer. Il est vrai qu'elle a cité Érica, ses amis, mais quand même, il la connaît assez pour savoir que c'est une vraie façon, à elle, de signifier un amour, quel qu'il soit, et avec Clara on peut s'attendre à ce que ce ne soit pas simplement traditionnel.
François se promet, ce soir, d'épouser Clara, on verra… mais c'est la femme de ma vie et il est impossible de continuer chacun pour soi ainsi, c'est trop bête, moi à Pacarica, elle à Marver ! Non mais ça ne va pas…
Clara, elle, est très enthousiaste ce soir, elle pense que François et elle font un bon tandem et que la vie ainsi, chacun chez soi, chacun dans une ville, c'est idéal. Cette étrange relation avec François, finalement, lui suffit. C'est si souple, si fluide, ça ne ressemble pas à un couple mais pourtant, se dit-elle, quand nous travaillons, nous œuvrons comme un couple, dans cette complémentarité qu'ont tant de mal à vivre les couples traditionnels. Mais qu'est-ce qui me prend de penser couple ? Maintenant ! N'es-tu pas bien toute seule ma petite Clara ?
Après dîner ils ont regardé la télévision, simplement

pour faire l'amour dans l'immense séjour, sur le canapé, puis devant la cheminée.
C'est en toute harmonie, malgré leurs pensées diamétralement opposées, qu'ils se sont couchés, dans la chambre de Clara, et qu'ils ont dormi corps à corps, tout doux, tout amour.
Comme quoi, certains moments, bien vécus, peuvent rapprocher, par les corps, des points de vue et des opinions opposés, parce que tout à coup, c'est la magie du toucher et de l'émotion commune, voire de la jouissance, qui s'harmonise le temps d'un soupir ensemble, même si la respiration, différente, renvoie l'inspir de l'un à l'expir de l'autre. Cette harmonie-là est-elle l'amour ? C'est sur cette question que s'endort Clara, qui sait pertinemment, bien qu'il ne lui en parle plus pour l'instant, que François a décidé de l'épouser un de ces jours.

Quand la vie invite au vertige, il est rare d'accepter librement, facilement, ces faits brûlants dont les feux font peur ou dérangent. Souvent, ces faits, loin de passer dans l'action, se vivent frileusement, au chaud secret de quelques fantasmes vite oubliés, il est si facile de ne pas faire et si douloureux parfois de passer à l'acte, que l'être humain, dans la balance permanente de ses hésitations, déloge de son intériorité des racines tenaces qu'il foudroie d'un intellect implacable, à moins que l'émotion, maîtresse des lieux, ne féconde elle-même des précipices géants où il ne reste plus qu'à tomber.
Clara n'est pas de ces tièdes approches où l'on ne fait

pas en voulant faire et inversement, François non plus. Sur le réceptacle fort de leur amitié amoureuse – ces deux mots étant fortement contestés par François – sur cette base solide, leurs humeurs ne comptent pas, pas plus que les sensations peureuses qui ne servent qu'à donner à l'autre un pouvoir qu'il a, de toute façon, puisque l'amour rend l'autre puissant, de cette puissance tranquille où rien de franchement agressif ne peut se greffer, à moins que l'enjeu ne soit définitivement d'intérêt ou de carrière.
Clara est connue pour son manque total d'ambition en politique. François est connu pour ses ambitions politiques, sont-elles citoyennes ou institutionnelles ? Toute la question est là, et Clara, pas plus qu'un autre, ne peut y répondre. Elle est fâchée avec l'ambition, chez elle, pour elle, et chez les autres. L'ambition personnelle est suspecte, seule l'ambition large, qui dépasse le carriérisme réducteur et vise la planète, en toute solidarité, lui semble positive. Elle ne tient pas à démêler l'écheveau d'ambitions dont François tient un bout et dont personne ne tient l'autre. De la chance au destin, de soi aux autres ou au monde, un sentier, inéluctable, et ce passage forcé va de soi à soi.
Sur ce cheminement-là elle rencontre François et parfois le rejette, se demandant alors quelle partie indissociable d'elle-même elle est en train de malmener ! Elle rencontre aussi Érica et se dit enfin que d'amitié ou d'amour, comment oser différencier les relations. Si, seul, le sexe est la frontière, c'est d'une injustice folle, puisque la frontière, quelle qu'elle soit, demande un passe-droit ou un passeport

ou un mot de passe ou rien, qu'une entente, pour en effacer la ligne légère qui répercute, de l'amour ou de l'amitié, ce devoir de passer et d'aimer, ce droit de passer pour agir.
Clara est femme d'action mais artiste avant tout et chaque tableau, chaque livre, sont autant de passage à l'acte dont la frontière, invisible pourtant, tombe. À ces manières de voir ou d'être, à ces relations qu'elle veut toujours justes avec tous et toutes, à ces dialogues, à ces échanges, des mots et des couleurs, des tableaux et des romans, à moins que ce ne soient des essais ou des travaux de recherche ou de réflexion, à tout cela, une exigence énorme, un poids de densité si légère en elle, qu'à chaque expression elle ouvre au cœur un espace dont l'énergétique amplifie l'impact au quotidien.
Il faut rêver parfois mais qui ne rêve pas ? Et si d'Érica et François, ces deux pôles forts de sa vie, elle n'admet que fluidité, liberté, tranquille harmonie ou excitation passagère, c'est que Clara, femme-femme, femme-couleur, femme-piège, femme entre toutes, n'est bien et heureuse que sur la lisière de ces mille complexités qui font d'un homme ce qu'il est, d'une femme ce qu'elle est. De cette lisière à ce devenir permanent qui la caractérise, Clara passe allègrement la frontière pour aimer sans condition, à sa façon, paradoxe charmant qui fait d'elle un paquet-cadeau, difficile parfois à assumer !
On parle au journal télévisé du démantèlement du PLD. Bravo se dit Clara. Le commentateur indique avec justesse que jusqu'ici, aucun parti n'a pu prendre

racine au Lutando mais que le PLD semblait avoir plus de chance qu'un autre d'autant que François Marie en était le secrétaire général.
Une fois de plus Clara est admirative. Accepter de supporter le poids d'une défaite apparente n'est pas donné à n'importe quel homme politique. François, qui a joué très fin dans cette histoire, est le grand perdant aux yeux extérieurs puisqu'il assume la responsabilité du PLD. Clara qui connaît les dessous de la « réalité vraie », comme elle dit, est, une fois encore, admirative. C'est un sacré bonhomme, se dit-elle, puis souriant… mais il faut qu'il se marie, il a besoin d'une femme pour faire carrière… quel vilain mot… se sermonne-t-elle aussitôt !
Le rassemblement des partis européens à Pacarica est évoqué comme une possibilité.
Enfin, la France, toujours la proie du terrorisme islamiste international.
Clara éteint la télévision et reste un moment silencieuse intérieurement en sa solitude choisie. Les petits bruits de la maison l'entourent, familiers, discrets. Quelques voitures, deux portières qui claquent, un enfant qui pleure au loin… puis plus rien, le seul silence d'une nuit dont la soirée douce annonce la tiédeur, encore, ce qui, en cette saison, est exceptionnel.
Une semaine est passée, vite, avec cette rapidité que donne à la tranquillité cette créativité qui ne quitte pas Clara.
Un peu fatiguée, elle décide d'aller au lit, lorsque retentit la sonnerie du téléphone qu'elle décroche.

– Clara bonsoir, juste bonsoir, comment vas-tu ?
C’est François, adorable.
– Et toi ?
– Moi j’ai pris une grande décision. Je vais rentrer dans le privé. Je te raconterai ça dans huit jours.
– D’accord. Qu’est-ce que tu fais ?
– Je travaille au rassemblement. Pas évident, mais ça va. Tu me manques.
– Je crois que tu me manques un peu aussi.
François rit de bon cœur
– Je t’embrasse. Bon week-end.
– Ciao, François, merci.
Là, Clara se sent fin prête pour aller au lit, comme si, au fond, elle avait attendu, inconsciemment, un signe de François pour s’y décider.

On sonne à la porte et Clara qui termine de prendre une douche, saisit son peignoir d’éponge blanc, l’enfile et va regarder, depuis le premier étage, qui est à la porte.
– Salut Érica ! J’arrive !
– Bonjour Beauté ! dit Érica en rentrant, je te dérange ?
– Pas du tout ! Mais qu’est-ce qui t’arrive ? Tu as l’air speedée ?
– Un peu ! Dis donc ton François ! Bravo ! Tu avais raison, je m’en faisais pour pas grand-chose.
– Viens, viens dans le séjour, ne restons pas là. Tu veux boire quelque chose ?

– Non, je vais aller marcher mais je m'invite à déjeuner, c'est pour ça que je suis passée. Et ta semaine ?
– Amoureuse !
– Bien ! C'est toujours ça ! Tu es du rassemblement des partis européens ?!
– Bien sûr ! Je ne peux pas les laisser sans leur dire ce que les Lutandois pensent des partis !…
Érica éclate de rire.
– Tu sais qu'il est bien ce François ? Je l'ai vu à la télé en interview. Je suis séduite !
– Une de plus ! constate Clara en riant.
– Ah ! bon ?
– Eh ! oui ! elles tombent toutes comme des mouches.
– Merci pour les mouches !…
– Je plaisante, à peine !!
– Bon j'y vais. Vers treize heures ?
– C'est ça vas-y, reviens vers treize heures. Je vais m'habiller.
Impossible cette fois de s'installer dehors, vers midi des trombes d'eau s'abattent sur Marver et les deux amies, une heure après, doivent se réfugier dans la maison quand Érica arrive, bottée et chapeautée, bien protégée ; elles s'installent donc dans la salle à manger parce que Nadine, dans la cuisine, est en train de faire de la pâtisserie, une fois n'est pas coutume, et elle a investi table, plan de travail… tout !
Érica n'y va pas par quatre chemins.
– Parle-moi de François, s'il te plaît !
– Mais, Érica, que veux-tu que je te dise, le politique, tu le connais, l'homme est mon amant et je ne

serais probablement pas objective à son sujet.
– Depuis combien de temps est-il ton amant ?
– Mais qu'est-ce qui t'intéresse ? C'est donc l'homme ?
– Écoute, Clara, je ne peux pas couper un être humain en morceaux. C'est un homme, non ? Et je m'intéresse à sa globalité. J'ai envie d'en savoir plus. Je te dis qu'il me plaît.
– Je ne sais pas trop… c'est un avocat. Très bon, mais qui aurait décidé de ne plus exercer parce qu'il voulait entrer en politique. Il va peut-être retravailler, qui sait ? Bref, c'est un homme brillant, discret, intelligent, un peu trop, parfois cela touche au machiavélisme. Il vit comme on joue aux échecs. Sa vie au quotidien est un long terme qu'il vise en permanence et c'est une véritable partie d'échecs où l'adversaire n'a aucune chance. C'est pour ça que je ne veux pas l'épouser.
Érica pensive répond :
– Intéressant ça ! Tu le considères comme un adversaire ? Ou serait-ce lui ?
Clara réfléchit.
– Tu as raison, je n'avais jamais pensé à ça ! Peut-être ai-je un problème à ce niveau-là ? Je ne sais pas.
– Mais pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ?
– Peut-être dirai-je oui un de ces jours… par lassitude ! Non, non, je plaisante… Je n'en sais rien, jusqu'à présent je ne voulais pas, c'est tout !
– Crois-tu qu'il accepterait de travailler pour moi, je veux dire avec moi, plus proche du gouvernement ? Je pense à la politique citoyenne et j'imagine qu'il y

ferait du beau travail dans les ateliers ? Qu'est-ce que tu en penses ?
– Je pense que c'est une bonne idée. C'est un homme remarquable. Peut-être te fera-t-il une proposition. Tu veux ?
– Ah ! je suis ouverte à toute suggestion, proposition, dossier venant de lui ou de son équipe. J'ai cru comprendre…
– Oui, il travaille avec un groupe d'une quinzaine de personnes dont je fais partie.
– Ça c'est une excellente nouvelle. Mais nous travaillons déjà ensemble pour notre part. Il le sait ?
– Je ne parle jamais de ce que je peux faire avec toi. Il sait que tu es mon amie.
– Bien, bien.
Pendant toute la conversation les deux femmes ont mangé, bu, et Clara, maintenant, observe Érica avec curiosité, c'est la première fois qu'elle la voit aussi séduite par un homme. Il est vrai que François est très séduisant, sur tous les plans, mais ce qui est curieux pour Clara c'est cette façon qu'a Érica de passer de l'homme au politique comme si elle ne savait pas trop ce qui l'attire ou pas, ce qu'elle veut de lui ou pas, comme si une partie inconsciente d'elle avait pris le pas sur l'objectivité, réduisant à néant son discernement et tandis que Clara s'interroge, Érica est passée à autre chose, visiblement ailleurs, tête occupée quelque part – par François sans doute – tout en parlant, ses yeux cherchent on ne sait trop quoi… Après quelques instants de ce manège, Clara se dit « Mon Dieu ! J'espère qu'elle

n’est pas en train de tomber amoureuse ! Il ne nous manquait plus que ça ! ». Érica semble plus agitée que d’habitude, elle parle en vrac de sa fille, du gouvernement, de l’éducation, de la politique française, du parti socialiste qui vient de perdre le pouvoir en Espagne, tout ça dans le désordre et le spectacle qu’elle offre ainsi à Clara est celui d’une femme, femme-Présidente qui ne sait plus à laquelle, en elle, se vouer, de la Présidente ou de la femme…

Depuis plus de dix ans, c’est la première fois que Clara voit Érica se conduire ainsi ou plutôt être si troublée car, pas besoin d’être sorcière pour voir que ce samedi, quatorze heures, dans cette salle à manger paisible, Érica Rania, présidente de la Démocratie du Lutando est troublée.

– Je suis un peu énervée ou déboussolée, excuse-moi Clara, j’ai eu beaucoup de travail et c’est vrai, j’ai besoin de repos, je crois même que je vais faire la sieste, tu vois, j’en suis là ! Mais les séjours à Marver sont faits pour ça et ça me fait le plus grand bien. C’est vital.

– Je crois moi que tu es troublée par mon amant et je dois t’avouer que je n’en augure rien de bon.

Clara a parlé tout doucement.

Érica, tétanisée, l’a regardée, un peu hagarde. Puis a émis après un long silence que Clara s’est bien gardée de rompre :

– Tu crois ?

– Soyons réalistes : oui, je crois.

– Je suis désolée.

– Pas tant que moi !

– Clara ! Tu me connais assez pour savoir que jamais…
Mais Clara l'interrompt :
– On croit toujours se connaître mais on se découvre en permanence. En revanche je connais assez la vie pour m'attendre à tout, et plus, de sa part. Imprévisible, changeante, elle ne cesse de nous étonner sur nous-mêmes et sur les autres.
Érica qui s'est calmée sourit.
– Comme c'est bien dit, c'est beau, tu parles comme tu écris ou est-ce le contraire ? Tu as raison. Mais jamais, au grand jamais, je ne pourrais tenter quoi que ce soit vis-à-vis de l'homme que tu aimes.
– Il est sage Madame la Présidente, de ne jamais dire jamais… mais on n'y arrive jamais ! Il y a toujours des moments où jamais est si tentant. Prenons-y garde !
– Clara, tu es mon amie et je tiens à toi et à notre amitié plus qu'à tous ceux qui ont pu traverser ma vie ou qui pourront à l'avenir la traverser. Je tiens à ce que tu le saches. Et je sais que tu le sais. Ruiner cela serait du simple gâchis. Je n'en ai aucune envie. Tu as raison, inconsciemment j'ai été troublée par François. Il a tout, en tout cas beaucoup et plus peut-être. Mais j'en suis consciente maintenant il n'y a donc pas de problème. Merci.
– Heureusement qu'on peut tout se dire – Clara est un peu pensive, pour continuer – il n'y aura pas de problème. Mais qui sait ? Alors j'aimerais te demander une faveur.
– Accordée d'avance !

– Érica, s'il y a la moindre chose quand tu rencontreras François, car tu vas le rencontrer c'est évident, je veux savoir, tout de suite. La première. Tu peux comprendre ?
– Je peux comprendre et tu as ma parole.
C'est sur ce pacte peu banal que Clara et Érica terminent leur déjeuner, avant d'aller, ensemble, se promener dans la forêt de pins qu'Érica aime tant.
Il n'y a aucune ombre entre les deux amies.
Un nuage est passé, léger. Il s'appelle François, n'en sait rien, loin d'imaginer que deux femmes aussi exceptionnelles à ses yeux, ont aujourd'hui autant parlé de sa petite personne.
Il pleuvote toujours. Clara tête nue sent les gouttes sur son visage et aime ça, tandis qu'Érica a enfoncé son chapeau jusqu'aux sourcils. Elles ne parlent plus, tout à la nature qui les entoure. Il fait un peu plus frais. L'automne est bien là et le Lutando attend paisiblement que passent les saisons et que fleurissent les moissons…
Mais… mais… devant sa toile, ce jour-là, Clara déplore plus qu'elle ne regrette ces histoires dites de bonnes femmes qui avaient, depuis plus de dix ans, épargné ses relations avec Érica. Voilà que madame la Présidente – femme avant tout – venait de tomber dans le panneau tentant de la séduction. François, il est vrai n'est pas n'importe qui ! à qui le dites-vous, chère amie, mais !… Nous voilà quand même à la croisée des chemins, là où le test vérité, l'ultime pacte que l'amitié peut faire avec elle-même, rencontre ses premières difficultés.

Et si j'étais à sa place ? s'interroge Clara.
Mais je ne suis pas à sa place, se dit Clara.
L'homme par qui le scandale arrive est encore loin de tout ça, mais bientôt, c'est certain, il va se retrouver au cœur du problème. Statistiquement parlant, étant l'amant de Clara depuis… ?! Combien déjà ?!… et n'ayant jamais rencontré la meilleure amie de celle-ci… signifie que les chances de la rencontrer se précisent, réduisant de plus en plus un court terme qui sera bientôt le détonateur de la force que cette rencontre projettera forcément sur leur vie à tous trois. Clara n'est pas n'importe qui, certes ! Mais Érica non plus, loin de là ! Et de plus elle porte en elle et véhicule cette fascination redoutable d'être la première femme européenne à avoir été élue Présidente au suffrage universel. L'élection d'Érica a créé un précédent de taille dont les autres pays, aujourd'hui, ne sont pas encore prêts à suivre l'exemple.
À soixante ans Érica est une très belle femme, bien faite dans son corps et sa tête et si elle ne renie aucunement son âge, ses comportements et façons d'être sont si jeunes et si avant-gardistes, qu'aucun regard tourné vers elle ne peut demeurer indifférent.
La toile, à nouveau, blanche comme les pages de ces manuscrits qu'elle remplit si vite de son écriture rapide et souple, cette toile attire Clara vers des gouffres clairs où la chute semble si simplement inévitable, que tous les arcs-en-ciel du monde s'en font l'écho d'un pont si glissant que rien ni personne

ne pourront la sauver de l'imprudence de ses pentes cyniquement poétiques.
De nouveau, dans des tons pastel et lumineux, Clara ourle, coupe, enlève et jette sur la toile et dans les couleurs des traits qui se diluent comme des coupoles qu'un jet d'eau et de tonalités cristallines renverraient à la vaste voûte céleste pour la transformer en pluies de larmes dures qu'aucun cœur, plus bas, ne peut, en fait, éviter. De ces lentes arabesques qui montent, descendent, ne se figeant qu'aux gouttes vite effacées… la toile retentit comme un cri long et transparent… un peu triste mais si étrangement lumineux que la question demeure de savoir si tout cela n'est pas, tout simplement, normal. Souffrir est ce drame absurde que tout humain expérimente dans sa chair sur les torrents précieux des élagages infinis qui, en le dépouillant, l'habille de lui-même comme d'une vérité à ne pas manquer.
Clara est concentrée sur ses couleurs et ses pinceaux, plats pour la plupart, qui vont et viennent, suivant non seulement son propre rythme mais les rythmes alentour, de l'une, de l'autre, de tous, dans ce cirque splendide des bruits que font à l'âme les renoncements les plus beaux, les plus déchirants, les plus abstraits quand les autres y sont plongés…
À ces couleurs qui forment un espace particulier, à ces larmes, à ces éventails de qualités aux tons troublants, une gamme est en train de naître, qui n'appartient pas à Clara mais qu'elle a captée, antenne d'ici sur monde d'ailleurs, dans un cœur ou une âme,

en Érica ? Ou en personne, comme ce pourrait être aussi d'un inconnu ou d'une, dont la trace légère sillonne un environnement commun. Étrangère en sa peinture, Clara est devenue tout à coup messagère d'une dimension cachée dont un être humain masque de son mal-être l'étendue d'un désastre intérieur inconscient.
Clara, traductrice de l'inconscient, est en train de révéler d'une intériorité, les couleurs dont se nourrissent, dans leurs courses folles, les blocages… Mais Clara ne saura qu'ensuite que les vertiges intérieurs qu'elle est capable de peindre ainsi, afin d'en exprimer une symbolique terrifiante parfois, ne sont que facultés dues à son aptitude à comprendre sans pour cela se laisser entraîner par les mouvements inconscients et paniques de l'autre, quel ou quelle qu'il/elle soit.
Pour l'heure Clara est plongée aux larmes de cristal de ces épreuves qui, en faisant grandir, congestionnent de leur trop-plein ces sensibilités qui y sont confrontées, parce que la vie est une interrelation constante à laquelle tout, absolument tout, nous plonge, même malgré nous.
C'est un coup de téléphone qui sort Clara de ces larmes brillantes sur arc-en-ciel léger… c'est François qui appelle. Pour rien, ça c'est magnifique, juste dire bonjour, juste ne pas dire qu'il l'aime pour ne pas l'énerver. Juste dire qu'il est là, quoi qu'il arrive.
Clara, pour la première fois depuis toutes ces années, lui dit enfin – « François, je tiens à toi plus que tout. »
Ce qui laisse ce dernier coi. Et il y a de quoi !

En raccrochant, Clara, qui a posé ses pinceaux, sort sur la terrasse dominant le jardin, pensive. Serait-il possible qu'Érica m'ait poussée à cette déclaration ? Si c'est le cas, c'est que j'ai peur, et si j'ai peur c'est que je me surestimais. Cette constatation ne trouble pas Clara outre mesure. Elle se dit simplement que l'on est souvent porté à présumer de soi et qu'en fait, on se plante ! Triste mais intéressante constatation qui lui apprend beaucoup plus sur elle-même qu'elle ne pensait.
Serais-je en train de gâcher une partie – formidable – de ma vie à vouloir paraître ce que je ne suis pas ? Après tout c'est possible. Devant ce fait que sans renier elle examine avec un certain recul, Clara se dit que déjà être capable de discerner est un bon point que l'inconscient ne lui prendra pas ! C'est toujours ça de gagné !!
C'est peut-être pour ça qu'en retournant à sa peinture, Clara, immobile devant la toile, méditative, se dit qu'il n'est pas impossible que ces larmes-là soient les siennes… à venir ? Celles du passé n'étaient ni si claires, ni si lumineuses… évolution oblige !
Et si c'étaient les miennes, alors cela signifierait que l'inspiration nous dépasse tant, en ses rythmes épars, que de prémonitions en visions, le temps ne la bloque ni ne la régit. À cette idée Clara, sans savoir pourquoi, éprouve une allégresse folle… il y a, à cet instant même, une petite fille en elle qui a, à la fois, envie de crier, de rire, de pleurer et de jouer.

Clara s'assoit alors et toujours face à la toile, se dit que ces larmes-là pourraient bien être celles d'une petite fille, si claires, si pures, si lumineuses, à laquelle il faut peut-être donner en plus d'une écoute, la parole.
La fragilité qu'exprime la toile, dans les lignes apparemment fortes de ces couleurs pâles, est un aveu de vulnérabilité tel que Clara, soudain, a les larmes aux yeux. Larmes qui déversent tranquillement ces trop-pleins douloureux que l'adulte garde de l'enfant quand par la raison et la pudeur, la douleur, en lui, a été refoulée.
Clara pleure sur elle, et ça lui fait du bien.

La démocratie au Lutando n'est pas représentative seulement, elle est en majorité participative. Ce qui fait qu'il y a très peu d'élections, et pas du tout de campagne électorale. En effet ces ateliers de citoyens habilités à travailler avec les politiques sur les plans régional, local et national, se constituent par volontariat pour une période donnée, instituant un roulement qui exclut, d'entrée, une quelconque prise de pouvoir. Ces citoyens volontaires connaissent donc les politiques avec lesquels ils collaborent et ce sont eux, ces citoyens volontaires, qui assument l'information diffusée par les médias par leur présence sur le terrain, afin de présenter les prochains élus. Le citoyen choisit ceux qui vont le représenter. Comme aucun partisanat, nous l'avons vu, ne sévit dans le pays, l'information est objective puisqu'elle ne dépend d'aucune étiquette politique.

Le soutien aux politiques s'exprime avant l'élection par les citoyens eux-mêmes. Les critères d'une bonne élection sont la responsabilité, l'honnêteté, l'enthousiasme, la créativité et la disponibilité aux affaires mais aussi aux autres. Disponibilité, car très peu de politiques, au Lutando, sont permanents. En effet, un roulement de quatre à cinq ans, selon les mandats et l'impossibilité de faire plus de deux mandats, à moins d'être fortement et unanimement plébiscité. Lesdits politiques qui s'engagent ainsi ne font pas carrière en politique, ils servent durant un temps limité et peuvent ensuite participer aux ateliers. La formule est simple, roule bien, est plus saine car elle évite les magouilleries politiciennes que connaissent les autres pays européens. Elle semble à ces derniers simpliste mais ne l'est nullement, au contraire, plus on simplifie, plus on va à l'essentiel et plus on s'y tient !
Le Lutando est taxé de pays pilote par certaines démocraties dont la France.
Les structures légères prévues par la Constitution lutandoise facilitent le travail des citoyens, ne le freinent en aucun cas et gardent une vraie fluidité dans les rapports citoyens - politiques, ce qui n'est pas le cas des autres pays. C'est qu'il y a vingt ans, quand Érica Rania fut élue, elle a d'entrée proposé un changement de la Constitution, ce qui fut fait, de manière à alléger les processus d'échange afin d'instaurer un vrai dialogue entre citoyens et politiques, seule base possible d'une collaboration digne de ce nom. Érica se place donc ainsi en novatrice mais

aussi en révolutionnaire ou comme elle aime à le préciser, en « évolutionnaire ».
Ce ne fut pas simple, ce fut même assez épineux, car avant elle, la rigidité ambiante était maintenue fermement par des messieurs plus ou moins jeunes qui faisaient, comme ailleurs, carrière en politique.
Son charisme, sa jeunesse, elle avait alors quarante ans, faisaient qu'on l'imaginait plus sur un écran de cinéma qu'à la Présidence du Lutando ! Bref, le destin avait pointé ce petit pays pour montrer aux grands le chemin de la vérité vers un 21e siècle tout proche.

Dans son bureau, au palais d'Elra, Érica travaille sur un dossier relatif au terrorisme islamiste reçu il y a huit jours du ministère de l'Intérieur français, il semblerait que deux hommes recherchés, Ahmed Boudal et Djilali Amar, soient passés au Lutando. Depuis une semaine les services concernés s'occupent de l'affaire, assez discrètement pour ne pas affoler les Lutandois car Boudal et Amar sont de redoutables terroristes. Leur affiliation semble algérienne mais rien n'est moins sûr car aujourd'hui les entraînements passent par le Pakistan et le terrorisme est devenu international, si bien que les lieux où opèrent les terroristes sont des places stratégiques visant à implanter des guerres sourdes tendant à déstabiliser le pays qu'ils choisissent pour cible. C'est ce que lui dit son secrétaire d'État à l'Intérieur Roger Dupral, en affirmant qu'ils n'ont trouvé trace d'aucun de ces deux hommes et qu'il est peu probable qu'ils soient dans le pays, peut-être ont-ils transité, simplement et irrégulièrement, vers l'Espagne via l'Afrique du Nord.

– N'oublions pas, dit Roger Dupral, que le Maroc est un pays où tentent de s'implanter les islamistes et le Nord en est déjà infesté. Tanger est une ville-clé qui en compte déjà beaucoup et si Hassan II, le Roi, a du

mal, ce combat-là est réellement une priorité pour lui, mais il doit sincèrement avoir du mal.
– Vous pensez donc qu'ils ne sont pas ici au Lutando ?
– Oui, très sincèrement, d'autant que les citoyens sont très vigilants, et le moindre étranger est rapidement repéré. Nous avons une immigration très bien contrôlée et il est certain que très peu d'irrégularités sont recensées. C'est dû au fait, Madame la Présidente, que notre système démocratique inclut tant le citoyen, que son activité, connue, est directement impliquée aux affaires, dans tous les villages ou petites villes. Il est même suspect de n'être que résident sans activité citoyenne, ce qui annule toute sorte de dérive quant aux résidents illégaux.
– Avez-vous fait un rapport pour la France ?
– J'ai eu le ministre de l'Intérieur, il m'a appelé, nous en avons parlé et je lui envoie ce rapport après vous l'avoir soumis, comme vous le désiriez. Il y a en revanche un membre de la famille Amar qui réside à Borwek dans le sud de notre pays. C'est une femme, sa cousine, elle est informaticienne à la mairie de Borwek. Nous nous sommes renseignés, c'est une femme sans histoire, elle vit avec un Lutandois, ils ne sont pas mariés. Elle a demandé la nationalité, qu'elle pourrait avoir en l'épousant, mais apparemment elle a décidé de ne l'épouser que si elle devient, avant, Lutandoise.
– C'est une démarche tout à son honneur. Ne pourrions-nous en faire un exemple à envoyer comme information à la France, aux médias ? Car chez eux c'est le contraire qui se passe et ils ont eu des problèmes

avec les mariages mixtes à une époque. Monsieur Dupral, à quoi cela tient-il à votre avis ?
– Notre système de démocratie est basé très fortement sur la responsabilité et la volonté pour ne pas dire le volontariat. Il est évident qu'à tous les niveaux, et depuis l'enfance, nous sommes maintenant et en grande partie grâce à vos initiatives, Madame la Présidente, placés devant nos problèmes à résoudre ensemble. L'assistanat a vécu. Et il semblerait, et dans ce cas particulier de Fatima Amar c'est flagrant, que les étrangers demandant la résidence lutandoise soient rapidement contaminés par le virus de la responsabilité que nous avons – Roger Dupral sourit – c'est plutôt positif. Ce n'est pas le seul exemple et c'est une constante dans le pays. Car bien qu'ils n'aient pas le droit de vote, ici les étrangers sont inclus à la communauté où ils ont droit de regard et d'initiative sur toutes les affaires concernant la vie quotidienne, qu'ils partagent totalement.
– Je suis vraiment très heureuse que ces ateliers aient aussi bien marché et c'est un plus certain pour une réelle démocratie. Il n'y a pas de participation sans collaboration. C'est clair.
– C'est clair, approuve Roger Dupral.
– Peut-on classer ce dossier Monsieur Dupral ?
– Madame la Présidente, je vais envoyer mon rapport faisant bien entendu état de la présence d'un membre de la famille Amar sur notre territoire mais, tout en le classant, je le laisse ouvert pour les douanes et frontières, encore opératives pendant quelques mois – si toutefois nous entrons dans

l'Union – avec des directives strictes quant au signalement de tout suspect nous rendant visite.
– Bien sûr Monsieur Dupral, bien sûr, approuve Érica Rania, avant d'enchaîner sur le ton de la confidence. Vous savez, je sais qu'entrer dans l'Union européenne est la seule solution d'avenir mais je ne vous cache pas mes craintes à ce sujet. Quels seront les enjeux pour le Lutando ? Je ne sais pas si ce n'est pas une pollution intérieure, à long terme. En fait, je voudrais que nous arrivions à négocier le fait de garder, dans l'Europe qui se fait, nos privilèges citoyens. C'est ici, au Lutando qu'a effectivement commencé la citoyenneté européenne. Je le pense vraiment, Monsieur Dupral, nos ateliers sont une merveilleuse façon de faire participer tous les résidents, de les faire collaborer aux affaires locales mais aussi régionales et nationales et vous savez que cela déborde sur l'international. Je ne voudrais pas que cette notion de citoyenneté disparaisse dans une Europe, partisane de formation et technocratique de structure, qui ne sera qu'économique en ses bases… Il y a de quoi inquiéter notre éthique citoyenne et je m'en soucie. Je vais en parler avec Jacques Chirac, ce sommet de Majorque où je suis invitée, officieusement, est une opportunité.
– Le Président français est probablement le seul à pouvoir comprendre votre souci quant à la citoyenneté active du Lutando et je pense que votre entrevue peut être tout à fait positive, fructueuse même. Si vous pouviez donner des idées aux autres pays quant à ce problème, l'Europe sera plus facile à construire, tous ensemble.

– Je le crois aussi Monsieur Dupral.
Comment va votre fonction ? Êtes-vous en paix et comment se passent, sur le terrain, les choses à faire ? Est-ce plus difficile avec les problèmes des pays environnants ?
– Je ne crois pas, ou pas encore. La fonction se porte, Madame la Présidente, je souhaite en être digne et le service au pays est une priorité toute citoyenne à laquelle nous forment nos études. Mais c'est bien plus passionnant sur le terrain et j'avoue que le contact permanent avec les citoyens facilite les choses, quelles qu'elles soient. Ces responsabilités partagées sont tout à fait fructueuses et nous ne sommes jamais coupés les uns des autres.
– Je vous remercie Monsieur Dupral pour votre collaboration efficace et votre diligence, je compte sur vous pour maintenir un contact avec « l'Intérieur », en France et les aider au maximum car ce pays traverse une véritable guerre, le terrorisme international islamiste ne l'épargne guère et c'est vraiment préoccupant. Soyons solidaires et parlons-en avec les citoyens. Merci beaucoup Monsieur Dupral.
Érica tend la main à son collaborateur à l'Intérieur qui s'est levé, la poignée de main est franche et cordiale et Roger Dupral prenant congé, sort avec toute la déférence et le respect qu'il porte à sa Présidente, très aimée au Lutando.



Deuxième Partie

Majorque rayonne sous les feux d'un soleil quasiment de plomb. Il fait une telle chaleur en cette mi-octobre qu'Érica ne peut pas mettre le tailleur prévu, beaucoup trop chaud, se dit-elle, en se préparant pour ce dîner officieux avec Jacques Chirac, le Président français. Elle opte donc pour une robe fluide et longue avec un spencer court et léger. Les tons chatoyants de bleus dégradés allument ses yeux d'un éclat supplémentaire – superficiel, se dit-elle en se regardant sévèrement dans le miroir de sa chambre – elle est fin prête et attend maintenant la voiture officielle qui doit venir la chercher pour l'emmener, direction inconnue, dans un restaurant du bord de mer. Elle vient de mettre ses chaussures lorsque la réception lui signifie qu'elle est attendue par le chauffeur.
Elle descend donc et Ô ! surprise, contrairement à tout protocole officiel, Jacques Chirac l'attend dans la voiture dont le chauffeur vient d'ouvrir la portière.
– Pardonnez-moi, Madame la Présidente, de n'être pas venu à vous, vous comprendrez que…
Spontanément Érica enchaîne :
– Monsieur le Président, je vous en prie ! Je suis ravie que vous soyez venu en personne, votre compagnie durant le trajet me comble, ne vous excusez

pas, compte tenu des circonstances, je comprends parfaitement.
Jacques Chirac baise la main d'Érica Rania, ils se sont déjà parlé au téléphone, c'est leur première rencontre.
Si les Français sont réputés pour leur galanterie, leur Président ne fait pas exception à la règle et il la complimente d'abord sur sa toilette, c'est vrai que l'ensemble d'Érica est très élégant. Puis ils échangent quelques banalités d'usage durant le trajet d'un petit quart d'heure.
Ce n'est qu'une fois installés dans un petit box de ce restaurant tranquille servant des spécialités de poissons, à l'abri des regards curieux, qu'ils se font enfin face, les yeux dans les yeux. Regards directs et chaleureux. Érica se dit que le Président français a beaucoup de charme et que d'une certaine façon, il est beau. Pourtant elle sait, pour l'avoir lu dans une sorte de biographie, que Chirac, l'homme, ne se croit pas beau. C'est étrange, se dit-elle, l'opinion que l'on peut se faire de soi-même et le regard que l'on prête aux autres dès qu'ils nous regardent ou pas, sans critère de qualité, nous nous plongeons dans notre propre subjectivité avec beaucoup trop d'empressement à friser la paranoïa. Le dîner a été commandé, déjà, il s'en excuse et espère que ce qu'il a choisi lui plaira. Érica est heureuse de ne pas avoir à se concentrer sur un menu pour commencer une soirée si importante pour le Lutando. Elle en remercie Jacques Chirac qui, d'un signe, demande au sommelier de servir le vin.

Ils trinquent ensemble, à la santé de leur pays respectif et de la planète, c'est un vin de terroir un peu âpre mais si fruité qu'on en boirait comme de l'eau ! Le vin aussi était choisi, choix de Président, bon choix, pour un dîner à la fois rustique et raffiné. Érica apprécie la délicatesse avec laquelle a été pensée cette soirée.
– Puis-je vous demander une faveur, d'entrée, Monsieur le Président ?
– Je ne refuse jamais rien à une jolie femme, votre faveur est accordée d'avance, dit-il en inclinant la tête, un sourire imperceptible sur les lèvres.
– Pourrions-nous, ce soir, ne pas nous donner du « Président » et « Présidente » à toutes les phrases et pour cela, simplement, sans aucun protocole nous appeler par nos prénoms ?
Jacques Chirac élargit jusqu'au rire son célèbre sourire et approuve.
– Qu'il en soit fait selon votre désir, Érica.
– Merci, merci beaucoup, je me sens plus à l'aise, dit-elle en levant son verre pour un mini-toast.
– À vous, à la France que vous représentez, à votre mandat que je pressens important et à notre rencontre que je souhaite fructueuse, à la suite que nous lui donnerons pour le bien général qui nous occupe et que nous servons.
Jacques Chirac lève son verre et ajoute :
– À votre pays, Érica, qui me semble si étrange parfois mais dont j'admire aussi l'harmonie réussie, si rare à obtenir, nous en savons, vous et moi, quelque chose. J'espère que notre dialogue, qui s'ouvre ce

soir, nous apprendra beaucoup, à l'un et à l'autre, sur ces méandres du pouvoir devant lesquels nous n'avons pas reculé ! Merci, Érica, d'être là, d'avoir accepté ce dîner.
Ils boivent d'un même geste, le regard clair d'Érica dans le regard, qu'elle devine sombre, d'un Président soucieux.
– Je tiens à vous dire combien nous compatissons, nous Lutandois, à ce que traverse actuellement la France et notre soutien ainsi que notre aide vous sont acquis, sachez-le.
– Merci, Érica, c'est un moment très dur où il nous faut assurer, avec le gouvernement, un long terme nécessitant des mesures impopulaires à court terme. D'autant que les Français attendent, pour certains, les miracles d'un court terme où tenir ses promesses nécessite parfois des remises sur rails longues et périlleuses, toujours fortement impopulaires. C'est difficile, très difficile, mais nous ne faiblirons pas.
– Si vous permettez, Jacques, je crois que le fossé est tel entre la politique politicienne partisane, en France, et les citoyens, que ceux-ci ne peuvent pas du tout vous soutenir ou exprimer leurs opinions. Il semble que les structures françaises soient si nombreuses et si rigides que, dans votre pays, le citoyen est vraiment victime d'exclusion. Cela me semble regrettable.
– Mais enfin ! Je suis un homme de proximité, je suis descendu dans la rue, dans les campagnes, c'est ma politique.

– C’est vrai et c’est formidable, mais ce n’est pas suffisant. On ne veut pas seulement serrer la main d’un Président, on veut maintenant, et c’est une nouvelle émergence mondiale, participer à la marche des affaires du pays par des propositions et une réelle collaboration.
– Mais voyons Érica, les citoyens ne sont pas tous compétents. Ils ne comprennent rien à certaines choses des affaires du pays… avez-vous vu ce tollé pour mes essais nucléaires ?
– Justement, enchaîne aussitôt Érica, il y a tant de choses que l’État doit faire, il y a ces choses, choix, décisions, qui incombent à un Président, au gouvernement, mais si les citoyens ne sont pas concernés ou s’ils sont mal informés, rien ne va plus. Les médias informent… et désinforment. Peut-être auriez-vous intérêt à expliquer votre décision légitime et que, personnellement, j’approuve. Vous êtes le seul en Europe à posséder cette force de dissuasion indispensable à l’Union pour être crédible. Et puis tout ce vacarme d’un PS partisan alors que le président Mitterrand a, pour sa part, quatre-vingt-dix essais à son compte durant son double mandat ! Et personne ne relève ça !
Il me semble que tous ces systèmes sont un peu rétro. Pardonnez-moi mais au Lutando, la citoyenneté active est vraiment opérative, fabuleusement créative, et c’est un vrai plaisir de partager des responsabilités. Parce que l’État, mon cher Jacques, et vous le savez aussi bien que moi, ne peut pas, et je

dirai plus, ne doit pas tout faire. Sinon nous sommes menacés d'assistanat, c'est une ère révolue !
Jacques Chirac mange son entrée en silence, attentif aux propos d'Érica, mais ne la prend-il pas pour une Présidente d'opérette dont le petit pays ne fait pas le poids dans la balance de l'Union européenne, actuellement, et le fera-t-il jamais ? Certes c'est une belle femme cette Érica, charisme étonnant mais…
Érica ne le quitte pas des yeux et croit entendre ces commentaires tant ils sont fortement pensés. Mais est-ce l'importance qu'elle donne à ce rendez-vous ? Est-ce la paranoïa normale de tout politique face à un autre politique ?
Érica se sent tout à coup en péril. Elle tente de se ressaisir devant le silence de Chirac, il lève les yeux vers elle, en souriant, avant de lever son verre à nouveau, sans un mot, il boit.
Suis-je bête, se dit Érica.
– Chère Érica, j'admire beaucoup le travail que vous faites au Lutando, c'est un pays qui fait la moitié de la France, et vous avez réussi une citoyenneté participative incontestable. Mais est-ce notre rôle que de brancher les citoyens sur nos services ?
– Non, ils le font eux-mêmes très bien si on leur en laisse l'initiative et si le pouvoir que nous exerçons ne sert pas à leur couper les ailes en dehors du vote, seule participation de certaines démocraties, dont la vôtre, qui réduit tout citoyen à sa plus simple et frustrante expression, participation. Quant à la collaboration avec les politiques elle semble là, plus qu'improbable, impensable. C'est profondément injuste.

Jacques Chirac opine du bonnet, serein et sûr de lui.
– Ce qui m'épate, dit-il, est votre monnaie, le fradi tient drôlement le coup ! Votre bourse, vos actions sont étonnantes. Ça m'épate ça !
– Il est intéressant pour moi de constater que je vous parle d'hommes et de femmes, de citoyens et que ce qui continue de vous épater est le fradi. C'est nous qui faisons le poids de notre monnaie et ce poids-là est aussi humain, ne l'oubliez pas Jacques, c'est comme la citoyenneté européenne, elle ne se fera pas sans les citoyens. Et moi, en vous écoutant, comme en écoutant les autres chefs d'État, je ne peux m'empêcher d'être inquiète.
Un silence puis :
– Jacques, avez-vous, par hasard, en mémoire l'article 138A du traité de Maastricht, traité, entre parenthèses, qui a été fait en dehors des citoyens auxquels il est devenu si hermétique – volontairement du côté politique – que cela a causé des problèmes. Avez-vous en mémoire l'article 138A ?
– Non, Érica, j'avoue, non, de quoi traite-t-il ?
– Je ne tiens pas à l'analyser avec vous ce soir. Je préfère que vous notiez 138A et que vous le lisiez tranquillement en rentrant à Paris. Et à la lumière de ce dîner, tenez-moi au courant de vos réflexions ensuite, cela m'intéresse et nous pourrons alors en parler.
– Très bien, Érica, je note 138A. Quant à votre entrée dans l'Union ?

– Je ne sais pas. Bien sûr je la sollicite mais à vous de me donner l'écho probable d'une telle demande. En avez-vous une idée ? ou…
– Je ne vous cache pas, puisque vous me le demandez, que le paradoxe du Lutando, à la fois, nous interpelle et en même temps nous inquiète. Nous ne savons pas, sur un long terme ce que peut donner un système démocratique comme le vôtre, aussi… citoyen… c'est tout de même très innovant tout ça, nous n'avons pas de repères.
– La bonne marche d'un pays est un repère ; nous n'avons qu'un taux de 3% de chômage ! Et la santé économique du pays est aussi un repère et vous venez juste de le souligner. Nous avons les deux, non ?
– C'est juste. Savez-vous que vous êtes une personne étrange ? Si vous n'étiez pas déjà présidente et lutandoise de surcroît, je veux dire que si vous étiez française, je vous proposerais une collaboration. Ce serait intéressant, j'en suis sûr.
– Mais, Jacques, ce que nous ne pouvons faire individuellement dans un pays, peut-être pouvons-nous le réaliser au niveau international, avec justement ces deux pays la France et le Lutando, à l'échelle européenne. Pourquoi pas ? Ce serait l'idéal. Je ne voudrais pas faire perdre, sur le plan européen, le statut de citoyen de tout Lutandois, c'est un réel souci pour moi, parce que je crois que c'est l'avenir.
– Vous avez probablement raison Érica, vous le savez et moi aussi, mais comment convaincre les autres ?

Spontanément la réponse fuse :
– Par l’exemple, par l’expérience, par l’action.
Jacques Chirac éclate de rire :
– Vous savez que, d’une certaine façon, nous nous ressemblons ?
– Je sais, affirme Érica, je sais. Mais je suis le pôle féminin, inconnu au bataillon des chefs d’État, d’une part, et trop avant-gardiste, d’autre part, pour les rallier complètement. N’oubliez pas Jacques, que la politique est fondée sur des peurs qui donnent naissance à une quantité incroyable d’intentions diverses qui ne servent alors plus la nation mais la carrière de ceux qui s’y adonnent. Soyons clairs, réalistes et surtout humbles !
– Vous, au moins, vous êtes directe ! Je vous dis que nous avons des affinités.
– Je sais, mais encore faut-il les rendre opératives.
– Je suis d’accord. Mais comment ?
– Accepteriez-vous un week-end de travail dans ma résidence de Marver ? Je serais heureuse de vous y accueillir avec votre épouse, j’aimerais vous présenter ma meilleure amie.
– Clara ? Comment déjà ?
C’est au tour d’Érica d’éclater de rire.
– Je vois que l’enquête des RG a été plus que complète !
Jacques Chirac minimise en disant :
– C’est une femme de réputation internationale qui a dépassé, par ses écrits courageux et novateurs, le cadre de vos frontières lutandoises ! Il est normal que je la connaisse de réputation.

– L'avez-vous lue ?
– Oui, mais – et Jacques Chirac a un petit sourire entendu – seulement un ou deux essais et son roman érotique. Il me reste beaucoup à découvrir, mais vous connaissez peut-être mon goût pour la poésie ? Et bien elle a un style agréablement poétique, même quand elle parle politique. C'est… rafraîchissant.
Érica en riant dit alors :
– Je ne sais pas si c'est le terme qui lui convient… et je ne sais pas si elle l'apprécierait mais je le lui dirai.
– Je vous en prie !
Le dessert vient d'être servi, un assortiment de fruits frais aux différents sorbets, une assiette immense !
– Mon dieu ! s'exclame Jacques Chirac, c'est mauvais pour ma ceinture !
– Mais pas du tout, c'est sain et c'est gai de couleurs, nous allons nous régaler.
Il la regarde alors attaquer le dessert d'une cuillère gourmande en disant :
– J'ai toujours eu un faible pour les femmes bonnes vivantes… pour différentes raisons.
Érica accepte le compliment et rétorque :
– En général elles sont incapables de tricherie, ça se voit tout de suite !…
Il acquiesce, curieusement grave.
Le repas se termine, l'entretien, lui, demeure un dialogue maintenant ouvert sur des points de suspension que les relations futures prolongeront… Érica est optimiste, durant ce dîner beaucoup de sujets qui lui tiennent à cœur ont été abordés et si Jacques Chirac, en parfait gentleman, semble satisfait, elle

fait, elle aussi, confiance à l'homme, qu'elle devine, sous le vernis de la fonction, bon vivant, d'autant que ce n'est pas sur ce plan-là qu'ils se sont rencontrés tous deux. C'est pourquoi il semble à Érica qu'elle peut donner sa confiance à cet homme, parce qu'en ne prenant rien d'autre, les relations restent justes et saines.
L'ennui avec les bons vivants, se dit Érica, qui sait de quoi elle parle, c'est que les bons côtés s'évanouissent comme par sortilèges si on les met au service du plaisir et non du bien général. Ce qui ne lui semble pas être le cas de Jacques Chirac depuis qu'il est Président.
C'est pourquoi cette nuit, après dîner, en quittant le Président français qui la raccompagne, Érica se dit qu'ils ont mis, l'un et l'autre, leur fonction en demeure de bien général et ce, en passant par une Europe dont l'ébauche de citoyenneté doit prendre l'exemple du Lutando.
La parfaite harmonie de ce dîner laisse à leur dialogue un goût d'humain dont l'être est déjà en attente des suites qui y seront données.
Satisfaite, Érica a quitté le lendemain Majorque laissant Jacques Chirac à un sommet européen où elle espère que le Lutando trouvera sa place… un jour ou l'autre.

Clara n'a pas passé une semaine terrible ! Elle a peint c'est sûr, elle a écrit aussi, mais ses énergies créatives qui vont et viennent lui ont donné du mal avec elle-même. La solitude a des goûts amers qui,

de temps en temps, renvoient à rien ou à tout, ce qui revient exactement au même. Il y a là des aigreurs difficiles dont les digestions se font lentement, ou doit-on parler alors d'intégration ?
Frileuse d'elle-même, Clara a volé des instants à la créativité en elle pour méditer sur des apparences trompeuses dont les mirages se figent au déclin d'une remise en question. Les automnes, marqués par des printemps trop brefs, ont parfois des acidités que l'été a du mal à faire passer, et quand arrive l'hiver, les gels ont du mal à fondre au cœur qui hiberne en ses longs sanglots refoulés. Où sont les beautés intérieures auxquelles il faudrait se raccrocher ? Et faut-il le faire ? Où sont les amours, les amitiés, quand de solitudes en extravagances, la vie, quasi ascétique, s'étale sur personne ? ne s'éprend plus de rien ? Pourquoi ? Qui a mené l'âme à ce point de non-retour et est-ce un choix ?
Érica, la bienheureuse, est prise par une vie trépidante qui maintient en éveil une fonction dont chaque matin est une once en plus de responsabilité versée au tronc commun de la nation. Mais où vont les bouleversements intérieurs de l'artiste ? Quels vides ? Vers quels cœurs ? Quelles âmes ? Quels abîmes insoupçonnables ?
Clara n'est plus très sûre de rien, sûre à peine qu'en elle bat un cœur incorruptible, impitoyable, dont la vigueur l'entraîne dans des lignes si directes que rien ne peut en déranger la détermination.
Vivre au présent est un travail en soi, permanent, et toute création en dépend, pour elle, comme d'un

centre vital que le réel lui renvoie sur la réalité, tel le sceau d'une authenticité que rien ne suppose et que tout appelle.

L'étonnement n'est rien,
Seul l'émerveillement est diffuseur de ce
Réenchantement que couve le cœur avant de
L'exprimer, avant de le vivre, avant de le
Communiquer.
La surprise n'est rien,
Seul l'enthousiasme est diffuseur de vrai
Embellissement que couve l'âme avant de
L'exprimer, avant qu'enfin, puisse le vivre
L'amour.
Car tout n'est qu'histoire d'amour et c'est
Bien pourquoi il est si angoissant parfois de
Faire face, parce que c'est à
L'amour, encore, toujours, que l'on est
Confronté. Et comme il passe par soi,
Voyez à quel point il est difficile d'être
Objectivement concerné et subjectivement
Engagé !

Clara a tenté d'écrire, la forme a coulé avec le fond, poétique et fluide, la soulageant ou soulignant, au contraire et à la fois, les mille et un riens, soudain trop lourds à porter, que le destin croise au fer de nos difficultés, comme des croix dantesques à fuir absolument… en vain.
Clara, encore, a pleuré, de ces larmes de diamant diaboliques et angéliques qui déversent à leurs rivières

désenchantées les mélodies funestes de ces tournants qui se précipitent en nous.
Clara, encore, a pleuré, puis elle s'est sentie mieux.

François est arrivé avec une brassée de roses blanches et rouges – passion, amour – qu'il a portée lui-même à la cuisine pour les mettre dans le vase bleu, favori de Clara. Quand cette dernière est descendue, les fleurs trônaient dans le séjour et François faisait les cent pas dans le jardin, il s'est retourné comme prévenu, par un sixième sens, de l'arrivée de sa maîtresse… ?! et a simplement ouvert ses bras dans lesquels elle s'est précipitée.
Il a serré très fort Clara qui en a eu les larmes aux yeux, de bien-être. C'est insensé, je suis une vraie cascade en ce moment ! s'est-elle réprimandée, heureuse d'être ainsi, serrée fort.
– Et si on arrêtait tout ce cirque ? Et si on se mariait ?
Mais Clara n'a pas encore pu répondre oui, comme si l'engagement au mariage était une épreuve, encore, plus forte qu'elle, impossible, encore, à dépasser. Pourquoi suis-je aussi bête ? Mais le oui ne passe pas, elle n'y peut rien, ça ne passe pas encore !
L'ivresse ressentie auprès de François ne suffit pas. Je ne suis peut-être pas programmée pour le mariage, se dit-elle ? François n'est même pas déçu, comme si ce oui, il ne l'espérait plus, en tout cas, ne l'attendait plus, un oui évanoui à l'attente. Ne plus rien attendre et voir venir, une philosophie à pratiquer au jour le jour, pas facile, mais il y est accoutumé, depuis des

années, puisqu'en plus, se souvient-il, Clara a refusé de le voir durant au moins deux ans. Il a attendu, en plaidant procès sur procès, devenant même garde des Sceaux durant deux ans, pour passer un temps bigrement long sans Clara.
Pour l'instant, avec la femme qu'il aime sur son cœur, il estime que son amour a fait quelques progrès, il sent, pour bien la connaître, que Clara a besoin de lui, plus que d'habitude, plus que jamais.
Les temps changent, les jours se suivent sans se ressembler et l'amour croît tandis que l'être en la femme exige tant d'elle, qu'il faut parfois un cœur compagnon pour y faire face.
Je serai ce cœur-là, se dit-il, ne l'ai-je pas toujours été ?
– Merci, tes roses sont si belles.
– Ce n'est rien, c'est un hommage à la beauté dont tu me combles.
– Je suis impossible, François, j'en ai conscience et je te trouve bien patient… mais, tu comprends, c'est plus fort que moi !
– Chut… je comprends, dit-il en lui caressant le sommet du crâne sous ses boucles brunes. Son souffle sur elle est tiède, elle s'y blottit tout entière et c'est surprenant comme il y prend un plaisir fort.
– Je ne peux plus rien imaginer sans toi, dit-elle.
– Mais qui te le demande ? susurre-t-il, heureux.
– François, je vais mal.
– Non, tu es un peu perdue à force de tout faire toute seule, tu en as un peu marre, mais apparemment c'est un choix alors…

– Je me sens si… bête ?…
– Non, et tu le sais. Tu n'es qu'indécise quant à tes choix… que dis-je, un choix, qui à la fois t'émeut et te fait peur. C'est on ne peut plus humain. Ça devrait te rassurer.
– Il n'y a que toi qui me rassures. Que toi, répète-t-elle, avant de se dégager de son étreinte pour l'entraîner vers la maison où elle se trouve nez à nez avec Érica qui vient d'arriver.
– Oh ! je te dérange, pardon, mais il me tardait de te voir… Monsieur Marie bonjour, j'ai beaucoup entendu parler de vous et je suis heureuse de vous rencontrer enfin.
Elle lui tend la main qu'il baise avec déférence.
Clara n'a rien eu à faire, tout s'est déroulé si naturellement, sans heurt aucun. Elle est contente de voir Érica et demande aussitôt :
– Alors et Majorque ?
– Bien, bien, je crois du moins que ce dialogue-là n'est pas près de se terminer.
– À ce point ?
– À ce point, mais bien évidemment on peut toujours se tromper.
Discret, François, qui en veut à Érica de son intrusion, est reparti dans le jardin, laissant les deux femmes en tête à tête.
– Dis donc il est très amoureux ! dit Érica à Clara.
– Moi aussi, répond de façon si inattendue Clara, qu'Érica éclate de rire.

– Bon, alors j'ai compris, je vous laisse. Tu le salues pour moi, fais-moi signe quand je peux te voir pour te raconter.
Érica après un baiser est partie, comme elle est venue, rapidement.
Décidément, se dit Clara, apparemment elle n'est plus sous le charme de François mais sous celui de Chirac !! Allez savoir.
La soirée s'annonce belle, tendresse oblige et Clara est bien décidée à en profiter lorsqu'elle rejoint dans le jardin François, ravi du départ d'Érica Rania.
Se découvrir vulnérable est une chose, être heureuse de l'être demande une acceptation totale de soi, ce n'est pas si facile, c'est pourtant à cet exploit qu'est parvenue Clara vis-à-vis de François qui l'a compris et n'en rajoute pas, trop heureux de le constater, c'est déjà bien !
Si pour Clara, la liberté n'a pas de prix, l'amour est sans aucun doute, pour elle, la valeur sûre. Elle l'écrit, le dit, le vit ?… Eh ! non, justement ! C'est autour de cette remise en question qu'elle flâne et se recueille quand François repart. Quand Érica revient, quand Nadine lui parle… quand elle sort ou reste chez elle, peint ou marche, fait ses courses ou médite. Tout le temps, en somme, parce que l'éternité suffit à peine à l'exprimer pleinement, à l'expérimenter, dans ce don absolu que François représente et qu'elle se rend bien compte qu'elle est loin de vivre totalement. Pourtant son œuvre en est remplie ; l'amour y est omniprésent, omniscient, tout-puissant. Clara se pose des questions sur elle-même ; nombreuses, ces questions ont la

lancinance d’une mélodie « hard-rock » dont le rythme est, au début, impossible à suivre tant il surprend. En effet, n’a-t-elle pas toujours pensé que l’amour en son évidence, elle le vivait, pleinement ? Pas du tout ! Ou est-ce vrai ? Voilà qui est déstabilisant. Clara se rend bien compte que François n’a pas les mêmes exigences qu’elle et s’il en a, elles sont d’une patience infinie depuis toutes ces années. Alors qui est dans le vrai ? Lui ? Qui donne sans demander mais espère à longueur de temps ? Ou bien elle qui donne sans se préoccuper ni d’espérer, ni du futur tel qu’elle pourrait le souhaiter, qui, de François ou d’elle, a raison ? a tort ? Est-ce que simplement ils ne sont pas sur la même longueur d’onde ? Ce n’est même pas ça, c’est loin d’être ça ! Ils sont sur cette harmonie profonde qu’elle ressent pleinement auprès de lui mais après tout, comment réguler tout ça avec les besoins de chacun ? François a besoin d’elle, elle a besoin de François, mais si différemment ! que ç’en est hallucinant. Clara aime la solitude, en a besoin réellement, elle ne pourrait supporter François à long terme… Le pourrait-elle ? à long terme n’étant pas juste, tout le temps est plus exact.

Clara, quelques instants déstabilisée par la conversation avec Érica où cette dernière, séduite… bref, mise au pied du mur, Clara a vraiment flippé ! Mais ça va mieux, une rencontre entre Érica et son amant, rien, rien, même pas un regard équivoque ou insistant !

Érica, déjà sur rails pour d'autres raisons, bien entendu, sous le charme indéniable de Chirac ! Et quoi ! Une femme de cette carrure, de ce charisme allant d'une étincelle de charme à une autre ainsi qu'un papillon attiré par le pouvoir ou la vie privée… secrets d'une midinette encore fringante, à l'intériorité que l'on ne décèle que lorsque, comme Clara, on est son intime.
Clara est un peu renversée par tout ce qui s'est passé ces derniers temps. Mais c'est par ses propres réactions et découvertes sur elle-même qu'elle navigue d'un être à un autre, en question d'elle-même. Un cycle, en somme, qui débute et se termine car rien dans son cœur, très profondément, n'est déstabilisé en elle. Comme une flamme de torche, dans les vents et marées du quotidien, elle va, vient, crée… encore, toujours, avec cette sorte d'acharnement que la vie réceptionne et stimule, dans des relations qu'elle aime comme des objets d'art, à réussir absolument. Mais sans oublier que l'art, finalement ne vaut que par cette inspiration qu'elle chérit et où tout volontarisme, quel qu'il soit, ne peut qu'entamer cette réceptivité infinie d'une âme en quête qui trouve, à ces questions du cœur, les réponses délicates d'une expression artistique qui en reflète les terreurs ou les beautés, et elles ne sont pas incompatibles, qui se complètent et s'arrondissent aux angles lisses de ces cycles qui, en nous menaçant, nous sauvent de nous-mêmes.
De la limpidité, Clara est passée à ses turbulences mais la radiance de cette flamme intérieure que la

créativité lui assure est bien là, fidèle, et c'est à cette lumière-là qu'elle règle à nouveau cette transparence qui la fait vivre et la tient, l'amour, c'est cela aussi, en tout cas tel qu'elle le conçoit !
François fait un aller et retour à Paris, pas de nouvelles, bonnes nouvelles… se rassure-t-elle, étonnée de constater que l'absence est bien plus lourde que la présence, contrairement à ce que l'on peut croire ou même expérimenter des deux, tant il est vrai que tout ne dépend que du moment et de l'état dans lequel nous les vivons.

Pacarica est en liesse, un festival international de théâtre mobilise la ville et de premières en ouvertures jusque dans les dîners officiels organisés par le secrétariat d'État à la Culture, Érica est partout à la télévision. Elle reçoit les étrangers et a accordé sa présence à l'atelier des citoyens attachés à la culture, ils en profitent et ont raison, se dit Clara. Mais pour sa part et malgré les invitations du palais d'Elra, puisqu'elle figure sur le listing présidentiel, Clara a décliné toute espèce de représentation… il lui semble qu'elle a autre chose à faire ou plutôt qu'autre chose se fait en elle. C'est douloureux, difficile, peu agréable et la surcharge physique qu'elle en ressent ne l'incite pas à sortir, discuter, assister, parler… non, impossible, se dit-elle, je ne peux pas. Seuls les coups de téléphone de François sont attendus de sa part avec fébrilité, par moments. Elle écoute sa voix comme une drogue, suspendue à elle d'un week-end à un autre, comme une nécessité vitale.

François appelle presque chaque jour et pour cela aussi, Clara le trouve tout à fait épatant, il devine, pressent, sait, il est là, comme un roc sur lequel elle pourrait bien se fracasser un jour le cœur si elle n'y prend garde. De cela Clara a conscience mais n'osant jusqu'à présent se l'avouer, elle éludait beaucoup de ces petits riens dont le cœur bat un peu plus rapidement dès qu'ils se présentent à la sensibilité et cette dernière, de deux choses l'une, soit devient une carapace d'auto-défense construite de toutes pièces, soit favorise un tel espace à la sensibilité qui s'y épanouit, que tout et chacun y deviennent la goutte essentielle à l'équilibre intérieur. C'est ainsi que de la présence à l'absence, se forment et se dénouent des nœuds gigantesques, des opportunités à ne pas manquer dont le passage retient de l'action, le meilleur.
Clara ne pense bien entendu pas à cette réunion où est attendue son intervention, avec les représentants des partis européens. Non, incapable de résister à ces assauts d'elle-même subis en toute conscience, elle a volontairement écarté toute tentative de travail à ce rassemblement. Elle ne veut rien prévoir ou programmer, on verra, d'ici-là !… peut-être improvisera-t-elle, après tout elle possède si bien son sujet, en est si imprégnée que rien ne peut mal se passer. Simplement faut-il qu'elle soit en forme, elle, dans son corps, son cœur, sa tête. Le reste est là, pas de souci à se faire. D'autant que François n'a plus parlé de rien. Peut-être est-ce plus complexe à monter que prévu ? Elle décide qu'elle ne veut pas s'en soucier

ou poser des questions qui accuseraient un peu plus une inquiétude dirigée sur tout autre chose.
Deux week-ends seule, absolument, son univers avec François et Érica a basculé ! Trop de travail pour la seconde avec ce festival et François a dû aller à Bruxelles pour deux réunions importantes, ce qui l'a coupée un peu plus de cette elle-même, habituée à leur présence une fois par semaine au moins.
Il n'y a bien sûr pas de hasard !
La solitude est le creuset géant qui ne fait pas de cadeaux. Et ce n'est certainement pas de cerise sur le gâteau amer de ce passage subi, dont Clara a besoin.
Ça tombe bien, se dit-elle.
Quinze jours de solitude totale avec pour trait d'union avec l'extérieur Nadine, la femme de ménage, Nadine et son sourire, son entrain, son rire et sa peur terreur des araignées et des bêtes en général. Le tout assaisonné par un temps d'été exceptionnellement doux pour la saison dont la température au-dessus de 25° fait regretter à Clara les vêtements d'été qu'elle a déjà rangés ! Elle vit donc dans cet uniforme unisaison, unisexe : jean T-shirt, bien pratiques, en regrettant, de temps en temps, le temps d'un éclair, les longues robes de cotonnade légère qu'elle affectionne en plein été.
C'est une période un peu bizarre où l'écriture a ses droits et ses impératifs. Dans son bureau-atelier elle baigne dans une clarté intemporelle où la tiédeur est reine et où elle peut rafraîchir à volonté la pièce en fermant à demi les volets de bois épais, à l'ancienne, qui ornent la façade de la maison. Clara, de son bureau,

plonge son regard dans la nature où les verts et les mordorés se partagent l'espace aéré du jardin et du parc qui le prolonge. Les voisins sont là ou pas, c'est selon, retraités ils habitent Pacarica où ils ont tous leurs enfants et petits-enfants. Période de solitude où elle redonne leur juste place à François, qu'elle aime, et à Érica qu'elle affectionne. Le passé, effacé en ses pics les plus hauts ainsi qu'en ses gouffres, le présent étale dans cette réflexion étonnée et constante, dans cette créativité qui la traverse pour s'imposer, séance tenante, impérative et délicieuse, et demain, ce temps lointain où comme hier ou aujourd'hui, ils viennent, ils partent, ils restent où parfois demeurent ceux, celles, qui, en faisant vibrer le cœur, nous mènent à nos propres apothéoses comme des papillons éphémères guettés par une mort certaine, dont d'autres ailes renaîtront, vie oblige ! C'est dans les forces vives de nos plus terribles manques que se construisent d'abord nos assises les plus solides, comme si la nature voulait, en se comparant, en ses faiblesses et ses forces, nous prouver sans cesse que les unes se tirent des autres, nous poussant de l'avant vers on ne sait qui, on ne sait quoi…
Ce destin-là, chevillé au corps, Clara le revendique et lui fait l'amour, comme une chienne, elle le provoque et c'est sans doute pour cela qu'elle connaît cette crise, actuellement, qui sans la meurtrir la touche assez pour libérer du tréfonds d'elle-même des secrets inconnus qui avant de la combler, la bousculent car elle est sûre, Clara, qu'elle avance et

renaît de ces horizons flous dont le hasard malin se plaît à dessiner les lignes futures sur ces tableaux de nous dont les portraits fatigués laissent place à des comportements que la mentalité, rénovée, peut enfin se plaire à vivre et à communiquer.

C'est à peu près dans cet état d'esprit, le corps las de n'être pas aimé charnellement, que Clara, durant ces deux semaines, se trouve sans s'être perdue, se découvre sans pour cela s'être jamais escamotée à son propre regard intérieur.

C'est dans la force magique de ces énergies neuves que Clara se réchauffe à ce nouveau reflet qui, sans l'éblouir du tout, l'éclaire un peu plus dans cette constance exemplaire qu'elle accorde à cette intériorité afin d'en extraire, mais est-ce bien le mot ? d'en réceptionner le meilleur dont elle pose des couleurs sur des toiles encore vierges, et qui accompagnent les mots dans l'ordre d'une inspiration que précipitent les phrases sur les pages encore blanches.

Deux semaines donc d'un travail intensif dont le silence a pris tour à tour l'éclat d'un rire ou la chute des larmes dans ces rivières d'elle-même où elle a plongé pour accélérer, du temps, l'évolution suprême, ce face-à-face avec le cœur, cette joie étrange et un peu triste que la veine du divin fait courir à fleur d'âme quand l'amour, en question, n'a plus de réponse au quotidien, qu'incertaine et troublante dans ces remises en jeu que l'appel de l'autre ne faisait plus entendre.

Clara, à nouveau calme en son équilibre raffermi, a jeté les dés de ses actes futurs sur le tapis écarlate

d’un présent initiateur et sur la table verte d’un renouveau spectaculaire, à nouveau les idées qui fusent ont le parfum certain de ces nouveautés radieuses que le siècle annonce quand les uns et les autres, attentifs en eux-mêmes, décident d’en fournir au mieux les affaires qui se présentent.

Si François lui a manqué, quand même,
Il était important qu’elle soit seule.
Si Érica, toujours présente dans son subconscient,
Ou est-ce à l’habitude d’une amitié forte ?
Lui a aussi manqué, d’une certaine manière,
Elle rend grâce au hasard qui les a tenus
Éloignés tandis qu’un ménage se faisait
Au sein de son intériorité encombrée.
La place est à nouveau claire et dans
L’espace ainsi rétabli, le cocon, nouveau et
Prêt à éclore, ouvre déjà sa place à la
Chrysalide future qui d’un autre cocon
Verra les jours suiveurs que nous accordons à
Nos priorités quand, d’une joie ou d’un
Enthousiasme, nous évoquons, par-delà ce qui
Nous habite, ces énergies créatives en
Partance d’ailleurs dont nous devenons
Les pistes privilégiées d’un atterrissage en
Bonne et due forme, quand à nos marques et
À nos blessures profondes se substituent
Les éclairs d’une conscience qui jamais
Plus ne réitérera les mêmes erreurs qui nous
Avaient amenés au pied de nous-mêmes
Sans passer par le cœur, sans se préoccuper de

Cette âme, pourtant vivace, qui de seconde en
Seconde tend sa trajectoire entre soleil et
Lune, pôle yin et pôle yang de ces qualités
Qui nous habitent afin de les vivre de plus
Belle, de plus beau dans les quartiers de
Chacun que d'autres nous révèlent avec si
Peu de conscience que c'en est parfois troublant.
Clara a dépassé la marche de ce degré, comment
Savoir ? Elle se tient debout et droite,
Toute seule, encore une fois, et c'est d'une âme
Renforcée et d'un cœur affermi, qu'elle
Attend le prochain week-end, sans
Impatience aucune, juste une forme de
Jubilation qui motive et sous-tend une
Sérénité un peu plate puisque ni regret, ni
Chagrin, ni extase ou bonheur inédit n'en
Marquent non plus la pérennité.

Clara a vécu quinze jours difficiles et c'est de ces deux semaines, enfin, qu'elle sort, ne voyant le bout du tunnel que par ces efforts et la compréhension qui en ont rythmé l'insondable solitude, dont l'absence envahissante de François fut, sans doute, le révélateur le plus impitoyable de ce constat sur elle-même. Clara, à nouveau en équilibre, chantonne une chanson d'un français… ?
Goldman ? « Elle donne du pain aux pigeons »… pour clore ainsi, en mélodie symbolique et texte léger, ces quinze jours de vérité auxquels personne ne comprendrait rien. C'est pourquoi elle a décidé de n'en pas parler. Les avoir vécus est, en soi, assez.

C’est ainsi qu’ils repartiront aux fossés de ces attentes de chacun qu’elle n’a pas pu différer, et c’est tant mieux.

« De ces abîmes de trésors qu’il nous faut explorer, afin d’en retirer le meilleur de nous-mêmes, en l’humain, des lasers de lumières, toutes divines, aident nos recherches les plus folles du moment, pour que, sans nous attarder outre mesure à ces limites que cela suppose, nous dépassions avec allégresse ces vestiges passés vers les vastes plaines à traverser d’une humanité entière dont nous sommes, chacun, l’inspir ou l’expir d’un moment donné. »
Érica qui travaille tous les jours dans son bureau du palais d’Elra, est en train de lire le discours qu’elle a demandé à Clara de lui écrire pour l’anniversaire de son élection le 22 décembre prochain.
C’est un beau discours où la dimension spirituelle n’est pas oubliée. C’est ce que souhaitait Érica, mais Clara, sans cela, n’aurait pas accepté de l’écrire. Érica ne voit pas la nécessité de fêter cette élection mais les citoyens y tiennent, ils l’ont fait savoir par leurs ateliers locaux. Il n’est donc pas question de le passer à l’as… comme ils disent.
Érica poursuit sa lecture :
« À votre service depuis vingt ans, au service du Lutando, avec vous tous mais aussi, pour cela, au service du monde et de la planète, nous nous efforçons, en joignant nos efforts et notre créativité, d’assurer une démocratie de participation, jusqu’à présent réussie, que je me propose, avec votre aide, d’éten-

dre à l'Europe et à ses instances, si toutefois nous passons dans l'Union européenne, ce qui, nous le savons tous ici, serait souhaitable.
En ce jour anniversaire de mon élection, et en toute modestie, je m'allie à vous tous et unie à vous dans ce service que suppose ma fonction assumée dans ce but, je tiens à remercier chaque citoyen du Lutando, notre pays, pour la responsabilité assumée et active dont vous faites tous preuve… »
Le discours continue sur ce ton qui plaît beaucoup à Érica. C'est à la fois un constat, un appel, une profession de foi… bref, c'est bon et comme elle tient à le lui dire, elle l'appelle.
– Clara ? C'est moi, Érica. J'ai reçu le discours que je viens de lire, rien à changer, je te remercie, c'est parfait.
– De rien Érica, c'est venu tout seul.
– Comment vas-tu ? Il y a longtemps ! Deux semaines ! Je serai là samedi et j'avoue que je suis contente. Ces deux semaines ont été follement prenantes !
– J'ai vu ça ! dit Clara.
– Tu n'as pas paru à une seule…
– Non, ce n'était pas, pour moi, le moment. Mais cette période fut très fructueuse sur tous les plans et j'ai pu faire ce discours dont je ne suis pas mécontente, tout compte fait !
– Pas trop seule ? demande Érica.
– Terriblement, François non plus n'est pas venu ! Mais quand c'est dur parfois c'est pour plus, mieux, bref !… ça va !

– Je me réjouis de te voir, je vais essayer de venir vendredi si je peux. Je débarque ? Tu m'invites à dîner ?
– Oui, si François n'est pas là, sinon on se verra samedi.
– Ça roule. Je t'embrasse, et merci encore.
Clara a raccroché après Érica. Cette dernière relit le discours pour se le mettre en bouche, bien qu'elle ait tout le temps jusqu'au 22 décembre !
Puis elle appelle son secrétaire Julien pour lui dicter une lettre à Jacques Chirac qui finalement n'a répondu ni oui ni non à son invitation pour un week-end de travail à Marver. Elle le lui rappelle donc tout en le remerciant pour ce dîner à Majorque.
La soirée est encore bien remplie par diverses manifestations terminant le festival du théâtre. Mais demain c'est jeudi et tout sera fini ! Érica va pouvoir respirer. Travailler avec les citoyens c'est bien mais parfois plus astreignant que d'assumer un simple mandat traditionnel ! Heureusement qu'il y a les week-ends !
C'est par un souper au palais d'Elra que se clôture le festival. Pas moins de deux cents personnes avec les comédiens, les metteurs en scène, les représentants de l'atelier attaché au secrétariat à la Culture… une soirée pour laquelle Érica a demandé au protocole un buffet, c'est plus simple et plus convivial. Et ce soir, peut-être couchera-t-elle au palais parce que cela va se terminer tard. Une chambre, sa chambre y est toujours prête et elle l'utilise, à l'occasion…

Érica accueille et félicite chaleureusement les troupes présentes ainsi que les vedettes. Le Premier prix a été décerné à une troupe suédoise pour une merveilleuse création, fantastique et admirablement bien interprétée par deux comédiens, entre autres… une femme, jeune, vingt ans et une grosse vedette suédoise, un homme de trente ans Ulrich Dannen, on dirait un nom allemand. Ulrich est un homme cultivé, beau comme plusieurs dieux réunis pour faire un chef-d'œuvre et l'ayant réussi : lui !! et admirable comédien, bref, une petite – ou plutôt grande – merveille, vu sa taille. Brun, les yeux bleus et tout ce qu'il faut pour faire craquer une femme, fût-elle Présidente. Ulrich est très entouré mais il s'arrange quand même pour s'approcher puis ne plus quitter Madame la Présidente, comme il dit.

Ils discutent donc, en anglais, puisque Ulrich ne parle ni lutandois ni français, il lui raconte son parcours jusqu'à cette création au théâtre, lui qui fait beaucoup de cinéma et a été révélé par Bergman, entre autres…

Ulrich est charmant, d'une sensibilité brûlante, il le sait, et se sert de son magnétisme avec beaucoup de discrétion… appuyée.

Érica est si occupée par sa réception, allant des uns aux autres, attentive à chacun, qu'elle ne remarque pas, pour une fois, cet homme superbe qui lui fait la cour. Car il lui fait la cour et mon Dieu ! on peut la comprendre puisqu'elle a le double de son âge ! Érica n'est pas une obsédée, elle est femme et dans sa logique n'entre aucune perversité. Mais elle est bigrement séduisante et

cet homme-là est vraiment attiré par son charisme étonnant qu'elle promène et exerce, malgré elle, sur les foules mais aussi sur chacun.
Moulée dans une robe rose thé, sa silhouette parfaite évolue avec grâce et aisance. Ulrich est tout à fait séduit mais elle ne le remarque pas.
C'est pourquoi lorsqu'après la réception, trop fatiguée pour rentrer chez elle, elle est montée dans sa chambre se coucher, sa surprise fut teintée de peur lorsqu'elle aperçut Ulrich, assis dans un fauteuil, qui l'attendait.
Tout d'abord elle ne l'a pas reconnu dans la pénombre et ensuite sa surprise n'était pas feinte.
– Pardonnez-moi Madame la Présidente. Vous n'avez qu'un mot à dire pour que je parte. Mais… puis Ulrich après un « mais » circonspect s'est tu, prêt à s'exécuter si elle lui demandait de quitter les lieux.
En quelques secondes Érica a décidé de passer la nuit avec lui. Pour tout un tas de bonnes et mauvaises raisons, inutiles à énumérer, elle s'est brusquement dit :
– Oui, il me plaît, j'en ai besoin, là, ce soir. Oui, oui et oui.
Sans un mot, elle s'est dirigée vers le lit dont la couverture était faite et elle a arraché la couette, dévoilant largement le matelas immaculé dans son drap lisse. En regardant Ulrich dans les yeux elle l'a invité à la rejoindre.
Ce fut une expérience mémorable, Érica ne pensait pas qu'un Suédois puisse faire l'amour aussi, éro-

tiquement parlant, parfaitement. Il a beaucoup voyagé, s'est-elle dit avec humour.

La nuit fut chaude, répétitive… une santé cet homme ! Bref Érica, contente d'elle et de lui, a tenu à ce qu'il parte avant le petit déjeuner car après ces ébats plus que satisfaisants, elle avait besoin de récupérer, de respirer seule, de lire ses journaux, comme d'habitude.

En s'étirant sous sa douche rapide qui suivait un bain parfumé, Érica souriait à la vie, au Lutando et à Ulrich, amant d'un soir et sex-symbole suédois de réputation internationale.

Pourtant, sida oblige, les préservatifs dans la poubelle de la salle de bains restaient les seuls vestiges d'une nuit éblouissante, qui à l'heure actuelle, ne fait quand même pas perdre la tête au point d'oublier ou de négliger de se protéger.

Une Présidente c'est rare à l'heure actuelle, a fortiori une Présidente célibataire. Mais pense Érica, en rejoignant son bureau à l'étage du dessous, ce matin-là, ça a parfois des avantages non négligeables. Je devrais être plus attentive dorénavant aux hommes qui m'entourent durant mes réceptions au palais.

Toute la journée le souffle pressant du jeune Suédois a fait frémir les souvenirs sensoriels de son corps, de sa peau et elle a trouvé cela très excitant au cours de ses rendez-vous où pour la première fois, aussi intensément, elle a goûté au pouvoir de manière nouvelle, différente, exaltante tout en se disant :

– Attention Érica, ne te laisse pas avoir par cette exaltation que donne au pouvoir le sexe quand à la

sauvette, rapidement ou secrètement, il lui ajoute cette note piquante d'une jouissance rapide que le pouvoir prolonge et dont il se sert en s'en nourrissant. Attention Érica… sexe et pouvoir, pouvoir et sexe… jeu dangereux où le cœur, remplacé par la tête, donne des idées de revenez-y à ces moments furtifs et vibrants qui n'ont aucune importance et pour cela exaltent le pouvoir qui les suit pour s'en nourrir.
La chance cette fois-ci est qu'Ulrich habite loin et qu'il n'est pas un citoyen, ni un dirigeant du Lutando ! Je veux dire un de mes proches ! Quelle chance !
Mais la journée est quand même marquée par des sensations physiques et intérieures tout à fait intéressantes et agréables… ça, c'est sûr !

Le week-end s'annonce maussade, le soleil boude, il fait assez doux mais la lumière, teintée de gris, donne à Marver des airs frileux.
Clara, qui a passé la nuit dans les bras de François, est tout à fait satisfaite du temps, du week-end et de la lumière un peu moins éclatante. Son cœur affiche beau fixe et dans l'expectative de rien, elle réagit bien à tout. François est au septième ciel et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, pour eux.
Érica, qui n'est pas venue dîner hier soir vendredi, est invitée à déjeuner et François, lui, voit à Marver un ami de passage qu'il ne tient pas à emmener chez Clara car il s'agit d'affaires. Ils déjeuneront donc à

l'auberge de Marver où il a retenu une table de deux couverts.
Clara se retrouve donc seule avec Érica et heureuse de l'être, tout comme Érica qui soupire en arrivant.
– Ça fait si longtemps. Mais tu as l'air en pleine forme ?
– Eh oui ! Il est là !
– Tu es franchement amoureuse, pourquoi ne veux-tu pas te marier, ni vivre avec lui ?
– Je ne sais pas, mais on n'en parle pas aujourd'hui OK ?
– Comme tu voudras.
Sont évoqués ensuite dans l'ordre :
1. Le discours
2. Le festival du théâtre, les prix, les pièces…
3. L'atelier des citoyens auprès du secrétariat à la Culture et tout le travail superbe qu'il a accompli pour ce festival
4. Ulrich.

Ce quatrième point, si on peut appeler ça ainsi, ravit Clara qui trouve qu'Érica vit une vie quasi monastique et que c'est mauvais pour la libido, le moral, tout ! On en rit, cet épisode érotique en plein palais d'Elra est franchement comique. Il a du culot cet Ulrich ! Mais il a raison, la preuve !
Puis les deux femmes philosophent un peu, beaucoup, passionnément, sur l'amour en général, en particulier et sur les affres d'une solitude consentie au bonheur de créer, d'être disponible et libre face à l'inspiration ou au service, comme Érica… comme Clara. Vaste sujet que des discussions sans fin peuvent qualifier ou

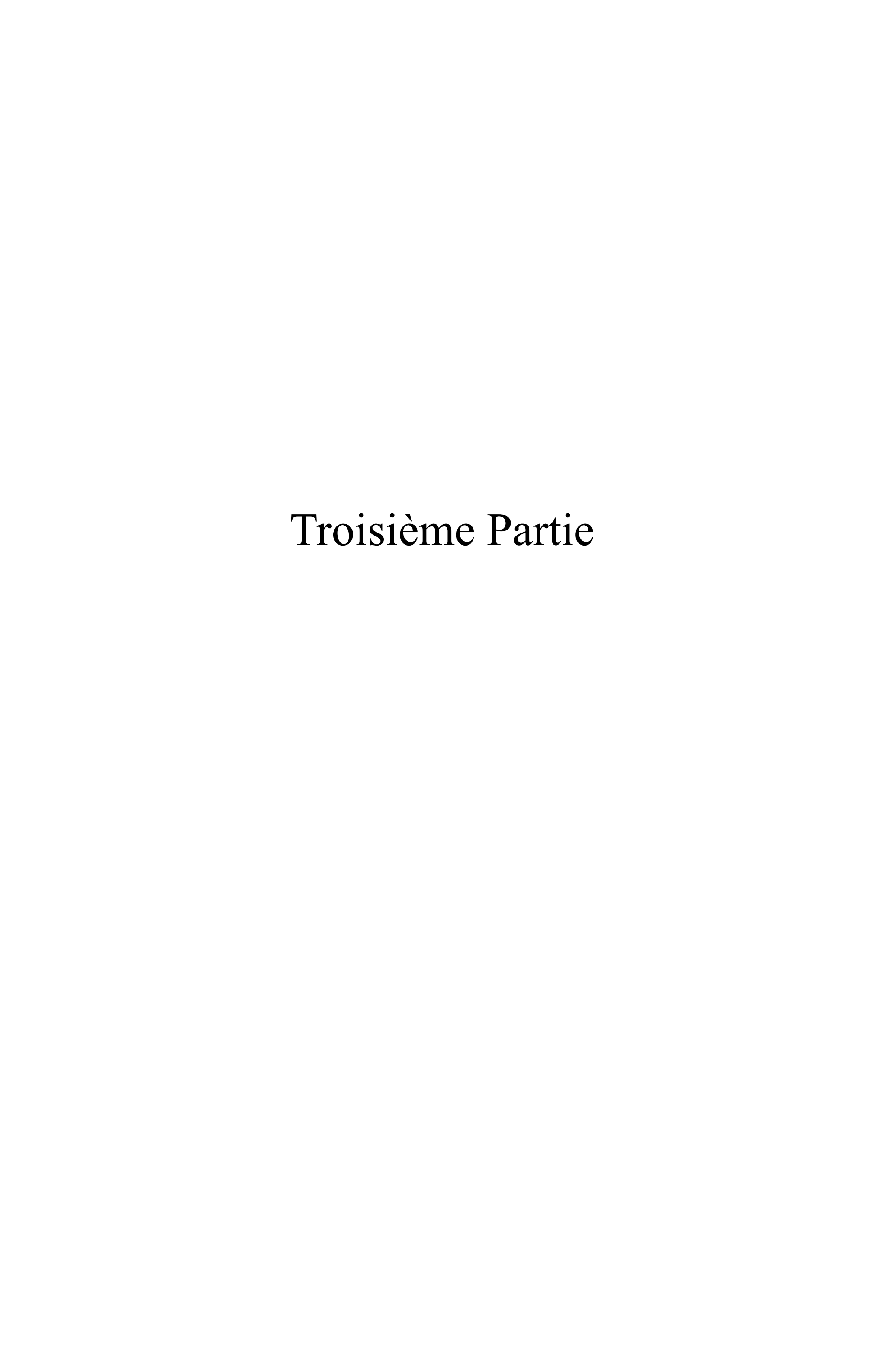
analyser à l’infini sans aucune solution quant à la vie privée, quant au couple.
C’est alors qu’elles évoquent le pouvoir à tous niveaux qui, dans le couple, peut dévier vers un rapport de force, c’est pourquoi Érica ne se voit pas mariée à nouveau, en tout cas c’est un choix déterminé. Quant à Clara, c’est la balancelle de l’hésitation dont elle ne sort pas. François, oui. En mari ? non. Les temps sont rudes pour les femmes et par voie de conséquence pour les hommes.
– Tu sais qu’il est formidable de constater que nous n’avons pas au Lutando de problème par rapport aux femmes dans le pays, je veux dire de ce machisme dont se plaignent les autres démocraties ! Regarde la France, combien de femmes en politique ? Et encore avec Chirac on avance mais elles sont à la santé, à l’environnement… bref, dans des trucs de femmes ! En Norvège il y a je crois un ministre femme à la guerre et à l’armement. Ce sont les plus en avance. Mais ici nous avons pratiquement une sorte de parité non définie ou nommée, c’est un état de fait, on a donc beaucoup de chance avec nos hommes, nous.
– C’est vrai, approuve Érica. On ne parle même pas du problème, on n’a pas besoin d’en souligner l’inexistence. Érica rit et ajoute :
– Tu sais, je me dis que quand nous en arrivons à parler du Lutando par référence aux autres pays… quant à la démocratie, je veux dire, j’ai l’impression qu’on est parfaits ! Pourtant…
– On a une forme de perfection qui n’en est pas une puisqu’on y tend sans cesse, mais il est vrai que nous

sommes un pays pilote, dans ce sens où ici se font et se vivent, citoyennement parlant, des choses différentes qui ne font pas partie de l'inconscient collectif, parce qu'elles sont totalement nouvelles et innovantes. C'est rare. C'est précieux, dit Clara.
– C'est pourquoi il faut les imposer dans l'éventualité de notre entrée dans l'Union.
– Tu as raison, Érica, il ne faut pas faiblir.
Je pense que le Président français peut être un allié dans ce domaine.
– Je le crois aussi, lance Érica, on va voir s'il accepte un week-end de travail ici. Tu es alors, forcément, des nôtres.
– Avec plaisir ma belle, dit Clara qui se lève pour aller chercher du café.
L'amitié de Clara et d'Érica a gagné en complicité dans cette harmonie qui, depuis toujours, les réunit. C'est Clara qui, sans le dire, le constate. Érica, elle, est égale à elle-même, trop occupée par un pouvoir qu'elle exerce avec beaucoup de sagesse, investie totalement dans sa fonction et au service de son pays pour le bien général, elle ne peut, comme Clara en a le loisir, tourner autour de son nombril ou trop analyser ses états d'âme. Érica n'a pas d'états d'âme, elle est dans sa vie, déterminée, dans sa fonction aussi et un épisode comme celui d'Ulrich est une soupape de sécurité qui, tout à coup, fonctionne sans laisser en elle la moindre trace équivoque ou troublante.
Clara le constate simplement, Érica est aussi stable et centrée que le trône symbolique du pouvoir sur

lequel, depuis maintenant vingt ans, elle sévit avec succès.
Les deux tempéraments face à face se complètent en s’additionnant ainsi dans l’harmonie de cette amitié qui les unit sans les diviser malgré certains heurts, parfois, et c’est bien normal, Clara se dit qu’au fond la femme parfaite serait celle qui réunirait en elle ces deux pôles, ces deux aspects qu’elles représentent toutes deux.
Érica plus Clara ou la femme absolue, ultime en ses possibilités exprimées, en ses potentialités vécues.
Pour s’amuser Clara s’essaye à tenter un seul nom avec les deux prénoms, il y a plusieurs mots « rigolos » qui passent ainsi dont Clarica… Carleri… Carica… c’est amusant, se dit-elle… avant de livrer ses réflexions vagabondes à Érica qui sirote son café en silence. Cela la fait rire. Érica dit alors :
– C’est pourquoi il faut tirer, au maximum, parti de nos complémentarités. C’est un trésor à ne pas laisser passer. Tu comprends ?
Clara comprend, tout en admirant Érica si sûre, si totale, si rassurante. Une seule fois, une seule, Clara a vu Érica un peu troublée, lorsqu’elle lui parlait, il y a quelques semaines, de François. Mais aujourd’hui après tout ce qu’elle a vécu, Clara se demande tout simplement si elle n’a pas rêvé et si ce n’est pas, tout bêtement, encore elle-même, avec sa propre peur projetée sur son amie Érica, qui est à l’origine de toute cette histoire ! Peut-être ai-je monté ça de toutes pièces. Je me suis ensuite rendu compte grâce à ça, cette conversation, que je tenais à François

beaucoup plus que je ne pouvais l'imaginer, que je l'aime et surtout que je n'ai aucune envie de le perdre !
Clara se rend compte combien il est difficile d'être tout à fait sûre de quoi que ce soit, à moins que ce ne soit vécu complètement. Aujourd'hui, elle est sûre d'une chose, elle a peur qu'Érica ne séduise François ou même ne tente de le faire. Mais ce n'est pas parce qu'elle l'aurait fait qu'elle y serait parvenue.
Donc il semblerait que la peur lui ait enlevé la confiance superbe qu'elle a en François !
Quelle histoire se dit-elle ! C'est ma faute, mea-culpa.
Avec Érica devant elle, les choses paraissent si simples ! Il n'y a aucun problème, amitié sûre. Joie immense de se comprendre et de s'aimer en se complétant avec équilibre et harmonie.
Clara regarde Érica qui lui sourit, découvrant en elle une reconnaissance différente. Ces dernières semaines, surtout les derniers quinze jours, ont été déterminantes ! Pourquoi ? Pour qui ? Pour les relations, pour moi et eux, tous…
Tout à coup Clara se sent apte à plus, comme si de cette retraite de Marver, elle rayonnait, énergétiquement, plus largement, englobant non pas des repères mais des fondements infinis dont la nuit des temps est la mère et l'espace planétaire le père. Clara se sent prête à épauler Érica et François plus qu'elle ne le fait déjà, telle une éminence grise invisible et anonyme, donner pour donner et aimer assez pour que le don parvienne à qui de droit, sans le décider

soi-même avec volontarisme comme il est d'usage, en général.
Érica se détend et cette première façon de se relaxer en échangeant avec Clara, en vrac, leurs bonheurs et leurs misères, leur rire et leur joie est une façon bien agréable de se retrouver, ensemble, dans l'équilibre individuel dont elles se départissent rarement. Érica sent bien que ça n'a pas été facile pour Clara et bien qu'elle-même ne connaisse pas ce genre de trouble intérieur dévastateur, elle en comprend l'irruption comme une malencontreuse maladie infectieuse, parfois contagieuse, dont elle a toujours été jusqu'à présent, épargnée !
C'est avec curiosité qu'elle écoute,
Avec appréhension qu'elle se force à ne pas anticiper.
Avec soulagement qu'elle passe à un autre sujet…



Troisième Partie

La salle bourdonne d'un bruit étrange où se mêlent des appels, sortes de cris couvrant le reste quand une personne en interpelle une autre, reconnue mais inaccessible. La foule est assez dense. Il y a là des parlementaires, des sénateurs, des députés, tout ce que l'Europe compte d'élus semble rassemblé ici…

Le Conseil de l'Europe a ouvert cette salle sur les perspectives du 21e siècle. Cette organisation intergouvernementale s'ingénie depuis 1949 à s'occuper de la défense des droits de la personne et du respect de la démocratie. Le Lutando en est l'un des trente-quatre pays fondateurs et aujourd'hui, à la demande de nombreuses associations européennes et nationales, après les assises internationales des associations qui se sont tenues la veille, une journée de travail suivie d'un atelier prévu demain, ouvre un séminaire de trois jours que viendront clôturer quelques chefs d'État. C'est une première. Ces derniers, en général, sont représentés dans ce genre de réunions, mais jamais présents. Et on ne sait pas encore qui viendra, c'est dire le souci qu'ils ont de ce genre de manifestation et l'attention qu'ils leur prêtent !!

Clara est là, en tant qu'intervenante, elle doit ouvrir et clôturer les travaux avec pour mission d'orchestrer la

journée des ateliers. Érica Rania est le seul chef d'État ayant décidé, en citoyenne, d'assister à la totalité des travaux, elle est accompagnée de deux secrétaires d'État ainsi que par trois des représentants d'ateliers de citoyenneté attachés auprès des secrétariats en général ainsi qu'auprès des élus locaux. L'un d'eux représente une localité dont la mairie travaille avec les citoyens.
La délégation lutandoise se compose donc de cinq personnes plus la Présidente Rania, de trois élus et trois volontaires, tous citoyens et ne se préoccupant nullement de hiérarchie institutionnelle, ce qui est en soi assez inhabituel pour être remarqué. Érica est dans la salle, comme les autres, et a tenu à n'avoir aucune intervention officielle, en tant que chef d'État, à l'ouverture, de même, ce sera la seule Présidente à clôturer les travaux en sachant de quoi elle parle puisqu'elle y aura assisté.
Actuellement, en effet, les habitudes des élus sont étonnantes… ils passent… ils voient de la lumière, entrent, parlent et s'en vont, la plupart du temps les interventions sont préparées par des collaborateurs un peu plus au courant !… et encore, sous une forme de prêt-à-porter médiocre… parce que où est l'intérêt porté à tous ces travaux ? Où se situent l'échange et le dialogue ?
Le Lutando, ainsi représenté, fait office de petit canard au milieu d'une famille de poules !… Étrange ! Aucune des règles en vigueur dans les États en général et visant à trop hiérarchiser, à trop figer par l'institutionnel et dans ce dernier, n'est ici, en

vigueur. Rien de tout cela. Les Lutandois se présentent en citoyens responsables et c'est valable aussi pour la Présidente dont l'autorité n'en est pas pour autant remise en cause.
Le brouhaha se calme un peu quand le secrétaire général du Conseil de l'Europe monte, avec Clara, sur la petite estrade où sur les tables sont disposés les micros ainsi que les pancartes indiquant les noms des intervenants.
On demande le silence.
Il est dix heures tout juste sur un Strasbourg pluvieux et la traduction simultanée est en place dans les cages de verre qui surplombent la salle. Clara, qui intervient juste après l'accueil du Secrétaire général, a précisé qu'elle le ferait en français par respect pour le pays d'accueil, compte tenu que c'est une langue parlée couramment au Lutando, dès la maternelle, avec l'anglais et l'espagnol.

« Je vous salue tous, amis européens, et je remercie ceux qui ont insisté pour obtenir cette intervention que je fais, ici, en ce lieu symbolique du Conseil de l'Europe, avec beaucoup de joie.
Puisque la majorité des personnes présentes sont des élus, je note, non sans un certain regret, que je m'adresse à des partisans. En effet, dans les systèmes de nos démocraties actuelles, ne peuvent être élus que ceux et celles qui se présentent au sein d'un parti politique, structure privilégiée, hyper politisée qui, en formant les militants à militer… ! fabriquent de la chair à politiciens facile dans un parcours sans

surprise, où ceux qui sont passés par les grandes écoles ont toutes les chances de choisir cette carrière politique qui d'entrée, exclut les citoyens d'une démarche bien à eux de politique citoyenne, dont personne n'a l'écoute ni même le sens de la responsabilité, côté politique, puisque comme nous le savons tous, les carriéristes s'occupent des autres et font pour eux…

Ce système démocratique, dépendant et soumis aux structures partisanes, est en train d'asphyxier la démocratie qui en perd singulièrement le souffle à tous niveaux, accusant le clivage entre politiques et citoyens, à tel point, que rien ne passe plus et que la crise actuelle que connaissent en Europe les nations, est une crise de rupture des relations humaines au profit d'une relation institutionnelle qui tourne au circuit fermé des structures en place, avec ceux qui les font tourner de moins en moins bien, résumant à un circuit fermé ces structures d'accueil que devrait représenter le service public en général.

Vous tous ici qui êtes élus, donc partisans, je voudrais vous mettre en garde contre une forme d'exclusion sournoise, ambiguë, que vous vivez et que vous fabriquez sans le vouloir, dans vos partis respectifs. D'abord vous vous excluez les uns les autres et ceci est valable au sein du parti ou vis-à-vis de celui d'en face.

« Majorité - Opposition » la vieille histoire d'une jeune démocratie devenue schizoïde à force de conflits. L'opposition est maintenant un métier, et il n'y a pas lieu d'en être fier ! Loin de là !

Que cette fin de siècle appartienne à ces cycles remuants qui, avant de disparaître, dégénèrent pour faire place à un ordre différent, c'est certain. Que les hommes se suivent et en se ressemblant soient assez divers pour faire avancer l'évolution inévitable d'une nation ou/et de l'humanité, c'est certain. Mais chacun de nous a sa part de vraie responsabilité qui, devant l'interdépendance au service des détriments que nous causons à la planète en général et à nos pays en particulier est, je crois, une vraie force qu'il nous appartient de mettre en jeu le plus rapidement possible. Parce que de cette conscience citoyenne dépendent à la fois la construction de l'Europe et la santé du monde et de chaque pays.

J'appartiens à un petit pays dont je suis très fière ! Notre Présidente Érica Rania, ici présente parmi vous aujourd'hui, ne se sent concernée par ce discours que parce que je suis sa compatriote, nous n'avons pas au Lutando d'usine à fabriquer l'exclusion, nous n'avons pas de parti politique. Notre système démocratique est basé sur la citoyenneté opérative de citoyens assez motivés – et nous le sommes tous – pour s'engager par roulement durant une période de leur vie, aux affaires de la nation, aux problèmes locaux, régionaux, nationaux et internationaux. Nous travaillons ensemble avec les politiques élus qui, eux non plus, ne sont pas partisans. Les idées, les opinions qui se rencontrent au sein des ateliers de citoyenneté sont différentes bien sûr. Mais c'est leur richesse. Et de cette diversité nous construisons ensemble. Je ne veux pas m'étendre sur

ce système-là, qui marche, vous en avez entendu parler ! Il mérite réflexion pour de plus grands pays, comme l'Allemagne ou la France.
Ce que je suis venue vous dire est que cette conscience citoyenne est à double face et que son émergence doit tenir compte de cette bipolarité-là.
Les politiques doivent en prendre conscience, en tant que citoyens. Ce n'est fait nulle part. Quel chef d'État est présent, ici même, en ce moment ? Érica Rania, les autres brillent par leur absence.
Les citoyens doivent aussi prendre conscience, à la fois de leur pouvoir, et à la fois de cette politique citoyenne dont ils sont capables et qui fait la différence dans un pays.
Cette prise de conscience, doublée en ses effets positifs, est forcément non partisane.
À la lumière de notre expérience, réussie sur ce plan-là, je suis venue vous dire que les partis politiques, à l'heure actuelle, semblent plus rétros que constructifs, que leurs structures sont gênantes pour une démocratie participative et que le 21e siècle ne sera pas partisan ou ne sera pas.
Nous avons fabriqué cette crise, nous la maintenons vivace avec des structures inappropriées. C'est aux institutions de bouger et de s'élargir pour permettre aux hommes d'y amener une vie plus fluide et plus créative.
Ceci est valable pour l'économie, la finance, la médecine... tout ce qui a été institutionnalisé au point de gêner maintenant aux entournures des nations qui s'y sont laissé piéger.

Personne, je vous l'accorde, n'a de leçon à donner à personne, pas même moi, mais les Lutandois ont, comme vous tous, une expérience à partager, à faire connaître et j'en suis ici la messagère. C'est en apprenant les uns des autres que nous avancerons ensemble vers ce 21e siècle qui se profile à une allure étonnante.
De tous les problèmes de société, et la violence aussi en est un terrible, disons-nous que c'est en nous que cela commence et peut s'épanouir, même si nous, personnellement, ne passons pas à l'acte, quelqu'un le fera. Il est donc important d'en avoir cette conscience. Le Lutando est un pays qui a cette conscience, parce que les enfants y reçoivent une éducation où on leur fait prendre justement conscience de ce pouvoir de l'être que tout humain peut développer jusqu'à l'harmonie de vie, cet art de vivre est à notre portée à tous, et je vous invite à venir le goûter chez nous, au Lutando, où autant Pacarica notre capitale que toutes nos petites localités vous accueilleront en toute fraternité. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous et c'est de ces relations bien vécues que naîtra l'Europe.
Nous comptons donc sur vous tous. Et merci pour votre écoute. »

La fin de l'intervention de Clara laisse un profond silence planer sur la salle puis l'ovation éclate, unanime, tandis que cette dernière se demande s'ils ont bien compris qu'elle vient de leur dire qu'ils sont tous à côté de la plaque ?!

C’est en rentrant de Strasbourg où Jacques Chirac n’est pas venu, qu’Érica a trouvé dans son courrier un mot de la Présidence française l’invitant, en visite officielle cette fois, à Paris, à déjeuner à l’Élysée et dîner officieux qu’on lui demande de réserver aussi.
Puis Érica est partie, comme prévu, passer le week-end à Marver, une pile de dossiers sous le bras, dont une proposition française de consensus face aux armements nucléaires où la France propose de représenter, après ses essais, la force européenne de dissuasion.
Érica est toujours en pleine forme, mais sans pratiquer aucun exercice, par manque de temps à Pacarica, elle se sent lourde à chaque fin de semaine et aspire à ces marches dans les forêts lutandoises… près de Marver.

C’est par un coup de fil que Clara lui a fait part du mot de félicitations qu’elle vient d’envoyer à Chirac – de quoi je me mêle… je sais ! a-t-elle dit, en riant ! – pour sa décision d’arrêter les chasses présidentielles !
Ça, en tant que citoyenne, OK ! je ne suis pas française, mais en tant que citoyenne j’ai trouvé ça vraiment formidable. Évidemment les partisans socialistes… n’ont fait aucun commentaire ! Il leur a cloué le bec. Sympa sa décision. La chasse, pouah !
François a décidé, comme ça, d’un coup, de s’installer à Marver, il a loué une maison, mettant Clara devant le fait accompli, sans rien lui demander, c’est ainsi sa seule décision. Il n’est pas rentré dans le privé mais a ouvert un cabinet de consultant. En tant

qu'avocat et avec la réputation qu'il s'est faite, il travaille par fax et va en moyenne deux fois par mois à Pacarica.
C'est donc nettement plus commode, ils se voient, avec Clara, quand ils le souhaitent, c'est-à-dire tous les jours mais ont chacun leur maison et se reçoivent. Ils sont dans la même rue et Clara a réellement été étonnée, tout en se disant qu'un vrai couple, c'est ça, être capable de s'engager non pas ensemble, mais individuellement dans une trajectoire et de vrais choix communs, dans la compréhension que l'harmonie qui s'en dégage ne doit, en aucun cas, subir la moindre pression de l'un des deux partenaires sur l'autre. Que François ait pu faire ce choix tout seul conforte Clara dans le fait qu'il est vraiment l'homme de sa vie. C'est rare… même au Lutando… se dit-elle, les hommes, les femmes ont une telle tendance à s'entraîner mutuellement dans des mouvements contrariant l'un ou l'autre au détriment d'un équilibre qui ne découle pas forcément d'une vie commune.
La vie est donc belle pour Clara et François dont la liberté mutuelle s'organise de façon fluide autour de la vie créative de l'une, professionnelle de l'autre. Clara écrit et peint, comme à son habitude, elle travaille comme conseillère particulière d'Érica, publie, fait quelques interventions qu'elle choisit et accepte toujours en fonction de l'impact, à la fois citoyen et politique, sur le plan européen. On pourrait dire que Clara est heureuse. Et on le dit. François ne désespère pas de l'épouser un jour, peut-être que maintenant

qu'il a une maison, la menace de la vie commune traditionnelle s'étant considérablement allégée, elle acceptera un jour de dire oui, officiellement, à cet homme qui lui, a dit oui pour leur vie, ainsi, ou autrement, mais dans une direction commune où leurs engagements individuel et mutuel se soldent par des idées déterminées et une action efficace au service du pays mais surtout, par une extension de conscience et de responsabilité, au monde.
Clara et François travaillent aussi, depuis peu, au CES, le Comité Économique et Social européen composé de deux-cent-vingt-deux membres représentant différentes catégories économiques et sociales de la Communauté ; c'est une institution qui donne son avis sur les projets de lois communautaires qui lui sont soumis. Bien que le Lutando ne fasse pas encore partie de l'Union, ce comité consultatif leur a demandé de participer aux travaux à cause du statut particulier du Lutando dont la démocratie tout à fait novatrice, citoyenne, l'intéresse. Ils ont accepté pour un temps.
Ils ont promis ensuite de participer au Comité des régions, consultatif aussi, dont les membres sont saisis pour plusieurs domaines d'intérêts nationaux comme la santé, l'éducation, la culture…
Mais Clara a tant de réserve à faire sur ces lois qui ne résolvent rien et dont le temps contribue à faire des pièges dont il est difficile de sortir, qu'elle est pour l'instant bien à sa place au CES.
Érica, tenue au courant des travaux, y participe ainsi d'une certaine façon, ou plus exactement d'une

façon certaine. Tous les ateliers de citoyenneté auxquels sont communiqués thèmes et rapports dont Clara et François sont en charge, pour avis et suggestions, y travaillent, et leur collaboration utile est si créative que le paradoxe ainsi soulevé est très intéressant ! En effet, l'Europe prend des avis novateurs qui sont alimentés par le biais d'un pays pilote, ce Lutando qu'elle hésite à rallier à son Union et qui pourtant se trouve être à l'origine de certaines décisions.
Le traité de Maastricht, anti-citoyen au possible a été épluché par les Lutandois et des articles dénoncés, comme le 138A. Mais il y en a d'autres…
Quand on sait que l'avis de la Commission européenne est d'importance majeure pour l'adoption des règlements et qu'elle propose des textes ayant force de loi, ainsi que des avis de conduite à appliquer en politique générale, quand on sait que les membres de cette Commission ne sont pas des représentants politiques – ce qui en soi est positif – qu'ils ne sont donc pas soumis aux pressions de l'opinion publique, on se demande pourquoi de tels citoyens ne travaillent pas plus étroitement – à l'image du Lutando – avec des citoyens, justement. Car à quoi sert, pour cette Communauté à caractère non politicien, d'être coupée des peuples autant que les gouvernements des différents pays ? Ce qui pourrait être un avantage, devient ici un handicap majeur. C'est stupide.
La marche d'un processus européen partant de Bruxelles est soumise à différents textes, les traités, conclus entre les gouvernements de l'Union européenne,

le règlement et la directive auxquels les pays membres doivent obéir. Le premier est l'équivalent d'une loi, il s'applique tel quel dans les différents pays, la deuxième s'impose, comme un résultat et chaque pays est libre de choisir sa propre manière de l'atteindre ; il y a là décision qui, elle, a caractère d'obligation pour la personne ou les groupes qu'elle vise et désigne (un gouvernement ou une entreprise).
Enfin parmi ces textes, aussi, les recommandations et les avis, à caractère de suggestions et non obligatoires.
Tous ces textes, qu'ils soient faits pour des institutions ou des entreprises, n'incluent pas un travail citoyen de réflexion, de proposition et de créativité. Ce n'est pas normal. C'est ce que Clara et François s'appliquent à démontrer, eux qui côtoient beaucoup de ces élus auprès des instances européennes venant volontairement de tous les pays membres afin d'apporter cette note citoyenne sans laquelle l'Europe ne se fera pas.
Clara se plaît à dire à Érica que si pour l'instant le Lutando ne passe pas par l'Union européenne, l'Europe, elle, doit passer par le Lutando, cela lui rappelle la réflexion, il y a plusieurs années, du roi du Maroc Hassan II disant que le train du marché commun européen passerait forcément par le Maghreb. L'analogie est intéressante et le Maroc est handicapé face aux instances européennes par son méga problème de drogue dont le trafic est si difficile à détruire, ce qui met le Roi en position difficile sur le plan international de répression de la drogue ; il est évident

que le Lutando lui, apporte à l'Union une expérience citoyenne qui a la particularité de faire peur aux politiques de carrière comme, en France, un Bernard Tapie a terrorisé le monde politique et on a vu ce que cela a donné ! Le Lutando, et donc Érica qui le représente, se trouve dans la situation difficile où le place sa mentalité d'avant-garde. Plate-forme citoyenne d'un 21e siècle qu'il vit déjà, le Lutando, malgré sa superficie réduite et le nombre de ses habitants, la moitié de la France… met les autres pays européens face à un miroir où la citoyenneté active, participative, est l'oxygène d'une démocratie qui a trouvé, là, une nouvelle respiration, c'est vrai.
Ne pas être pris au sérieux par l'ensemble des pays forts, industrialisés, et en même temps les mettre face à leurs propres difficultés, en douceur, par un système démocratique qui fait ses preuves est assez étonnant pour être dit, ce dont ne se privent pas les médias qui, pour une fois informent… bien !
Érica Rania est donc très sollicitée par les médias mais aussi par un monde politique partisan en difficulté qui voudrait bien se ressourcer sans perdre ses privilèges… se renouveler sans changer ses structures. Érica s'applique avec ferveur à témoigner de sa propre expérience, Clara est une ambassadrice de choc auprès des instances européennes qui l'ont sollicitée et François, avocat international de renom, est un consultant auquel font appel certains gouvernements ainsi que la Cour de Justice européenne dont les neufs avocats généraux nommés pour les six prochaines années sont des amis à lui et dont il connaît très bien quatre

des quinze juges en activité.
Tout cela parce qu'ils sont – Érica, Clara et François – lutandois de réputation internationale, citoyens et citoyenne Présidente d'un pays avant-gardiste reconnu.
À Marver le trio tient une réunion de travail par mois et les rapports partent ensuite dans les ateliers aux quatre coins du pays. La vie est très installée au rythme des week-ends, de façon harmonieuse, puisque François est sur place et que les fins de semaine des amoureux ne sont plus une priorité comme c'était le cas quelques mois auparavant.
Le dernier mandat d'Érica se termine dans deux ans et elle fait part au couple de son intention de ne pas se représenter et de préparer, en collaboration avec les ateliers citoyens, son départ, afin que la succession soit assurée et anticipée, il est important de prévenir. Comme Clara lui demande pourquoi, elle réplique qu'elle a l'intention de poser sa candidature comme Secrétaire générale de l'ONU et que le travail que nécessite cette organisation ainsi que les modifications dont elle a besoin, d'une part la passionnent et d'autre part, qu'ayant eu la charge et la responsabilité d'un État, elle est peut-être plus à même de comprendre les chefs d'État et d'être sur une même longueur d'onde malgré des opinions divergentes ou peu semblables. Bref, elle se sent prête à travailler de façon planétaire et souhaite que dans cette éventuelle fonction, son expérience puisse être utile au plus grand nombre, ce à quoi ses mandats successifs l'ont préparée.

Clara et François trouvent, en effet, l'idée excellente et pensent, comme elle, que personne n'étant indispensable, le Lutando est une assez riche pépinière de responsables pour trouver un citoyen ou une citoyenne digne, comme beaucoup, de la confiance du pays.
Érica leur a demandé si cette fonction, la sienne, les intéresserait l'un ou l'autre, pensant qu'ils avaient chacun toutes les chances, mais ni Clara – qui est trop proche et familière d'Érica pour accepter – ni François – qui pense qu'il a mieux à faire ailleurs en soutenant justement le chef de l'État, n'ont accepté d'envisager le problème sur le plan personnel quant à une éventuelle candidature. La question est donc réglée. Il faut dès maintenant préparer le pays en informant les citoyens afin d'obtenir, comme pour les autres affaires, leur soutien et leur collaboration créative.

C'est ainsi que peu à peu le Lutando est devenu, en Europe, un pays mythique où l'archétype d'une citoyenneté active, produisant une vraie politique citoyenne – seul contre-pouvoir efficace face aux institutions et aux structures trop politisées, type syndicat – qui prend corps petit à petit, créant un précédent et entrant d'une manière toute psychique dans les gênes à venir de ces citoyens planétaires qui naissent aujourd'hui.
Dans les possibilités insoupçonnées d'une citoyenneté différente, refusant la réduction subie jusqu'à présent dans les démocraties par le bulletin de vote,

se trouvent les fondements d'un siècle prometteur, chacun les porte en soi.

Si deux ans après, Érica, effectivement devenue Secrétaire générale de l'ONU, créant un nouveau précédent dans ce monde politisé d'une organisation intergouvernementale, a commencé sa fonction sous des auspices prometteurs, c'est que sa vision large, incluant sa propre expérience d'une démocratie différente, plus directe, a pesé dans la balance d'un monde en mutation dont certains gouvernements, comme la Chine, ont d'énormes problèmes dont l'Occident n'a aucune idée précise et notamment, la démographie.
Si Érica Rania, E.R. pour les intimes et le monde en général, devenu ainsi son intime, peut par le biais de sa fonction, aider aussi les femmes en imposant une polarité complémentaire indispensable actuellement, reniée jusqu'à présent, et dont le manque a ouvert un gouffre dans lequel la violence à tous niveaux s'est précipitée… c'est que ce 21e siècle auquel, avec des personnes comme Clara, François et tous les citoyens responsables de par le monde, elle travaille, en toute conscience, par l'exemplarité de comportements différents pour que de l'économie à l'éducation, en passant par la santé et la culture, un équilibre soit trouvé, une harmonisation atteinte, de manière à ce que nos enfants et ceux de nos enfants, ces citoyens du 21e siècle, trouvent des chemins sans ornières pour une citoyenneté où la responsabilité ne s'explique jamais assez tôt et jamais, encore, assez pleinement.

De l'Europe au Lutando en passant par le tour d'une planète qui concentre, à l'ONU, ses hypocrisies les plus cuisantes, il faudra bien que ce 21e siècle soit préparé, avec une mentalité différente, consciente que les intérêts seuls ne sont pas forcément au bien général un plus positif.
En tant que première femme Secrétaire générale de l'Organisation des Nations unies et en hommage à ces hommes, Churchill et Roosevelt, qui en avaient eu la brillante inspiration, Érica compte bien se mettre au service d'un esprit dont le souffle est commun à chaque être humain et si Érica se plaît à dire que, de cette identité intérieure profonde, identique pour tous malgré la diversité des appartenances, se dégage la seule vraie spiritualité qui deviendra forcément le dénominateur commun de tous les êtres quelle que soit leur appartenance religieuse, c'est qu'elle fait confiance à ces hommes, à ces femmes, que par expérience elle aime et connaît, dans ces traits qu'ils dessinent au large paysage planétaire, avec une sensibilité si proche les uns des autres que la compréhension peut en naître, enfin, et les rassembler dans un projet commun dont chaque citoyen, dans chaque pays du globe, est responsable à son niveau.
Et cette conscience citoyenne là, Érica la connaît pour l'avoir vécue avec des hommes et des femmes qui lui ont donné le meilleur d'eux-mêmes.
Ainsi, le Lutando est-il passé à la postérité et quand un an après le départ d'Érica – quelques années après les travaux concoctés par les ateliers mais aussi par Clara et François – le Lutando est entré dans

l’Union européenne sans perdre son acquis citoyen et pour le communiquer en l’installant auprès des instances européennes… Érica Rania, Secrétaire générale de l’ONU a tenu à faire remarquer officiellement, en tant qu’ex-Présidente, que dans la mesure où les travaux se poursuivent de manière anonyme grâce aux citoyens qui y contribuent largement, la postérité d’un pays est plus légitime que celle d’un homme ou d’une femme d’État qui, eux ne font que passer, tandis que la marche de l’évolution, qu’ils ont su monter ou pas, reste en place pour ceux qui suivent.

… « C’est donc de cet héritage politique collectif que la postérité d’un pays s’inscrit dans le livre d’or d’une humanité dont les mouvances ne sont que positives si on sait les considérer comme des avertissements qu’aucun volontarisme politicien ne peut résoudre sans cette conscience citoyenne opérative qui en est la colonne vertébrale indispensable.
Les hommes et les femmes ne sont pas des héros, ils ne sont que les pions nécessaires à un moment donné, dans une situation donnée, à la marche évolutive d’un pays, d’une nation, de l’humanité et comme tels ils répondent de leur fonction devant elle, pour le bien général. Il est donc nul et non avenu de vouloir écrire son propre nom dans l’histoire du monde, ce manque d’humilité est révélateur d’une ambition un peu trop personnelle toujours antinomique avec le bien général, celui des citoyens de cette nation.

Dans le mouvement des courants politiques qui se sont succédé jusqu'à présent, puisse le 21e siècle trouver dans les êtres humains qui le vivront, c'est aujourd'hui ! le courant essentiel d'une mentalité commune où les pensées ne sont plus que constructives et solidaires parce que les conflits engendrés par les partisans, en démocratie, ne sont plus dignes de l'humanité tant ils poussent à des déviances contradictoires avec les droits de la personne.

Ces scandales financiers et autres financements des partis politiques, que l'on se renvoie d'un camp à l'autre comme une balle gênante qu'aucun arbitre ne veut ni cautionner ni censurer, ne sont que des hypertrophies de ces systèmes… et comme toute systématisation est vouée à l'échec face au mouvement de la vie, il est prudent, en en prenant conscience, d'y remédier, ensemble.

Et comment faire mieux que par une politique citoyenne, grande vedette incontestable de ce 21e siècle qui s'annonce, dans lequel, déjà, elle a fait ses premiers pas grâce au Lutando.

Je rends hommage, ici, à New York, dans cette salle de l'ONU, dans le symbolisme vivant qu'elle évoque, à ce peuple du Lutando qui a su exister de façon citoyenne grâce à chacun, et si aujourd'hui l'Europe bénéficie auprès de ses instances de l'acquis et de l'expérience citoyenne des Lutandois, nous le devons à la sûre application d'une politique citoyenne au quotidien, dans tous ces travaux dont leurs ateliers ont inondé les pays qui s'y sont intéressés !

Permettez-moi avec cet hommage de rendre justice au Président français Jacques Chirac qui a officieusement aidé mon pays, à une époque où la citoyenneté n'était « qu'extraterrestrielle » ! Il a su comprendre et travailler dans ce sens. Il nous en faut beaucoup comme lui !
Enfin je terminerai en vous assurant de mon engagement dans cette organisation qui m'accueille aujourd'hui et si cette fonction est enfin inaugurée par une femme, j'aimerais simplement vous dire que l'avant-garde est un trait distinctif du Lutando qui, ici, ne fait pas non plus exception à sa règle.
Puissions-nous innover ensemble au sein de l'ONU et je m'adresse tout spécialement à certains pays réputés pour la rigidité de leurs structures en place, la Chine en fait partie, pour leur dire qu'à dialoguer on ouvre le cœur, mais avant de battre l'harmonie du cœur d'une nation, il faut que dans cette nation chaque cœur batte son rythme en toute liberté. J'espère donc que nous trouverons ensemble des solutions à ces cœurs dont les battements sont encore étouffés. Il ne s'agit pas d'imposer des systèmes démocratiques, il s'agit simplement de contribuer à l'évolution de l'Humanité tout entière, en toute objectivité, et main dans la main.
C'est ainsi que je me propose de travailler avec vous tous et je vous remercie pour votre écoute ainsi que pour notre future collaboration.
Merci. »
Discours d'investiture si inhabituel que l'ambassadeur chinois auprès de l'ONU est venu la saluer et

l'embrasser, à la chinoise, avec les cils… mais oui, c'est une première.
Mais Érica n'est pas dupe, c'est maintenant, comme toujours, que le travail commence.

Extrait d'un article de *La Planète* journal lutandois, après une rétrospective de l'ensemble du parcours politique d'Érica, signé Clara.

… « Si j'ai délibérément occulté ou passé sous silence les péripéties épineuses d'un parcours exemplaire, c'est avec intention. Les pays européens qui nous entourent, ainsi que les États-Unis, et d'autres encore, ont trop tendance à mettre en exergue ce qui ne va pas et dont les médias en général se saisissent, dans un système de scoops, indigne… si j'ai délibérément passé sous silence les difficultés c'est que, d'une part, nous les connaissons déjà, et que d'autre part nous avons, en ce début de siècle, besoin de connaître et de suivre les sillons positifs que nous sommes tous, comme Érica, capables de faire, afin que les générations qui nous suivent sèment leurs graines aussi, sans se montrer pessimistes ; il y a toujours des difficultés, elles peuvent toujours être surmontées et c'est ce qu'a toujours fait Érica Rania tout au long de ces vingt-deux années de présidence. C'est la citoyenne la plus convaincue qui soit et elle en a donné un exemple tel, qu'il est plus facile maintenant de le suivre.
Sans m'attarder à ce qui fut difficile, je vous ai donc tracé la vie d'Érica Rania comme un exemple où

toujours, partout, en tout, la difficulté n'a été qu'un tremplin.
Aujourd'hui Secrétaire générale de l'ONU, nous, Lutandois, pouvons être fiers, elle a créé encore le précédent en amenant ses énergies féminines dans un fauteuil qui, depuis plus d'un demi-siècle, n'a été occupé que par des hommes.
Mais c'est un homme qui lui succède à la présidence du Lutando, ce qui n'est que juste retour des choses dans un monde à repolariser pour une créativité complémentaire à vivre, enfin.
Je rends donc, pour finir, hommage aux citoyens, hommes et femmes qui, en toute responsabilité et conscience, assument leur responsabilité individuelle jusque dans les plus hautes fonctions, avec une mentalité de femme ou d'homme et de citoyen d'abord.
Nous avons besoin d'eux. Merci à eux, à Érica Rania, à notre Président actuel et à ceux qui les suivront parce qu'ils ont osé des pas novateurs dans un monde dont ils ont su éviter les misères. Merci à eux et à ceux qui suivront. Si comme tous mes compatriotes nous avons le cœur lutandois, nous avons aussi l'âme planétaire et j'en augure pour notre pays, pour l'Europe, pour l'ONU, les meilleurs auspices pour le travail qui va suivre.

Paix et stabilité.
Vive le Lutando. »

Clara L.
Citoyenne

Écrivain
Attachée de citoyenneté
Auprès des instances
Européennes

À Marver, entretiens et week-end de travail entre Érica Rania, Clara et Jacques Chirac. À la demande de ce dernier qui s'y est rendu officieusement, cet échange est demeuré secret. Pourtant Clara en parle dans une biographie d'Érica qu'elle écrit et pour laquelle elle a demandé au Président français l'autorisation de publier une partie de leur rencontre, ce qu'il lui a accordé.

« Ce rendez-vous a eu lieu chez moi – c'est Clara qui parle – Érica et Jacques Chirac sont arrivés à deux heures de l'après-midi, un café les attendait. Ils venaient de déjeuner chez Érica qui avait tout spécialement commandé une tête de veau. Ils sont arrivés dans la voiture aux vitres fumées d'Érica, le Président était là incognito, officieuse visite, et la nuit qu'il a passée à Marver n'a jamais, à ma connaissance, été dévoilée par qui que ce soit, non plus que les deux jours de son séjour.
Nous nous sommes installés dans mon salon ouvert sur le jardin, la journée était chaude et magnifique. Jacques Chirac était apparemment heureux de me rencontrer et il avait lu plusieurs de mes livres, ce qui me fit plaisir d'autant qu'il avait l'air de les apprécier vraiment. L'approche citoyenne de mes

points de vue, ma vision d'une politique citoyenne, très lutandoise, l'interpellait, il était intéressé mais un peu sceptique, quand même.
Les dossiers que nous lui avons montrés, provenant des ateliers de citoyens, avant leurs analyses et propositions concrètes, l'ont impressionné et il a demandé à en rapporter quelques copies en France, ce qu'Érica a bien entendu accepté.
Nous avons plaisanté sur l'ENA, véritable institution en France, connaissant mon opinion à ce sujet, il s'est excusé, en termes humoristiques d'en être sorti, mais ajoutant :
– Il y a si longtemps que je peux aujourd'hui être pardonné !… J'ai oublié beaucoup de choses, la vie m'en a appris tant d'autres !
Le Président français est un homme très cordial, bon vivant, il aime rire et son humour est réel, car il sait l'exercer à ses dépens.
Taxé d'impulsif et de peu diplomate par ses compatriotes les plus détracteurs, Jacques Chirac a été perçu par Clara de manière très différente. Elle a vu un homme plus spontané qu'impulsif dont la mobilité, rare en politique, ne peut être comprise dans ce monde figé par les étiquettes et les appartenances partisanes. Il change d'avis et on le lui reprochait avant son élection, mais Clara est émerveillée par un homme politique capable de changer d'avis car aucun groupe, aucun parti, aucune structure ne tient compte, jamais, de l'impermanence, ce mouvement de la vie dont les vagues infinies se succèdent sur des moments dont elles changent les données concernant les

événements à bouger… Clara a trouvé Jacques Chirac apte – et c'est si rare ! – à épouser l'impermanence et à s'y mouvoir avec subtilité. Rien n'est jamais pareil c'est pourquoi d'ailleurs les lois qu'elle examine avec François dans les séances de travail du CES sont si dangereuses, car on a tendance, en démocratie en général, en politique en particulier, à couler le moindre mouvement (loi, débat… traité…) dans du bronze, oubliant cette mobilité nécessaire à l'impermanence, la grande régisseuse de la vie en général et, comme elle disait à Jacques Chirac :

– J'ai bien peur, Monsieur le Président que cette belle mobilité dont vous avez fait preuve, qui a été incomprise par la plupart, sinon tous, ne commence à être étouffée par votre fonction actuelle à cause des regards extérieurs et peut-être de ces sondages…

Mais le Président l'a rassurée :

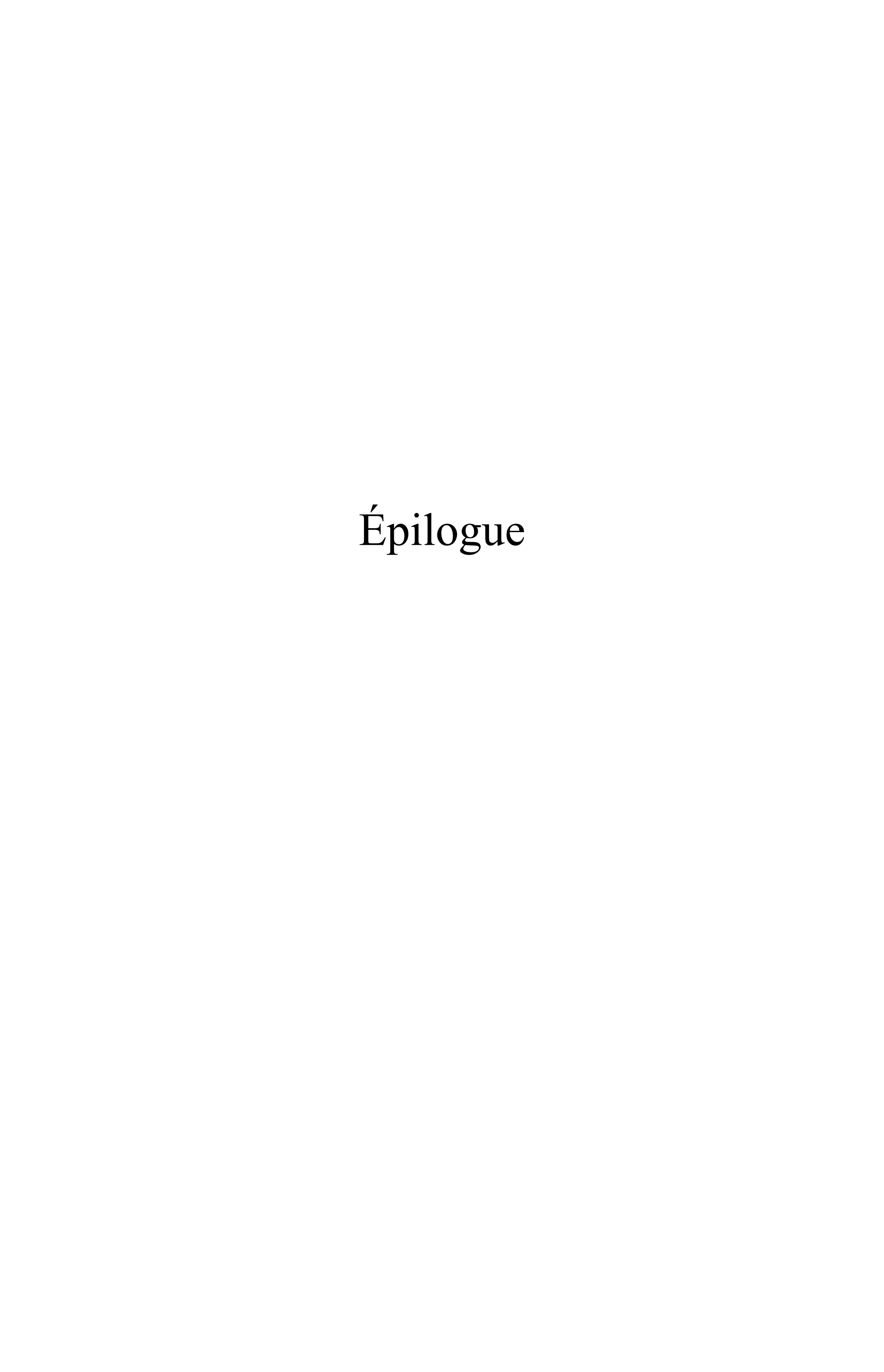
– L'impermanence, chère aux philosophes orientaux, fait partie de la vie, vous avez raison, chère Madame, mais s'il est vrai que je me dois d'apparaître plus stable pour ne pas affoler ou passer pour une girouette, cette mobilité dont vous parlez est très ancrée en moi. Vous savez mon attachement à l'armée où la mobilité est une partie indispensable de toute stratégie… de plus, l'impermanence marque à tel point cette fin de siècle que sans en parler outre mesure, je serais fou de ne pas, devant son évidence, compter avec elle.

– Vous me rassurez Monsieur le Président.

Et il a continué :

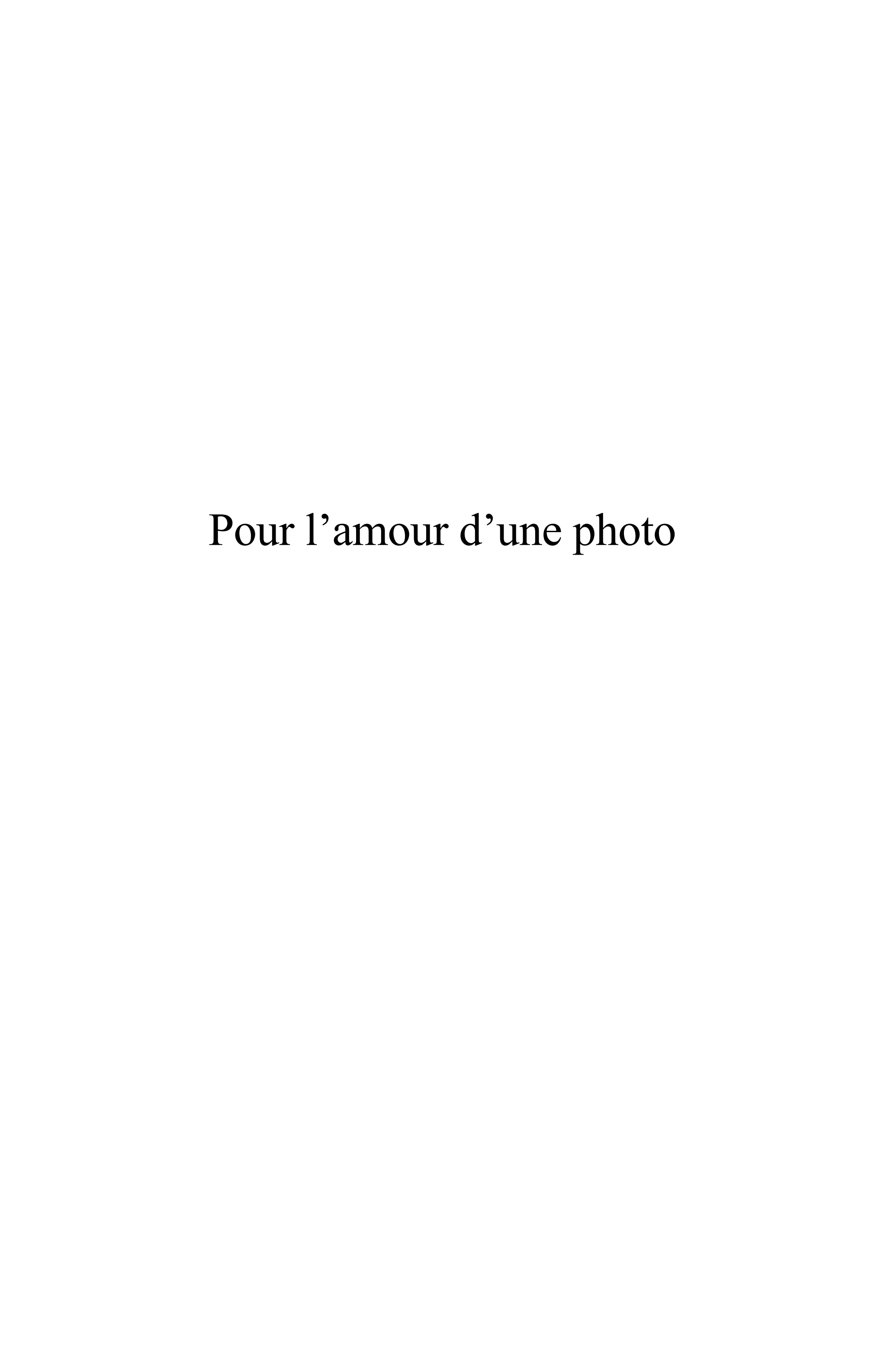
– La poésie, chère Madame, votre style est si poétique que je suis sûr que vous partagerez mon sentiment, la poésie est une forme de sculpture de l'impermanence, on la saisit à chaque lecture différemment et pourtant la forme existe par la peinture des images ou sensations, sentiments, émotions ou, même et toujours, d'une certaine façon, par son enseignement.
– Je vois que j'ai affaire à un connaisseur ?!
L'humilité de Jacques Chirac saute aux yeux de Clara, cultivé et sensible, il garde ses secrets bien cachés pour en dévoiler, par instants, des ponctuations dans l'échange, lorsque de cordial, il devient dialogue. Alors l'écoute que l'on a de lui rencontre un homme différent, qui gagne à être connu et se découvre volontiers si la sensibilité, face à lui, est capable de recevoir la sienne, en l'état. (sans jeu de mot !)
Clara était ravie. Je parle ainsi car avec le recul, l'écrivain, face à Jacques Chirac, vibrait réellement et comme mon style – il a raison – est plutôt poétique, c'est vrai que j'ai énormément apprécié sa définition de la poésie et sa compréhension de l'impermanence.
Permettez-moi de taire ce qui a suivi, il s'agissait de bouddhisme et d'hindouisme, j'ai appris, ce n'est qu'ensuite que nous nous sommes mis au travail, il s'agissait de l'Europe, en partie, et de citoyenneté dans notre démocratie du Lutando.
Ce fut très enrichissant et Érica et moi-même avons simplement regretté que son épouse Bernadette ne

soit pas du week-end. Il est vrai que sa présence aurait donné une toute autre tournure à notre rencontre et c'était bien ainsi.
Le Président français est reparti le lendemain soir. Il était accompagné d'une sorte de garde du corps ou secrétaire, les deux sans doute ?! qui fut très discret et logeait à l'auberge.
Quand j'ai demandé à Jacques Chirac s'il acceptait que je mentionne ce week-end dans la biographie d'Érica Rania, cette dernière était déjà Secrétaire générale de l'ONU, il m'a simplement répondu :
– Madame, je suis fier d'avoir pu discerner, avant tous, qu'Érica Rania était une Présidente et une femme exceptionnelles et je vous accorde qu'à l'époque, peu de chefs d'État auraient accepté cette rencontre. Je serais ravi que vous mentionniez notre trio réuni à Marver, ce fut un beau moment.
Il ne s'agit pas ici de relater en détail ce qui occupa nos travaux, notre échange. Mais il est important de savoir que ces deux chefs d'État eurent quelques affinités, même si dans la démocratie française, il était difficile d'envisager, à l'époque, cette forme de citoyenneté lutandoise. Mais il faut savoir, et c'est important, que le Président Jacques Chirac en a eu la curiosité, l'écoute et l'envie de progresser dans ce sens.
Je le remercie donc ici d'avoir bien voulu que je mentionne cette visite officieuse dans notre petit pays qui, à l'époque, ne faisait pas partie de l'Union européenne… »



Épilogue

Si la technocratie a été gommée de cette nouvelle romanesque, c'est pour déroger à ces habitudes journalistiques dont, en tant qu'auteur, je n'ai aucune prétention. Nos sociétés démocratiques sont asphyxiées par des expertises de tous ordres et les citoyens ont besoin de vivre une politique humaine à laquelle l'être seul peut donner sa respiration réelle.
Il y a donc, de l'intériorité aux sentiments, et de l'efficacité à l'authenticité et inversement, toute une gamme citoyenne que personne, dans le monde politique, ne veut voir et entendre.
C'est dommage.
Espérons que cette nouvelle sans prétention ouvrira les cœurs à la réalité du Lutando, ce pays imaginaire, qu'abrite le cœur de chacun.
Parce que la plate-forme de l'Europe est là, dans le cœur de chaque citoyen. De là seulement, pourrons-nous vivre cette citoyenneté européenne, jusqu'à présent construction abstraite des technocrates en vigueur.
C'est pour ne pas leur laisser le monopole de nos potentialités qu'existe, maintenant, le Lutando. À eux de s'y faire, à nous de le faire pour que vive la citoyenneté.



Pour l’amour d’une photo

Il y a des scénarios que la nuit construit de ses insomnies gloutonnes, sculptant des détails si forts et si fragiles à la fois, que les matins épuisés qui en accusent les fragments, comme des souvenirs passés aux couleurs automnales, n'en sont que renforcés pour la journée qui vient, à en désamorcer le peu d'entrain.

Bien sûr les nuits sont moins coupables que ce mental tenace et obsessionnel dont les habitudes cherchent à la trace tout ce qui peut le nourrir, tout ce qui va dans son sens. La moindre possibilité à se retrouver lui-même, le moindre écueil, le moindre doute, une difficulté ou une joie même, sont manne inespérée pour cet envahisseur qui s'en délecte alors avec un plaisir consommé, amenant avec ses vices cachés les lourdes fantaisies de ses plus noirs desseins.

Et les fois qui se suivent, sans se ressembler, collectent dans le noir des brouillards sans fin que rien ne parvient à dissiper mais que la psyché a tendance à collectionner comme ces papillons aux danses légères qui ne se posent jamais que dans l'éphémère.

Comme une chimère, comme un rêve éteint
Aux feux les plus vengeurs, aux lenteurs de ces

Dépressions qui font fuir toute énergie porteuse ou,
Du moins, positive, on balance, tête folle, entre
Non-sens et réalisme, arrimant au second les
Folles denrées du premier.
Dans les nuits stressantes de ces journées qui ne
Peuvent que suivre, mal, les délires les plus
Fous se pressent à ce qui se vit avec peine, mais où
Trouver ces pistes directes qui pourtant nous
Habitent, qui pourtant nous invitent… où les
Trouver, où les aborder, dans cette équipée que
Nous faisons sauvage, de cette vie sublime qui
Semble ne déverser que sacs poubelles sur nos
Plus belles années.
Ces dernières sont toujours, c'est vrai, à la fois
Belles et détruites par ces moments qui sans
Arrêt mangent de nous quelque espoir entamé.
C'est que les mortes saisons sont toujours si
Longues, si difficiles à traverser et si
Assommantes parfois, que la terrible traversée
N'en est que plus pénible et sans la survivre
En nos plus âpres déterminations, il n'est point de
Salut et point d'action.
Sur les sombres audiences que le mental donne à
La psyché qu'il gère d'un subconscient encombré,
Comment ne pas s'endormir ou se réveiller serein
Quand, inaptes à les éviter, nous récoltons sans
Cesse les grises moissons des semailles
Empoisonnées de nos nuits les plus pénibles ?

Allongé dans le noir, sur le dos, Martien réfléchit, autant que faire se peut, dans sa nuit combative qu'il

se refuse à suivre sur la pente trop rapide de ce sacré mental.
Comment mettre un frein, comment se préserver, comment ne pas glisser sur ces traîtres pensées qui très vite s'emballent et font ensuite leur loi…
Martien en a assez et, d'un geste brusque où la rage est présente, il fait voler couette et oreiller dans l'air apparemment quiet d'une chambre douillette pour se lever d'un bond. Il décide de manger et se précipite vers la cuisine où le frigidaire lui offre un assortiment gourmand sur lequel il décide, encore, de régler ce problème récurrent d'une insomnie ravageuse.
Martien a faim, c'est un fait. Il avale donc, dans le désordre, fraises, gruyère, pain, un coup de rouge, quand même, suivis de deux tranches de rôti de dinde et de quelques noix sur lesquelles il se venge, les broyant plus qu'il n'est nécessaire. Le réveil, posé par sa mère sur une table, indique trois heures et quelques poussières de ce temps de dormir que lui vole encore cette nuit. Pour la énième fois cette semaine le mental s'est emballé sur la phrase-clé de ses problèmes actuels :
« Pourquoi Marie ne veut-elle pas m'épouser ? ».
Alors que tout allait si bien, alors que les vacances viennent de se terminer avec tristesse ou nostalgie devant tant de bonheur partagé, alors qu'ils s'entendent si bien, et sur tous les plans, alors que l'harmonie de leur couple est si équilibrée, parfaite, alors qu'ils font un beau couple, et ce n'est pas négligeable, pourquoi Marie, après avoir dit oui – et c'est

peut-être le pire ! – pourquoi a-t-elle, tout à coup, de façon incompréhensible pour lui, dit non ?
Depuis un mois Martien tourne en rond dans ses nuits auxquelles succèdent des jours non moins interrogatifs !
Parce qu'en plus, Marie ne veut plus répondre, à aucune des questions pressantes de Martien, elle s'est terrée dans un mutisme colossal dont rien n'a pu la faire sortir et dont personne, pas même Martien, ne peut briser le mur qu'elle maintient haut et dur entre elle et tout ce, tous ceux, qui pourraient y tenter une brèche.
« Les temps sont durs », se dit Martien qui, en l'espace d'un mois, est devenu boulimique ! Forme de compensation, essentiellement nocturne, pour laquelle il en veut doublement à Marie qui l'y a poussé avec sa décision imbécile, absurde, de ne plus vouloir se marier avec lui.
L'automne s'annonce, cycle peu enthousiasmant qui rappelle à Martien des abandons, multiples, différents et odieux, dont la mort de son père il y a bientôt cinq ans. C'est une saison à laquelle ne résistent pas les vulnérabilités et les faiblesses, elle les entraîne, encore plus bas, vers des régions souterraines si profondes qu'en ressortir est parfois inhumain, toujours d'une extrême difficulté. Martien est donc doublement mal à l'aise, partagé entre la tristesse, la rage, mais aussi la déprime à laquelle son mental, jusqu'à présent, n'a pu l'entraîner, mais qu'il redoute plus que tout. Cette crainte, en même temps, lui semble suspecte, aurait-il en lui une

propension à s'y laisser aller ? glisser ? Inconsciemment.
Il est donc vigilant. Et pour lui cette paranoïa schizoïde est si pénible que par moments Marie prend des allures de sorcière bien-aimée que le temps contribue à noircir jusqu'à ces portraits de sorcière – tout court – que personne n'a envie de croiser sous peine de filtre démoniaque à ingurgiter, coûte que coûte, sans le savoir !
Martien a fini sa collation, un peu écœuré, il retourne donc dans sa chambre et, tandis que les escaliers de bois grincent sous ses pas, renfrogné, il marmonne les paroles de leur slow de l'été, qu'ils ont dansé, avec Marie des centaines de fois, qui cette nuit lui paraissent vides de sens et « limite grotesques ».
Il est plus de quatre heures lorsque Martien se recouche ; ramenant sur lui sa couette, il se love dans la position du fœtus, à la recherche sans doute de quelque tendresse ou de protection. Perdu dans son lit, comme un bébé qui n'a plus l'âge de ses exigences – de ses caprices ? – il enfouit la tête dans son oreiller et se programme au sommeil les heures qui le séparent de cette journée qui s'annonce encore pénible sur la question à l'honneur :
« Pourquoi Marie ne veut-elle pas l'épouser ? ».
C'est l'odeur du café qui le réveille, celle des toasts suit, rapidement, tandis qu'il s'étire, fourbu, dans tous les sens. Aucune envie de se lever. Il a la chance de posséder sa propre entreprise, ce qui le libère de

ces horaires pointus auxquels il était astreint quand il ne travaillait pas à son compte.
Martien est un très bon photographe.
Il a ouvert depuis peu une boutique, dans le centre de Paris où, avec une employée, il se débrouille très bien entre les extérieurs, les rendez-vous et le studio derrière le magasin où sont vendus cadres, pellicules, appareils, albums ainsi qu'un service de développement.
Martien voulait avoir sa propre affaire, avant de se marier. Il l'a et voilà Marie qui ne veut plus l'épouser !
Martien décide donc de se lever et – chose éminemment importante – de ne pas penser jusqu'au dîner, ni à ce mariage, ni à ces problèmes qu'il fait naître dans son mental.
Une journée vierge de tout ça !
C'est sur cette bonne résolution qu'il passe sous la douche, avec un plaisir certain.

Martien a le blues lorsqu'il arrive à *Vision universelle* sa boutique familièrement appelée « La Vision » par tous, même lui. Sandrine, son employée et amie, est déjà à l'œuvre, elle vend des pellicules à une petite dame âgée. Il passe derrière elle en disant bonjour à la ronde, pour se rendre dans le studio et préparer la séance de midi avec un mannequin pour une marque de collants. Le cyclo blanc s'illumine sous les projecteurs qu'il allume ; tournant autour de ses appareils, il retrouve l'ambiance excitante du monde de la photo. Chasseurs de formes, comme lui

dit souvent Marie… mais pourquoi ne veut-elle pas m'épouser ? Et en même temps il entend cette réponse, qu'elle formule de sa voix sensuelle et douce à cette question, qu'elle lui a donnée mille et une fois :
« Ce n'est pas que je ne veuille pas t'épouser, c'est tout simplement que je ne veux pas me marier, tu peux comprendre, non ? ». Il a du mal !
Le studio aidant, avec ses lumières et le parfum étrange d'une créativité au bord de l'expression, Martien retrouve cet état qu'il aime tant où plus rien ne compte que l'œil et sa vision au présent, dans l'instant. Il vient de mettre un CD de musique un peu planante – Jean-Michel Jarre – lorsque le mannequin, la maquilleuse et une troisième personne, probablement de l'agence Ultra, arrivent, ensemble.
Immédiatement le studio s'anime, les murs capitonnent et renvoient l'écho des voix tout en intensifiant leur sonorité. Martien a oublié Marie, le mariage et ses problèmes. On lui présente Dina, une jeune Polonaise de dix-neuf ans avec laquelle il va faire cette séance pour les collants Sic. Elle est blonde, longue et fine, mais pulpeuse à la fois comme savent l'être les très jeunes filles. Ses yeux sont de poupée, bleus et intelligents, malicieux même lorsqu'elle arrive en peignoir blanc après avoir enfilé ses collants noirs sur un string.
Ses fesses sont parfaites, lorsqu'il les découvre, ainsi que les jambes, « c'est bon… » se dit-il et la maquilleuse qui le connaît sait, à son regard, qu'il va faire une bonne séance.

La danse commence, après que Martien a viré du plateau l'agent, il a besoin de calme et de concentration. Il a changé le CD, Dina lui a demandé Michael Jackson et c'est sur « Dangerous » qu'elle se met à évoluer tandis qu'appareil en main il virevolte autour d'elle, d'abord debout, pour terminer couché sur le sol après s'y être mis à genoux.
Dina est à la fois excitante et sexy mais non dépourvue d'un charme certain dont les jambes tracent les lignes souples ou fermes, sur un fond blanc qui en souligne les poses architecturées.
Ahurie par la façon de travailler de Martien, elle rit aux éclats, mêlant à ces explosions des regards et des expressions provocateurs, jouant avec cet œil qui la pourchasse en violant d'elle ces facettes qu'elle livre en les retenant, comme des promesses à être le seul à découvrir, encore. C'est ce qu'y détecte, ravi, l'œil de Martien.

À la pause, Dina, qui a remis son peignoir avant de changer de collants, dit à Martien d'une voix rauque à l'accent charmant :

– Mais vous « travaille » toujours comme ça ? C'est divertissant et c'est, moi, j'aime beaucoup.
– Il travaille toujours ainsi, lui dit la maquilleuse, avec un clin d'œil vers Martien, elle entraîne Dina pour un raccord.
Martien rit doucement et, élevant la voix :
– Il y a longtemps que vous êtes à Paris ?

– Je suis Paris pour six mois et je reste maintenant. J'aime bien travaille avec toi.
– Qu'est-ce que vous avez fait avant ?
– J'ai fait lingerie, un peu, j'ai fait collection un peu, mais on voir pour la suite, on voir avec agent Ultra.
– Est-ce que vous avez fait du maquillage ? Pour des produits ? demande Martien
– Il y a négoce avec grande maison, je dire pas le nom encore, je superstisssiieux.
Martien rit de l'écho charmant de cette voix qui lui parvient. Il en trouve agréables les vibrations, le timbre est très particulier et Dina ne se débrouille pas mal du tout en français. « Pour six mois ici, c'est pas mal », se dit-il.
Dina est apparue à nouveau, enlevant son peignoir, cette fois c'est une paire de collants du soir, scintillants et très galbants. Elle est torse nu, il découvre une poitrine conséquente et ronde, adorable, Dina est alors tout à coup un mélange d'innocence et de fraîcheur, de sensualité et de vertige… « C'est mon problème », se dit-il, et à ce dernier mot, étonné qu'il est de s'apercevoir que, pour la première fois, en séance de photos, un sentiment personnel se mélange à son « œil », c'est nouveau.
Dina a demandé Céline Dion ou Jean-Jacques Goldman, il met *D'EUX* leur album, elle est ravie et c'est sur la voix mélodieuse et forte qui emplit maintenant le studio que Dina improvise ses mouvements, libre comme l'air, à la fois sensuelle et secrète, comme une invite à plus ? comme une invite à autre chose ? Différente, Dina est différente.

Tournant autour d'elle, se couchant au sol, il visionne et saisit les arabesques et courbes des jambes galbées, suggérant le buste nu sans jamais le dévoiler complètement et de la courbe du dos à la courbe d'un sein, il engage avec l'objectif un dialogue entre l'œil et l'objet où la complicité des deux rend à ces formes qu'il immortalise un peu de leur vie que les apparences, seules, ne peuvent que masquer.
Martien n'est plus qu'une vision, l'objectif, un moyen, Dina une nature dont le souffle s'inscrit aux mouvements qu'il saisit dans leurs plus belles positions transitoires sur un arrêt image dont il a le secret.
Ce sens artistique du photographe pour l'éphémère qu'il sait pérenniser est à Martien une passion. Il sculpte l'impermanence dans sa jonction qui, la faisant passer d'un mouvement à l'autre, en détermine à la fois l'actualité de l'instant et son effacement que le regard temporel ne peut saisir ni contempler.
Martien est en état de transe presque, Dina est sous le microscope de l'objectif une réalité qu'il traque en ce qu'elle positionne de plus éphémère, fixant sur la pellicule des fractions de secondes invisibles à l'œil nu.

Quand la journée se termine, Martien est en pleine forme, il appelle Marie qui lui répond que, ce soir, elle se fait une soirée tranquille solitaire et studieuse et qu'elle ne le verra pas avant après-demain. Philosophe, il raccroche tandis que Dina qui vient de se rhabiller pointe sa frimousse charmante et vierge de tout maquillage.

– Monsieur Martien merci. On boire tous les deux ? Vous avez les regards tristes ?
– Appelez-moi Martien tout court, Dina.
– Martien tout court, on boire ?
Martien éclate de rire.
– D’accord Dina, mais j’ai besoin d’un moment pour tout ranger.
Sans un mot Dina s’installe sur un tabouret et le regarde, consentante.
– OK, dit Martien qui se dépêche de laisser son studio comme il l’a trouvé ce matin.

C’est au *Bar Romain*, proche de l’entrée des artistes de l’Olympia, que Martien emmène Dina. Ils vont au sous-sol, table sympathique, une bougie, une fleur, Dina n’a pas ouvert la bouche depuis tout à l’heure.
Enfin installés, et après avoir passé commande, ils apprennent un peu plus l’un de l’autre. L’ambiance est feutrée, il n’y a encore personne et ils sont seuls avec eux-mêmes, face à l’autre qu’ils entrevoient, chacun, avec leurs propres problèmes. Ce qui donne une vision déformée et tronquée de cet ensemble complexe que représente chaque individu en sa propre intériorité.
À l’Olympia le spectacle bat son plein, sûrement. Bedos fait un tabac, Martien l’a vu, c’est super. Les yeux de Dina sont virginaux, sa bouche spectaculaire de sensualité, Martien ressent les effets de ce mélange explosif dans le bas du ventre où une furieuse envie de la basculer sur la table, là, monte lentement jusqu’à son cerveau, d’abord inconsciemment, la discussion

ne s’y prêtant pas, puis physiologiquement, donnant à ses yeux ces reflets étranges d’abandon prédateur qu’y aime tant le sexe dit faible, en général.
Dina qui lui parle de la Pologne et de sa famille enchaîne, sur le même ton :
– Il y a dans ton yeux quelque désir violence, non ?
Ce qui fait sourire Martien qui lui prend la main en lui disant :
– Oui. J’ai une furieuse envie de toi Dina, inutile de te le cacher, je ne peux pas. Qu’est-ce que tu fais ce soir, on t’attend chez toi ?
– Ce soir je faire l’amour avec toi parce que je suis furieuse de toi aussi mon désir. Ce soir je rester avec toi ?
– C’est comme si on y était ! lance Martien qui demande l’addition.
Il a la nostalgie d’une femme, Martien, ce soir.
Il a l’amour rejeté qui lui est revenu en plein cœur, libérant en son corps des vagues qu’il avait oubliées. Il est comme un marin sans gouvernail dont le bâtiment prendrait l’amour où il se trouve, comme un bateau prend l’eau parce qu’il est dessus, tout simplement. Il n’a pas une pensée pour Marie, il n’a pas une pensée pour lui-même, il n’a pas un regret, le seul horizon se profilant prend les lignes gracieuses du corps de Dina qu’il va déguster, parce qu’elle le veut bien, et auquel il se livre, corps et esprit tranquille, sur l’autel de son lit, dans son appartement de fils célibataire qu’il ne quittera pas cette année et il signe, ce soir, avec son célibat, un contrat de reconduction qui passe par la signature choc d’un autre

corps. Martien, qui depuis trois ans était fidèle à Marie, ouvre ce soir les vannes de la liberté reconquise, par défaut de partenaire.
Ce soir Martien va aimer Dina comme il ne savait plus qu'il pouvait encore le faire et cette dernière dont il est le premier amant français va découvrir que ces derniers n'ont pas, au lit, une réputation surfaite.

Huit jours ont passé, Martien a envoyé les planches contact des collants Sic à Ultra qui a téléphoné à « La Vision » pour lui demander de passer à l'agence, ils souhaitent son avis.
C'est donc vers midi que Martien est arrivé à Ultra. Dans le bureau, client et responsable de l'agence hésitent entre plusieurs clichés. Martien les départage, dissipant les doutes de sa propre vision claire, après les avoir entendus sur leurs souhaits quant au message de Sic.
C'est alors que la diapo est projetée sur écran géant que Dina entre dans la pièce. Vêtue d'un jean et d'un spencer, son corps admirable la suit comme par hasard, seul son regard, un peu hagard, semble le patron de cette jolie tête que la blondeur éclaire de reflets doux.
– Bonjour, dit-elle, tout simplement.
C'est le client qui a tenu à avoir son avis aussi. Personne ne dit rien tandis qu'elle regarde les clichés. Après un moment de réflexion intense, elle choisit les mêmes que Martien. Ce dernier est ravi et tout le monde se range donc à leur avis.

Martien n'a pas revu Dina depuis huit jours, contrairement à ses expériences passées, elle ne l'a ni appelé, ni coursé pour le revoir. Rien. Un silence absolu. Une discrétion digne d'une grande dame.
Tout à son métier Martien n'a pas bronché, pas le temps. Bonne excuse. Peur, peut-être, d'en promettre plus qu'il ne pourrait tenir ? Qui sait ?
Ces retrouvailles, dans le bureau de l'agence Ultra sont curieuses. Bizarrement, Martien est ému par Dina. Elle est d'une dignité rare et rien ne transperce sinon ce regard un peu perdu qui, cependant, n'a pas influencé son choix sûr.
Comme chacun prend congé, Martien sur le pas de la porte s'approche d'elle pour lui dire :
– Je boire avec toi ?
Elle sourit d'un visage un peu las.
– Oui, je boire avec toi.
Son père est mort entre-temps, mais avec ses nombreux contrats, elle n'a pas pu se rendre aux obsèques. Martien est désolé, comprend pourquoi, peut-être, elle l'a ému ainsi et découvre une Dina autre, une vie bien centrée qui va à l'essentiel et ne pleurniche ni ne se plaint. Une Dina responsable et authentique, en cohérence avec ses propres vérités intérieures.
Martien qui ce soir-là, il y a huit jours, après le *Bar Romain*, ne faisait que terminer agréablement une soirée en reprenant sa liberté de célibataire, n'avait alors pas envisagé la moindre continuité à une aventure d'un soir.
Aujourd'hui Martien s'en veut un peu de n'avoir songé qu'à lui et au moment.

Mais une Dina qui a suivi, d'instinct sûr, son cheminement intérieur lui dit gentiment :
– Je n'attendre rien de toi. Moi je veux aussi, c'est bien comme ça. Je devoir rien. Tu devoir rien. On est d'accord. C'est bien.
Si Martien savait ou pouvait rougir, il serait écarlate, ce qui n'est pas le cas. Après un silence auquel il n'est pas accoutumé face à un mannequin il dit enfin :
– J'aimerais que nous dînions ensemble, ce soir ?
– J'aime dîner avec toi. Je dîne ce soir OK.
Puis, après avoir pris rendez-vous, ils se sont séparés pour vivre leur après-midi respectif.
Martien est un peu remué par Dina.
Dina est heureuse d'avoir, ce soir, une présence qu'elle aime auprès d'elle.
Chacun pense à l'autre sincèrement, sans anticiper parce qu'aucun des deux ne le peut et ne le sait… la programmation et l'intention ne font pas partie de leurs compétences communes à s'engager. Pour tous deux le cœur sait et pour Martien, le cœur a pris un souffle qui, déstabilisant son assise en a occulté certains battements qui ne cognent en général que chez l'autre.
Aucun des deux n'en a conscience mais tous deux recherchent, quête commune, un écho de cœur qui, faisant la différence, apporte à l'imminence sa raison d'être et à l'harmonie sa force.
Inconscients de cette affinité, ils n'attribuent encore à l'autre que ce qu'ils y projettent d'une autodéfense individuelle pressante que la vie leur arrache à coups

d'épreuves auxquelles ni l'un, ni l'autre n'ont pu parer.
Très proches déjà, ils n'en savent rien encore et de l'émotion à la raison, les choix hésitent à se formuler sur des besoins inconscients dont le désir ou l'envie, en un premier temps, font toujours les frais.
Donner à sa joie le pouvoir de compter est sans doute une façon de la reconnaître en l'autre. C'est aussi une manière de la vivre en la partageant et ce n'est que du partage et de ce don qu'il implique, qu'elle renaît et s'épanouit.
C'est, dans leur amertume et leur douleur individuelle, ce que chacun, sans le savoir, reconnaît en l'autre, de lui-même, cette joie apte à tout changer, non encore exprimée qui déjà, pointant au cœur de leur rencontre, les pousse, ce soir, à se retrouver.

Martien durant tout l'après-midi pense aux photos de Dina dont il est vraiment satisfait. Elle travaille intelligemment, non seulement elle est très photogénique mais son sens du mouvement est tel que l'harmonie atteinte, ensemble, avec son propre style, donne au résultat une profondeur inaccessible à la photo en général qui souvent aplatit l'effet à l'avantage des formes, au détriment d'une personnalité, en l'occurrence celle du modèle.
Et comme Martien se rend au studio pour développer les clichés choisis, il se demande s'il n'y a pas là un style nouveau, de ces styles qui font naître une rencontre, c'est identique pour un chanteur et un compositeur, un metteur en scène et un comédien…

Étonné par le résultat Martien développe les photos, grand format, interpellé par la grande liberté qui se dégage des traits et du corps de Dina. C'est inhabituel, en général la photo castre cette liberté qu'elle enferme aux lignes saisies, les privant d'un envol éventuel. Là, Martien est très étonné, cette fluidité insaisissable de l'être se dégage de tous les clichés, ennoblissant les attitudes et les expressions qui se continuent chez le spectateur, le lecteur puisque ces photos sont destinées au grand magazine féminin *En vogue* ainsi qu'à des affiches. Et puis cette bonne idée qu'ont eue les clients de permettre à Dina de donner son avis, c'est si inhabituel ! Tout ce travail, en boîte, qui se prolonge ainsi, plaît à Martien, de plus en plus. C'est étrange comme, après des années de métier, on découvre, encore, des facettes à ce métier dont on croyait avoir fait le tour, dont on croyait tenir toutes les ficelles ! Et non !
Cela plaît beaucoup à Martien, comme si sa vie professionnelle se vengeait de sa vie privée – exit Marie – soulignant avec un à-propos synchronisé que la vie, toujours pleine de surprises, ne mérite pas que l'on s'arrête à ces petits inconvénients d'un parcours que souvent la postérité juge avec dérision.
Il y a tant à découvrir, tant à donner et tant à accepter, Martien se rend compte, en développant ces images de Dina, que finalement la vie, prodigue, en retirant, donne bien plus encore que ce dont on a du mal à détourner les yeux sentimentaux !... Est-ce du sentiment ?

Martien est heureux ce soir de ce travail bien fait et de ce style nouveau-né de sa collaboration avec Dina, un modèle venu de l'Est dont il découvre le talent et l'inventivité avec plaisir.
Avoir fait l'amour avec Dina ne change rien mais est-ce que cela a eu un impact quelconque sur elle ? « Il ne semble pas, quoiqu'avec les femmes… » se dit Martien, se reprochant aussitôt cette pensée pour le moins machiste ! C'est que Martien n'est pas du tout misogyne ! Puis son sourire intérieur lui révèle qu'il l'affirme peut-être trop pour ne pas l'être du tout.

C'est d'un cœur léger que Martien, ce soir, quitte « La Vision » pour rentrer chez lui où il a donné rendez-vous à Dina à dix-neuf heures.
Elle l'attend devant la porte de l'immeuble les bras chargés de paquets. Ils montent et elle se dirige directement vers la cuisine où elle déballe un vrai repas. Il est étonné et ébloui. Elle a cuisiné chez elle, apparemment, et a tout porté, même les bougies, au cas où…
Sans un mot elle sort et range dans des plats et des assiettes tout ce qu'elle a dans ses sacs-surprises. Puis elle sert deux vodkas, elle savait – intuition ? – qu'il y en avait dans le frigidaire et allume les bougies dans le séjour où elle s'installe confortablement dans un grand fauteuil en levant haut son verre pour dire :
– À très beau travail de toi. Tu m'as faire très jolies photos. Merci.

Martien est tout à coup beaucoup plus touché qu'il veut bien le faire paraître. Elle est si naturelle et si à l'aise qu'il en vient à admirer cette façon toute personnelle qu'elle a, à la fois de parler et de se mouvoir.
Il connaît beaucoup de modèles, jamais il n'a rencontré autant de sympathie faite d'innocence et d'authenticité. Dina dit ce qu'elle pense et agit en fonction, ce qui, dans ce monde de la mode, est très rare.
– Moi pas aimer vraiment image de moi. Toi Martien rendre belle image avec moi. Merci.
Il s'assied en face d'elle, lève son verre et lui dit :
– Tu sais Dina, j'ai beaucoup aimé travailler avec toi et j'aime ce que nous avons fait tous les deux. Nous allons continuer, es-tu prête à faire des séances avec moi ? Je prépare, en dehors de mes travaux avec la mode, une exposition et j'ai envie d'y travailler avec toi.
– Ça me plaire beaucoup, avec toi Martien, dit Dina l'œil brillant, elle a l'air si content !
Puis elle se lève, façon chat, et vient lui faire un baiser sur la joue et sur la main, gentiment, pour ensuite mettre ses doigts sur son front, entre les deux yeux, et dire :
– Il y a là, vision œil différente, très beau, très nouveau. J'aimer beaucoup.
Oui je vouloir travailler avec toi. Je veux dire nous deux aller faire grandes choses, ensemble. Je savoir.
Martien lui baise la main, il est amusé par cette façon qu'elle a, bien à elle, d'employer les verbes à

l'infinitif dans toutes ses phrases. « Ça lui va bien » se dit-il, sans la reprendre.
Le dîner surprend encore Martien, « C'est délicieux, comment trouve-t-elle le temps ? », se dit-il admiratif. C'est réellement la première fois qu'un Top ou bientôt Top, lui fait la cuisine. Tout dans cette histoire qui a commencé il y a huit jours par une séance de travail lui semble, ce soir, à la fois étrange et normal, incroyable et réel, surprenant, différent, familier pourtant.
La soirée se passe tout en douceur et il n'a même pas besoin de faire semblant de quoi que ce soit, ni de la désirer, ni de l'aimer, ni… rien, juste être lui-même, et bien avec elle. Mais lorsqu'elle se lève pour partir, il la raccompagne, en voiture, jusque chez elle, près du Trocadéro.
Rendez-vous est pris pour samedi, à partir de midi, pour penser et travailler sur l'exposition de Martien dont, tout à coup, il se fait une joie encore plus grande si possible, et c'est possible, c'est ce qu'il vérifie là, en disant bonsoir à Dina qui descend de la voiture, chargée de son matériel de cuisine vide.
En rentrant chez lui, il trouve un message de Marie sur son répondeur. Il rappelle.
– Bonsoir, tu m'as appelé ?
– Oui, on ne te voit plus. Qu'est-ce que tu fais ?
– Je bosse. « On », c'est toi ?
– Ben oui, tu n'as même pas appelé.
– Marie, j'ai du boulot, je suis célibataire et très pris. D'autant que tu dois aussi être occupée, c'est ce que

tu n'as pas cessé de me dire lorsque mes tentatives pour te voir étaient pressantes.
– Touchée ! c'est vrai. Mais de là à ne plus te voir !
– Marie, pour être franc, je n'ai pas envie de te voir en ce moment, j'ai le cœur écorché et la tête à quelqu'un d'autre. Je pense que toi et moi c'est cassé et c'est à toi que nous le devons. Je regrette.
– Vraiment, tu regrettes ?
– Tout ce gâchis oui, répond Martien. Maintenant je suis fatigué et je vais aller me coucher. Bonsoir Marie.
– Et si je venais moi ?
– Non Marie. Ce n'est ni le soir, ni l'heure, je ne suis plus disponible.

Martien a raccroché sans laisser à Marie le temps d'une réponse. Puis il a rebranché aussitôt le répondeur en coupant la sonnerie. Marie qui, furieuse, rappelle aussitôt ne laisse pas de message, elle a compris le sien.

Martien n'est pas mécontent, il a horreur de ces ratages qui se prolongent. Sa mère qui était partie quelques jours, appelle, après Marie, pour dire qu'elle prolonge d'une semaine son voyage. Martien n'aura la bonne nouvelle que le lendemain matin, il n'est pas mécontent d'être un peu seul, ça change. Et puis il y a Dina, et il préfère éviter ça à sa mère qui croit encore que cela peut s'arranger avec Marie.

Chaque chose en son temps, se dit Martien ce matin-là, en commençant une journée chargée avec un dynamisme décuplé.
La vie finalement n'est pas si mal !
Martien se dit encore que les abandons que l'on est capable de faire de soi-même, par soi-même, rendent disponibles des cadeaux auxquels on n'aurait jamais rêvé ou même pensé avant d'avoir ces courages-là.
Jamais Martien n'aurait imaginé que la photo, cet art qu'il aime, aurait pu évoluer, être changée de son lit tranquille et traditionnel par qui que ce soit d'autre que lui-même et a fortiori pas par un mannequin. Et il se rend compte, par là même, que rien ne peut être prévisible, ni personne, écarté du cours de la vie dont les surprises jaillissent comme des ruisselets frais et si désaltérants lorsque, parfois, souvent, le cœur s'étiole aux autres…
Et ce matin, pour cela, Martien remercie la vie.
La boutique est pleine lorsqu'il arrive, Sandrine, débordée, lui lance, du regard, un S.O.S. Message reçu, il s'y met et sert un client qui veut un appareil. Ce n'est que deux heures après, lorsque la boutique s'est vidée que Sandrine passe dans le studio, après avoir fermé la boutique pour trente minutes, et s'effondrant sur un fauteuil dit :
– Alors Boss, tu te décides à venir un peu m'aider quand même ? C'était pas trop tôt ! On ne te voit plus !
– Mais j'ai un boulot fou avec toutes ces séances et il faut que je me mette à mon expo. Tu ne vas plus me voir beaucoup. As-tu besoin d'aide ?

– Ce ne serait pas de refus ! Je ne comprends pas pourquoi il y a tant de monde depuis quelques jours !
– Bon ! On va pas s'en plaindre quand même ?
– Mais je veux bien de l'aide.
– Bon ! Je vais appeler ma mère.
– Super. Ta mère est géniale, elle est parfaite, je m'entends bien avec elle et puis comme elle est au courant de tout, pas de temps perdu !
– Peut-être pas avant quelques jours ?
Sandrine se lève, s'étire et dit :
– Pas de problème, y'a pas l'feu ! Ça ira. C'est surtout pour les fêtes !
Martien est maintenant tout à son matériel qu'il nettoie et prépare pour les séances avec Dina, mais il faut qu'il appelle sa sœur parce qu'il veut aussi photographier son neveu et filleul, Martin, qui a quatre ans. Tout en s'activant et en notant ce qui lui manque, ce qui est à faire et quelques notes sur les extérieurs auxquels il pense, Martien vogue au regard de Dina pour descendre vers les jambes, via le buste, tout en se disant que d'habitude c'est le chemin inverse que son regard fait sur ses partenaires « modèles » avec lesquelles il lui est arrivé de coucher, avant Marie et les problèmes qui ont suivi.
Puis tout à coup Martien se dit qu'il a été fou de vouloir se marier ! Pourquoi ? Je l'ai échappé belle, se surprend-il à penser, là, tout au fond de lui-même, par-delà la brisure du cœur, et si je m'étais rendu compte de tout ça, après le mariage ? Quelle horreur ! Merci la vie, merci l'amour, bonjour les dégâts ! Puis Martien part d'un grand éclat de rire

alors que Sandrine revient prendre une veste oubliée sur le fauteuil, pas plus étonnée que ça, elle ne fait que passer, sans question, ombre légère sur son rêve.
Quand je pense, se dit Martien, que je me suis mis dans tous mes états ! Quelle andouille je suis ! Léger, il se sent léger Martien, il est si content, si bien, si heureux qu'il ne se rend pas compte que le cœur, lui, s'y reconnaît et que dans l'imbroglio des derniers jours, il sent, ce cœur, qu'une rencontre précieuse vient d'avoir lieu et que, rédemptées, pensées et chair s'y retrouvent à la fois allégées et illuminées de tant d'aubaine. Mais Martien ne capte de cette réalité intérieure qu'une sensation dont le bien-être enfin ne peut être relié qu'à ce qu'il a vécu d'une fin opportune de relation bancale.
Et Martien, heureux, se contente de cette explication parce qu'il n'entre pas plus à fond, – et pourquoi le ferait-il ? – dans les causes inexplorées de nos plus belles chances. Il ne sait pas vraiment, encore, la chance qu'il a.
De ces beautés extraites des apparences, Martien le photographe ne connaît pas encore celles qui, par-delà, infernales et légères, donnent pourtant corps à ces motivations, à ces sensations et sentiments, actions aussi, dont nous devenons ainsi, chaque jour, les acteurs inconscients.
Mais la photo est un marchepied aussi, et il est en train d'y mettre le pied, sans aucun doute. Le premier pas y sera déterminant parce que novateur, dans l'essence même d'une passion dont, jusqu'à présent, Martien n'a mangé qu'un pain relativement blanc

donnant accès, avec frugalité, à des excès où enfin l’essence seule ouvrira à l’âme de l’artiste qu’il est, l’élixir capiteux que chaque découverte, comme une gorgée, comble en les attirant.
Mais Martien n’en est pas encore là, point s’en faut !

Dans les petits riens qu’une journée déploie, dans l’éventail proposé par la vie et les autres, sur l’étal bien garni de la globalité des relations engagées, Martien n’entrevoit pas encore ces failles auxquelles il s’est arrêté, y bloquant allègrement des sensations qu’il a prises pour de l’amour, toujours, loin de penser que de ces dernières à l’amour, un grand chemin, bordé d’indifférence et de stabilité pour les regards extérieurs, était nécessaire à parcourir seul, dans son propre mouvement, sans se laisser entraîner à celui des autres, ce qui fait de son ex-futur mariage raté, l’une des opportunités les plus évidentes de garder ou de retrouver ce mouvement intérieur autonome dont il est essentiel de comprendre le rythme personnel et les cycles que nous déclenchons lorsque le choix s’inscrit, en faux ou en juste, libérant des énergies dynamiques qui s’inscrivent aux chapitres de notre histoire individuelle comme de longs ressourcements, à moins que ce ne soit quête infinie à laquelle ceux-ci contribuent. Les silences sont beaux, les chants vierges et les mélodies, immortelles, pavent de leurs notes légères, les mémoires qui nous fuient, tandis que nous avançons, inconscients de l’heure et du moment qui nous révèleront de chacun les trésors fournis, à consommer encore, jusqu’à ces

pas que l'amour précipite à la volonté commune de s'exprimer, enfin, pour le monde.
Martien n'a pas en tête ces lignes qui dessinent peu à peu son profil d'être humain ainsi qu'une peinture cosmique destinée à la Terre et n'en faisant, pourtant, pas partie. Ce portrait d'une essence, prête à être un peu plus, tandis que tout, au sol de la planète Terre, la pousse à oublier sa source pour la revaloriser à l'avoir, seulement, jusqu'à n'être plus ou si peu, de conflits intérieurs en conflits sociaux, que l'on ne retrouve plus de soi que ce qu'y déversent les autres, pollutions innommables dont les rues pavoisent jusqu'à l'orgie de ces casseurs qui, symboliquement, en détruisent les formes d'une société ne se comptant plus qu'économiquement, financièrement et dégénèrent ainsi cette partie insaisissable, indétériorable, que Martien en ce moment sent vibrer différemment et à laquelle, inconsciemment, il prête des peurs que ses engagements précédents ont accusées en toute violence, en tout viol de lui-même.
Marie a été l'épreuve. Marie reste la référence. Marie, donc, lui a appris beaucoup, compte tenu du fait qu'il faut aujourd'hui à Martien le recul nécessaire à la conscience, pour réellement intégrer la leçon et être capable ensuite de ne plus reproduire les schémas qui en ont provoqué les variations, dans une relation à sens unique.
Martien pense cependant qu'il est curieux de constater combien tant de petits détails prennent, tout à coup, de l'importance sur le moment, alors que, rétrospectivement, ils n'en ont aucune, tout en se

rendant compte que l'inverse est absolument vrai aussi. Dans les marasmes que l'on se fabrique ainsi, se situent les déviances de ces verrouillages que l'on serre au plus profond, lorsque l'agitation aidant, on en esquisse les dangers dans la glissade vers laquelle nous pousse un quotidien auquel l'importance n'est pas de mise parce que le présent n'en est que mal vécu.
Difficile parfois de s'y retrouver surtout que l'inconscience préside, mentalement contestataire, à ces velléités de retrouvailles qu'un parfum d'essence, intérieur, force vers une objectivité en mal d'elle-même !... et toujours prête à des pirouettes…
Martien s'occupe de ses affaires, règle ces quelques rangements qui traînent… appelle pour confirmation des agences, signe quelques chèques pour factures en attente et d'un cœur léger, quitte la boutique, via la vie, privée, Dina, et un cœur sourire dont rien aujourd'hui ne présage du pire, au contraire.
C'est de chez lui qu'il appelle sa mère pour lui demander ce coup de main nécessaire à la boutique.
– Pas de problème mon chéri. Demain ?
–Bof ! répond Martien, dans deux, trois jours.
Sa mère, au ton de cette phrase, comprend qu'il n'est pas pressé de la voir à la maison.
– Martien, tu ne crois pas que tu devrais te trouver un appartement ? Tu as une vie à vivre, pas avec moi !
– Tu as raison. Je n'ai pas eu le temps !
– Ce n'est pas une excuse.
– Non, tu as raison. Bon, viens demain, je vais voir ce que je peux faire côté appart.

– À demain mon chéri, je ne te mets pas dehors mais franchement ce serait mieux pour toi, surtout en ce moment.
Ces derniers mots sont si chargés de sous-entendus que Martien raccroche sur un éclat de rire.
Mais elle a raison, se dit-il, avant d'appeler Dina, chez elle.
– Je être contente entendre toi Martien !
– Si on dînait ensemble ?
– Oui, mais toi venir à la maison, repas être prêt.
– OK, j'arrive. Quel étage ?
– Tu montes tout en haut dernière étage. Je attendre mais moi seule.
Martien se précipite dans sa voiture pour rejoindre le Trocadéro et Dina, chez elle, là où au terme de leur première soirée il l'avait déposée.

Au dernier étage, Dina qui surveillait sans doute depuis sa fenêtre, attend Martien lorsqu'il sort de l'ascenseur.
– Tu voir, dit-elle, avec un geste large, je être seule.
Et Martien comprend alors qu'elle a voulu dire qu'elle était seule à l'étage… qu'elle a donc pour elle toute seule !
Surprise de découvrir dans cet immeuble bourgeois de l'avenue une sorte de logement très anglo-saxon qui fait, effectivement, toute la superficie de l'étage. C'est immense. À vue de nez dans les quatre cents mètres carrés. Assez vide, juste ce qu'il faut, mais beau, avec une vaste mezzanine – chambre et salle de bains – une autre moins importante et pas encore

aménagée. Et puis cet espace de lumière avec ses fenêtres et ses œils-de-bœuf, superbe, ouvrant sur Paris et le ciel, des paysages renversants, Martien les ressent ainsi. Une vaste cuisine, à l'américaine, superbement équipée offre son demi-cercle pour table ronde à huit ou dix convives… Martien est un peu estomaqué de découvrir un endroit de rêve avec, au mur, des posters géants de New York, de nus, de portraits de Dina, tronqués, en puzzle, une bouche, un œil, les jambes… Martien, en silence, fait le tour de ce petit paradis tandis que Dina met une dernière main à son dîner aux chandelles, car en plus, ce superbe espace est éclairé, ce soir, aux bougies. Juste un halogène dans un coin diffuse une lumière douce au plus bas du variateur.
Immédiatement, dans les quelques instants qui suivent son arrivée, Martien se sent si bien qu'il en est lui-même étonné. Un vague parfum de rose mêlé à du santal l'enveloppe tandis qu'il s'assied pour regarder Dina, concentrée, faire ses derniers préparatifs.
Le silence est si beau, tout à coup, avec ces bruits familiers d'une cuisine qui vit, les odeurs, les couleurs où le blanc est majoritaire, que Martien s'y « cocoone », bien à l'aise, dans son corps et son cœur, regard avide et serein, à la fois, avec cette jolie silhouette de Dina qui en occupe l'espace comme une chanson douce, Martien est si bien.
Dina vient s'asseoir face à lui, entre eux la table, joliment dressée, avec de chaque côté d'eux, une dizaine de bougies – lumière de rêve – au halo doux,

propice au calme. Martien ne croit pas avoir été si bien, si confortable, si tranquille, depuis très longtemps. Et c'est bien agréable, surtout que Dina n'a pas besoin d'être assurée ou rassurée, son regard sait, son sourire dispense du moindre mot inutile et son accent, lorsqu'elle s'exprime, détend encore l'atmosphère, c'est, en un mot, reposant.
Tout en dînant, Martien observe Dina et se demande comment à son âge, tout juste dix-neuf ans, elle peut cumuler ainsi toutes ses occupations, sa profession – très prenante – elle, ses amis ? En a-t-elle ? Et ce parfait sens de la maison avec cette joie à y être, à y faire une cuisine excellente et à y mettre à l'aise… c'est une sorte de don que toute femme n'a pas ?! Loin s'en faut !
Elle lui raconte un peu son enfance, ses parents et leurs difficultés de toutes sortes dans une Pologne problématique et puis Solidarność et Walesa qui, pour ses parents, fut une sorte de héros sauveur.
Et une partie secrète de sa vie, dont elle parle de façon si nature, sans aucune honte – survie oblige – où Dina s'est tout simplement prostituée. Stupéfaction de Martien. Elle avait quatorze ans, était très belle et jamais ses parents ne lui ont montré qu'ils le savaient. C'est ainsi qu'elle formule, joliment et discrètement, d'un accent doux et de sa voix rauque, le parcours inévitable d'un bon nombre de femmes à l'Est, où le soleil ne se levait pas vraiment pour tout le monde chaque matin, dans les cœurs.
Dans cet appartement à la fois simplissime et luxueux, Martien se demande comment c'est possible et

dans le regard dépourvu de fard de Dina il note cette indifférence de petite fille quant à une épreuve marquante vécue si naturellement, si innocemment, que seuls, les regards extérieurs de mentalités éduquées au bien et au mal, peuvent en déflorer un peu plus, ce que la nature ne prévoit pas au programme d'une jeunesse qui, faute de mieux, y est forcée.
Martien a pour Dina les yeux de la sensibilité quand cette dernière s'enroule tout doux au cœur blessé de l'autre et tandis que le rire de Dina, vierge encore, éclate sur quelques moments échappés à la grâce d'une jeunesse qui en a été frustrée trop longtemps, quand son rire cascade sur la soirée tamisée de cet appartement parisien, Martien se dit ou se demande, s'étonne même, que tant d'épreuves arrivent à si peu marquer les apparences, au point de les rendre lumineusement transparentes à une photogénie dont l'objectif ne décèle rien d'autre que cette parfaite harmonie dont le corps est capable et dont le visage se pare, le temps d'un déclic. Avec cette différence, qu'à part le maquillage, Dina, après les photos, dans la vie, continue à être, avec une perfection dont l'harmonie orchestre les moindres gestes mais aussi tous les mots.
Martien, ébloui, certes, est tout à fait séduit et tandis qu'il déguste ce dîner préparé avec amour par Dina, il ouvre à celle-ci un horizon nouveau, qu'en lui, il découvre en même temps. Une sorte de plage blonde où les vagues auraient le rythme du rire de Dina, dans une liberté que le son propulse sur l'espace, de moins en moins vaste, qui les sépare l'une de l'autre,

pour les réunir ce soir dans ce Paris magique et cosmopolite, à la lueur de ces belles chandelles dont les lumières se retrouvent en résonance harmonieuse de ton et de silence lorsque deux êtres, sans attente et authentiques, croisent leurs énergies à jamais.
Martien est sous le charme et ce qui l'étonne sans doute le plus est cette préférence donnée spontanément à l'autre et non à ces séductions seules dont le sexe se repaît déjà lorsqu'il les anticipe aux désirs stimulés, cette préférence qui va à l'instant doux, à la compréhension saine, à l'harmonie et à la concordance, en un mot peut-être à la cohésion humaine de deux cœurs qui se groupent déjà comme un couple où seul l'essentiel est abordé, quelle que soit la nature de ses relations. Et de l'amitié à l'amour, quand la frontière tombe, on est en droit de consommer ou pas, parce que les pas qui se sont alors rejoints ont suivi, d'empreinte en empreinte, une route intérieure commune qu'il est si bon de reconnaître à cette première borne, posée par une première rencontre.
Martien, qui en est là, ne se pose même pas la question pour Dina.
Mais Dina a atteint aussi, et en même temps, cette première borne d'une histoire, dont l'histoire reste à écrire.

Ils n'ont pas fait l'amour ce soir-là et quand Martien a pris congé, devant l'ascenseur, Dina a dit avant de fermer la porte sur lui et cette soirée :
– Tu voir Martien, c'est trop grand (et manifestement elle voulait dire « très ») alors tu venir si tu

vouloir habiter. Je suis très contente être avec toi. C'est ici une maison je vouloir avec le bonheur.
Martien, ému plus que d'ordinaire une fois de plus, l'a serrée très fort sur son cœur en murmurant « qui sait ? ».
Ce n'est que le lendemain matin, au réveil qu'il lui a semblé que c'était exactement ce qu'il devait faire, aller vivre avec Dina, dans le cocon lumineux d'une harmonie toute neuve dont jamais, auparavant, le goût n'avait été aussi tentateur.
Dina a hurlé, spontanément, de joie, lorsqu'il le lui a dit au téléphone.
Entre eux l'amour, ou ce que l'on en suppose, n'avait jamais été évoqué, et pourtant, le choix qui s'y pliait ainsi, précédait, par l'action, les élucubrations habituelles qui souvent en avortent les premiers signes.
C'était si clair ce choix-là, pour elle qui l'avait proposé, pour lui qui l'acceptait, que seule cette lumière de l'évidence, pour l'instant, en entérinait, d'un commun accord, la décision, sans hésitation aucune. Et c'était bien.
Martien se sentait tout léger ce lendemain-là, lorsqu'en raccrochant il s'est rué sur valises et sacs, désireux de quitter les lieux, au plus vite, avant l'arrivée de sa mère.

C'est quand le cœur se tait, muet, que la joie s'époumone.
C'est pourquoi depuis l'installation de Martien chez Dina, les joies se succèdent, cascadantes et libres,

acceptées, chouchoutées par le couple qui, avant de s'aimer sexuellement – ils n'ont pas refait l'amour – s'aime, actuellement… artistiquement, créativement. Martien, en effet, prépare son exposition, et il se trouve que le loft de Dina, leur loft à présent – puisqu'il a décidé d'en assumer seul le loyer – sert de somptueux décor.
Martien traque, d'un objectif discret, armé de sa vision particulière, l'intimité de Dina, qui très à l'aise, offre à l'objectif et à Martien, sur tout, le meilleur d'elle-même, en toute simplicité, jouant parfois d'un sentiment, jouet qu'elle emprunte, le temps d'une expression, afin de pimenter d'un clin de cœur et d'intelligence sûre, les moments de son quotidien ainsi saisis par ses regards ou ses sourires.
Martien est fou de ces séances où seul son art déroule des facettes de lui, encore inconnues de lui-même comme si, avec et grâce à Dina, il allait au bout d'une entreprise commune dont il ne saurait des résultats que ce que l'instant leur prête en les bougeant au gré de quelques lumières et forces intérieures brutalement éclaircies, ainsi, comme un plus, comme un temps fort qui talonne et se pose pour jouir un peu plus encore d'une beauté à fixer, sans jamais parvenir à la cerner.
Martien est amoureux, mais sans le savoir…
La vie à deux est devenue une immense séance de photos où Martien et Dina s'amusent et créent en travaillant, mais surtout en étant, chacun, au quotidien, le miroir d'un reflet de l'autre, à chaque fois mis

en lumière et saisi, autrement surprenant et si familier, à la fois, qu'il en sont tous deux émerveillés.
Ce plein hiver parisien voit l'éclosion d'un autre printemps où le cœur ouvre, en ses bourgeons multiples, des fleurs et feuilles dont la vie est généreuse et inconsciente. À Martien, à Dina, la charge et la responsabilité d'en extraire les beautés et les sucs, les parfums et les lignes dont la perfection se pare lorsqu'humaine, avant tout, elle se familiarise à l'Esprit dont ils découlent, tirés d'une forme intérieure de présence occulte qui ravit sans flétrir et fleurit sans tarir, dans l'énergie ravivée d'un enthousiasme radiant.
Martien est un monsieur cent mille volts comparable au Gilbert Bécaud des débuts, Dina n'est plus qu'arabesque mouvante au sol fertile d'un art qui s'en nourrit tout en fixant d'elle des silences si éloquents et des regards si révélateurs sur lignes du corps fluides et rondes, parfaites… qu'il est très difficile de dire ce que ces deux-là vivent vraiment les trois premières semaines de leur vie commune où, pas une fois, ils n'ont fait l'amour, comme si Dina se livrait uniquement à un objectif dont Martien, en voyeur, orchestrerait les plans de main de maître-amant en puissance !

De cette relation intime, inusitée, entre un photographe et un modèle, Martien tire une belle énergie qui le porte, plein d'enthousiasme, sur chaque journée dont la durée lui semble de plus en plus courte. C'est significatif et c'est troublant car, en

même temps, il est si impatient de retrouver Dina, qu'il ne la quitte pas du matin au soir, ou plutôt c'est cette impression lancinante et constante d'elle, qui ne le quitte pas. Il en est troublé et dans les mille et une occupations de ces jours qui se suivent, malgré tout, Martien accourt vers elle à chaque instant un peu plus, la présence de Dina n'y est pas pour grand-chose, non plus que son absence.

Martien a bien les pieds sur terre, mais dans sa relation à cette femme, presque une enfant encore et déjà si mature, il rejoint un peu l'irréel où son nom le plonge, malgré lui, depuis son enfance, devenant ainsi une sorte d'humanoïde en provenance d'ailleurs, confronté à une compatriote d'espace, Dina, sur les rails terrestres d'une vie dont la note artistique les réunit et les fait vibrer comme si, rendez-vous pris depuis longtemps, ils avaient programmé sans les savoir encore, ces moments qu'ils ont tant de plaisir à goûter ensemble.

Marie n'est plus, pour Martien, qu'un souvenir aux péripéties passées, sorte d'erreur humaine grandeur nature où les espoirs sont morts de n'avoir pu être rêvés à deux, où les mots sont tombés à force de sonner leurs phases creuses et où les sentiments, à peine déçus, se surprennent à renaître autrement, sur d'autres rives où les émotions viennent, de très loin, s'échouer aux pieds déterminés à en piétiner les non-sens.

La joie qu'éprouvent Martien et Dina est si intense que le cadre qu'ils lui donnent en est sans cesse élargi,

comme si les murs du loft, maintenant, englobaient Paris tout entier.
C’est cette magie infime que l’objectivité a du mal à déceler qui, lorsqu’elle touche le cœur devient alors infinie, et c’est sublime. Ils s’en repaissent et s’y roulent comme deux amants en passe d’eux-mêmes sur les méandres purs et lents que prennent leurs deux sensibilités, leur réceptivité… il y a dans l’air du loft et de Paris, du talent, de la beauté et de l’amour, dans le désordre, dans l’ordre d’un chaos où les a jetés la vie afin qu’en ces moments précieux qui leur sont ainsi donnés, ils avivent de leur collaboration, une créativité dont peu de couples font l’expérience à ce point.
L’intimité de ce couple étrange que forment quand même Martien et Dina est un nid de gestation commune où les talents des deux sont douillettement jumeaux en leur façon tout intérieure de s’affirmer avant de se dévoiler l’un à l’autre, l’un par l’autre.
La photo qui en est le support apporte ses cadres glacés brillants sur des paysages intérieurs dont les lignes du corps de Dina dessinent les aubes et les retraits à la guise de ce metteur en images qu’est devenu pour elle, exclusivement, Martien.
Il est à noter que ce dernier, en effet, ne peut plus, actuellement travailler avec d’autres modèles, que c’est la toute première fois de sa carrière qu’une telle chose lui arrive et qu’il le cache jalousement à tout son entourage, y compris à Dina, cette femme par qui l’inconnu arrive dans sa vie.

Martien est « tombé en amour », comme dirait son cousin canadien Steph. Il y pense tout à coup et découvre que cette expression d'outre-Atlantique a une saveur nouvelle, lui qui la trouvait désuète, en goûte maintenant l'authenticité. Martien s'y attarde quelques secondes, juste pour l'appliquer à sa passion actuelle de photographier Dina pour son exposition. Mais déjà, il confond l'exposition, ou la photo, ou la vision qu'il en a, avec celle qui les motive, Dina, cette femme dont l'enfance déborde des yeux sur un sourire si sensuel qu'aussitôt le dessin en disparaît pour plonger à d'autres délices – à déguster vers des abîmes ou des horizons, qui peut savoir ? – ces promesses qui font les bonnes photos, les rendant fascinantes au point de s'y perdre. C'est ce que Martien fait, très exactement.

Du bleu au chair, délicat, du blond au blanc d'un sourire ou d'un rire éclatant, Dina se livre comme une poésie ou un conte, tour à tour fée ou femme fatale, mutine ou grave, elle s'offre, à la roue rapide d'une mouvance intérieure dont Martien ne perd jamais le sillon lumineux.

L'entente artistique est si parfaite que Martien plonge à d'autres contours, ces tournants et ces croisements, ces cercles et ces lignes droites ou brisées qui, d'un chemin à une plage – sorte d'arrêt sur image – font la différence de ces pas, marchés ensemble où les rythmes individuels, sans se confondre, s'interpellent, d'une harmonique constante, par-delà, au-delà, ou juste là, parce que c'est lui, parce que c'est elle.

Les rivières qui chantent ont des lits qui, pour n'être pas communs à toutes, leur sont indispensables à chacune. Des lits où, ne se retrouvant jamais, elles creusent, d'une harmonie même, des amorces différentes qui les font, chacune, plus ou moins longues, plus ou moins tortueuses.
Faisant lit à part, Martien et Dina trouvent ensemble ces chants mélodieux dont les notes, communes à une seule symphonie, peuplent leurs séances de travail, les rendant souples et mobiles comme des voix sur un accord.
Ils sont heureux.
Ils sont beaux.
Ils sont joyeux.
Enthousiastes et
Ravis, ensemble, du tour que prend l'exposition.

C'est à la *Terrasse Martini*, à Paris, qu'aura lieu l'exposition de Martien. Dina est venue voir les locaux avec lui, approuvant ce choix et depuis huit jours, ils s'activent à cette préparation. Sandrine et la mère de Martien y travaillent aussi. C'est devenu une affaire de famille où tous quatre se démènent tour à tour. Promotion, publicité, invitations, presse, tout y passe, dans une effervescence dynamique porteuse où le rire sonne bien et où l'humour est la base commune, installée d'entrée, sans concertation…
C'est la folie.

Dina a choisi les photos avec Martien, c'est lui qui a voulu et proposé. Il veut son avis aussi pour les

encadrements, pour les places, afin d'en disposer la progression au mieux.
En riant, Dina a dit :
– C'est une exposition Dina, on me voit partout !
Prononçant ainsi sa première phrase sans verbe à l'infinitif. Martien a éclaté de rire.
– Bravo Dina, tu l'as dite ! sans faute !
Parce qu'il plaisante sans cesse au sujet de cette première phrase sans faute – fera, fera pas ? – de Dina.
Elle a ajouté, toujours en riant :
– Et tu vois, je suis sûre que les poules n'ont pas de dents ! pour ça !
Martien a continué à rire, c'est vrai qu'il lui dit, depuis des mois, que le jour où elle fera un sans faute, les poules auront des dents !
Il est minuit, ils ont étalé, une fois de plus, les photos sur le plancher et les scrutent encore, une énième fois, pour décider, encore et encore…
Dina va chercher à boire et tend son verre de jus de pomme à Martien, mais il demande :
– Je crois bien que j'ai besoin d'une vodka !
– OK ! s'exclame Dina en allant la chercher.
Elle l'apporte avec des olives et des pistaches – en-cas oblige –, à cette heure-ci, en général, même après un bon dîner, ils sont affamés.
Assis à même le parquet, Martien regarde avec attention les photos éparpillées, de temps en temps il en sélectionne une, qu'aussitôt Dina pose sur un chevalet, où elle a organisé un système de fond carton sur lequel elle fixe deux trombones pour tenir la

photo, ce qui, à chaque fois, fait bondir Martien qui a peur de l'abîmer ! Sans cesse Dina le rassure d'un sourire entendu car, très soigneuse, elle fait très attention.

De grimaces en sourires, les expressions des portraits sont drôles ou graves, intimes ou fatales, révélant et retenant ce que les traits accordent d'intériorité au spectateur. Martien est lui-même, et c'est un comble, pris par l'ensemble, comme plongé dans une atmosphère spatiale tout individuelle qui relierait entre l'objet et le sujet, par la complicité d'un instant intime, le mannequin – Dina en l'occurrence – et le spectateur qui, soudain actif, entre par la porte d'une sensibilité commune, dans le mystère que libère la photo, sans en livrer les clés, à trouver par chacun.

Martien entre dans le processus d'échange intime et ce paradoxe semble si grand à Dina qui se dit tout à coup qu'il est là, Martien, à échanger avec elle, à vivre avec elle, par photo interposée. Ce soir par exemple Martien n'a d'yeux que pour Dina-modèle, alors que la femme est là, à portée… Mais Dina en sourit intérieurement, elle lève les yeux vers la deuxième mezzanine du logement et la porte de la chambre de Martien, ouverte, laisse apparaître un désordre que la couette, découvrant le lit et froissée, auréole de cette insomnie des dernières nuits où Martien, photos en tête, se débat pour retrouver un peu de calme. Pas étonnant, se dit alors Dina, il est en train de vivre ailleurs, dans un espace où les clichés l'envahissent, il ne voit rien d'autre, la vie pour lui, passe par ces surfaces lisses, mêlant corps, regards,

sourires et chaleur d'une Dina déshumanisée et offerte, à sa façon à lui, comme une friandise dont seul les yeux goûtent pleinement les générosités pudiques des lignes.
Dina sourit en buvant son jus de pomme, regardant Martien comme un enfant qui, ayant trop de choix, ne peut se décider.
Quatre portraits donnent l'amorce d'un sourire énigmatique dont elle connaît bien, en elle, la sensation peu équivoque. Elle les ramasse pour les mettre à la suite, un peu plus loin dans la pièce, dans la juste progression qu'elle y reconnaît. Ces quatre photos sont saisissantes, l'évolution du sourire accordée aux expressions des yeux qui en expriment aussi la montée intérieure est vraiment intéressante. Dina observe en silence. Attiré par ce silence Martien se lève et la rejoint. Devant ces quatre photos-portraits il s'exclame :
– Mais c'est parfait, comment ne l'ai-je pas vu ? C'est superbe. C'est, sans le savoir, ce que je cherchais.
Il enlève Dina dans ses bras puissants et lui fait faire un tour, heureux, joyeux, avant de l'embrasser, fort, sur les deux joues.
Dina hurle de joie.
– Il les faut dans cet ordre, sur un panneau, à part. Tu peux noter ?
– À tes ordres, Boss, répond Dina qui note sur la liste, déjà longue, des pré-choix.

Il est trois heures quand Martien, sortant de sa contemplation, s'aperçoit qu'il est seul, Dina est allée se coucher. Il boit une grande rasade d'eau à même la bouteille, avant d'éteindre, pour en faire autant.
C'est d'un sommeil agité qu'il s'endort, subconscient en alerte sur photos passagères d'une autre dimension qui en déforme les expressions pour faire la nique à ses obsessions. Des femmes qui ont les jambes de Dina, lui tirent la langue, à moins que des visages d'hommes, grimaçants, ne lui rient au nez, affublés eux-mêmes du nez rouge d'un clown en goguette. Martien se tourne et se retourne sous ces fragments qui, de lui, se rappellent intempestivement à lui, forces sauvages lâchées par la nuit qui se venge de n'avoir pas eu de vraie journée calme et sereine. Martien vogue à son repos nocturne, véhicule agité par des marées indéfinies qui le roulent sur les berges difficiles et accidentées d'une société pourvoyeuse de clients auxquels, en bloc, il aimerait tant plaire. C'est la reconnaissance qu'ainsi il pêche au plus profond de ses angoisses, comme un remède à l'incertitude qui a basculé en lui, sur lui, étouffant son talent, au point de le remettre en question.
Heureusement, les photos, elles, sont faites, et sont bel et bien là !!

Dina est partie : séance de photo pour un grand magasin, mais quand elle revient, c'est un feuilleton qu'elle annonce, un casting proposé par son agence où elle s'est rendue, après sa journée, et voilà qu'elle

a obtenu un rôle dans une série télé *Top… où est le modèle ?*.
Dina, fourbue, relate cet épisode de sa vie comme elle donnerait à Martien le prix du kilo de patates, ce matin au marché. Lui trouve ça vraiment bien pour sa carrière, mais l'enthousiasme, axé sur son exposition, manque franchement de spontanéité ou de chaleur, c'est ce qu'en reçoit Dina qui passe à autre chose, rapidement.
Dès lors, Dina qui commence tout de suite le tournage, ne peut plus s'occuper, avec Martien, de l'exposition.
Pour Dina cependant ce tournage, s'ajoutant à l'exposition, fait d'elle, dans la semaine qui suit, la cible des photographes et des magazines.
Très vite traquée jusque dans sa vie privée, on la marie à Martien qui vit avec elle, on en fait une rescapée de la Pologne, et un journaliste ressort – comment, elle ne le saura jamais ! – une photo d'elle, prise sur le trottoir de Varsovie par un client, lorsque, se vendant au plus offrant, elle se prostituait pour survivre.
En deux semaines, Dina, dépecée par les manigances d'un journalisme exacerbé par le scoop à tout prix, se retrouve mise à nue, mal, incomprise, et assiste à la mise en vedette d'une image d'elle-même qu'elle ne connaît pas et ne peut se reconnaître dans cet étalage rude et choquant d'une certaine presse hélas agissante !
Martien ne réalise ce beau gâchis qu'après l'inauguration de son exposition, lorsqu'à la *Terrasse Martini*,

vers minuit, après le tournage, Dina le rejoint, les journalistes toujours présents se précipitent derrière elle. L'un d'eux lançant à un collègue sur le ton de la confidence « Elle a un cul la pute ! ». Manque de chance, Martien a entendu, le vent venant des Champs-Élysées, sans doute, lui a porté la phrase inopportune sur un souffle léger.

Sans une seconde de réflexion, Martien a sauté sur le photographe et l'a laissé sur le carreau. Dina qui n'a rien entendu s'est écartée de justesse pour ne pas recevoir l'homme de plein fouet, il saigne du nez et a du mal à se relever.

Le scandale éclatera à la une de tous les journaux du lendemain, heureusement l'inauguration était en soi terminée, après le cocktail, tous les invités s'étaient, au moment du pugilat, retirés.

Dans le loft, ensuite, Martien et Dina, après avoir chacun pris une douche, se sont retrouvés autour de la table de cuisine devant un souper froid improvisé et bienvenu, affamés, comme lorsque trois semaines plus tôt ils préparaient cette exposition.

Martien n'a pas parlé des propos du journaliste, ou est-ce seulement un photographe ? se demande Dina. Les deux ? Elle n'a, non plus, rien demandé, mais l'heure est calme, trois heures sonnent sur Paris, ils n'ont pas sommeil et se retrouvent avec plaisir, autant que faire se peut.

Dina mange en silence une délicieuse salade à l'avocat, vite préparée et un verre de Bordeaux, que Martien lui a versé, attend sous son œil gourmand. D'habitude, elle ne prend que de l'eau, régime

mannequin oblige ! Ce soir elle craque, une fois n'est pas coutume.
– Alors ce tournage ?
– C'est sympa. Je être très contente.
Est-ce l'émotion ? Elle a repris le verbe « être » sauce infinitif.
Martien sourit.
– Et toi ? demande Dina. L'expo ? Je n'ai pas pu arriver plus tôt… Désolée !
– Ce n'est pas grave. C'était très réussi… jusqu'à mon coup de poing ! Mais tu as eu beaucoup de succès.
– Oh ! c'est vraiment grâce à toi !
– Peu importe. J'ai l'impression, Dina, que ta carrière prend un tournant, un vrai. Tu te rends compte sûrement ?
– Oui. Je ne savoir pas si j'aimer beaucoup ça.
– Laisse-toi aller, c'est tout ce que tu as à faire et fais bien ce que tu fais.
Tu es belle et douée. Ça va aller vite et bien.
Le silence s'installe tandis qu'ils continuent de manger. Martien dénote une sorte de mélancolie en Dina, met cette impression sur une fatigue passagère, il la pense épuisée ce soir, pour la première fois des cernes légers ombrent ses yeux. Mais quoi de plus normal avec cette vie de folie depuis quelque temps ?
C'est sur cette note, qui ressemble à un point final, ouvrant sur un nouveau chapitre l'histoire d'une étrange vie commune où l'amitié s'est trouvé ses lettres de noblesse, qu'ils décident, leur salade terminée,

de regagner leur lit respectif, sur un bonsoir un peu moins gai qu'à l'ordinaire.
La journée a été dure et la mini-nuit qui s'annonce est indispensable à chacun comme un coup de régénérateur pour l'impulsion nécessaire au lendemain…

Dormir a toujours été pour Dina l'équivalent d'un soin de beauté. Ses cheveux longs épars sur l'oreiller, elle part donc, une fois de plus, vers ces contrées incertaines où son corps et son visage s'accordent des détentes sublimes et libératrices des stress et pollutions agressants qui en ont terni ou contracté le teint et les muscles.
Épuisée, Dina dort d'un sommeil immédiatement profond auquel elle se livre comme à une bouée de sauvetage, c'est dans la même position que la trouvent les douze coups de midi, le lendemain, sur lesquels elle se lève, heureuse de pouvoir parler à quelqu'un, mais Martien a déjà déserté l'appartement, et c'est seule qu'elle petit-déjeune plantureusement, s'offrant un brunch comme elle en a toujours rêvé.
Quand le téléphone sonne, elle est sous sa douche. Le répondeur enregistre donc un message d'Olivier, son partenaire dans le feuilleton, lui annonçant qu'il passe la chercher à quatorze heures, ainsi qu'un court « Bonjour, rappelle-moi » de Martien, depuis « La Vision », qu'elle rappelle aussitôt.
– Ce soir à vingt-deux heures, lui dit-il, nous recevons, au loft, deux journaux américains, deux

journalistes, l'un après l'autre, pour l'exposition. Ils veulent te voir. C'est OK ?
– C'est bon, répond Dina, je serai rentrée vers vingt-deux heures trente. Pas de problème. Il faut leur faire à manger ?
– Non, un verre seulement. À tout à l'heure, travaille bien. Martien a raccroché.

À treize heures trente, on sonne à la porte. Dina qui a passé un pull sur son jean répond à l'interphone. C'est Olivier.
– Déjà ?
– Oui ! Je peux monter ?
– Viens, dernier étage.
Olivier arrive, émet un long sifflement admiratif en découvrant le loft, lève le pouce en signe d'approbation et lui demande brutalement :
– C'est vrai que tu es mariée ?
– Oui, dit Dina, et tu vois nous faisons mezzanine à part. Couple très moderne. Nous avoir beaucoup d'enfants encore invisibles et une exposition de photos en commune !
– Tu te moques de moi Dina ?
– Eh ! deviner ! toi deviner !
Olivier est tout mignon, sourire de play-boy blanc-blanc, visage un peu carré, beau, viril, il s'avance et l'enlace, elle se laisse faire, attire son visage, l'embrasse sur la bouche, avant de se dégager pour lui dire :
– Je adorer l'adultérin, les amants, les mensonges… et toi ! Mais maintenant partir travailler, d'accord ?

Sur un éclat de rire elle a pris un blouson, son sac à dos, a ouvert la porte et a appelé l'ascenseur. Olivier la suit, elle ferme à clé, ils sont partis.
Dans la voiture Olivier demande :
– C'est vrai ou c'est faux ce qu'on dit de toi ?
– Il y a vrai, il y a faux ! Pourquoi ?
– Je ne sais pas, je m'intéresse à toi, non ? C'est normal que je te demande.
– Non, c'est pas normal, a dit Dina, mettant un point final à cette conversation, indiscrète, à ses yeux.

Le plateau est prêt à un changement de décor. Des comédiens le quittent en saluant Dina et Olivier qui arrivent. Les techniciens prennent une pause bien méritée. Dina passe au maquillage et va s'habiller. Se déguiser, comme elle dit. Olivier fait de même, de son côté.
Quand ils se retrouvent, sur le plateau le décor est planté. C'est une loge, dans les coulisses d'un théâtre, juste avant un défilé de mode, sur scène, à New York. Dina est top model, Olivier est photographe, il vient lui demander de travailler avec lui, il prépare une exposition. Il frappe à la porte de la loge, elle lui répond d'entrer, tandis que l'habilleuse s'éclipse avec la robe du soir qu'elle vient d'enlever.
– Bonjour, Olga Stern ? Puis-je vous parler ?
– Entrez, vous désirez ? La voix de Dina, puis elle apparaît, enveloppée dans un peignoir de soie violette et fuchsia. Oui ? ajoute-t-elle en s'asseyant face à son miroir.

Elle commence à se démaquiller lentement tandis que le photographe Lou Stroo lui parle :
– Voilà, je vous ai vue défiler et j'ai vu de nombreuses photos de vous, je prépare une exposition pour une galerie d'art moderne et j'aimerais que vous acceptiez de poser pour moi ?
Olga Stern, le personnage qu'incarne Dina, demande calmement, directe :
– Combien ?
Manifestement Lou Stroo ne s'attendait pas à la question. Un silence.
– On pourrait voir ensemble ?
– Combien de temps avez-vous besoin de moi ? Vous connaissez le tarif horaire ? Vous pourrez voir mon agent, il doit être par là, d'ailleurs. Dites-lui que je veux bien, au tarif habituel. Quand ?
– Eh ! bien… hésite Lou, je pensais que nous pourrions nous arranger ensemble ?
– Je suis libre tout le mois prochain, pendant lequel j'avais décidé de me reposer. Je vous consacre ce temps-là, où vous voulez. Le reste regarde mon agent, traitez avec lui.
Olga Stern a terminé son démaquillage et ce visage innocent, énonçant des termes de business aussi secs et nets, offre à la caméra une expression curieuse que seul, pour l'instant, le metteur en scène situe réellement dans cette production d'une histoire où le rêve s'oppose à la dure réalité du métier de mannequin.
– Coupez ! crie-t-il alors après un silence où Dina, en gros plan, prête à Olga son ravissant visage énigmatique.
Le metteur en scène crie à la ronde :

– C’est dans la boîte ! Scène suivante. On se dépêche.

Dina est rentrée après le tournage, pour trouver Martien en compagnie de la première journaliste.
Interview, photos dans le loft, tous les deux avec les ombres des deux mezzanines en fond couleur. Un rire, un mystère, une entente, un couple ? Certainement ; différent ? Sûrement. Comment dire à cette journaliste qu’ils ne font pas l’amour ? Ne pas lui dire et laisser planer une ambiguïté récupérable sauce fabulatrice. Un regard entre Martien et Dina, on s’en fout ! se disent-ils. Ils en rajoutent même un peu en se tenant la main. Ils jouent et se coupent, sourient et donnent exactement ce qu’ils décident, d’eux-mêmes, ignorant délibérément les interprétations probables.
L’autre journaliste, un homme, posera, lui, la question.
– Mais vous vivez ensemble vraiment, en couple ?
Réponse nette de Martien, appuyée par Dina :
– Oui, mais nous ne faisons pas l’amour et ne nous posons aucune question sur nos vies privées. Vous en déduisez quoi ?
Le journaliste sourit sans répondre.
Pas con le mec, se dit Martien, lorsqu’il enchaîne :
– C’est une sorte d’équipe que vous formez. Avez-vous des projets ?
Mais le mot anglais « team » correspond si bien à Martien et Dina, que lorsque le journaliste l’emploie

ils approuvent tous deux avec vigueur et enthousiasme.
Ils n'ont pas besoin, devant cet homme, d'en rajouter ou de se prendre la main, il a tout compris et c'est, d'une certaine façon, rafraîchissant, après les péripéties des dernières semaines.

Le temps de croire et déjà on est déçu.
Le temps de dire et déjà il faut redire.
Le temps de penser et déjà il faut changer.
Le temps d'avoir et déjà il faut encore.
Le temps d'aimer et déjà le désamour.
Le temps d'être et alors tout est parfait mais encore et toujours se remettre en question ainsi que se donner ces temps toujours plus longs de devenir et d'apprendre ce qu'en soi-même on ne se sait pas, ce qu'en l'autre on s'espère, ce qu'enfin la vie promet ou a pu promettre. Sans ces promesses vers quoi aller ? Sans elles comment continuer, Martien, la tête dans les mains, réfléchit.
Après l'exit de Marie, qui continue à appeler régulièrement – espérant quoi ? – Martien a des haut-le-cœur, à l'idée seule qu'ils pourraient tous deux avoir une relation intime, non pas physiquement, mais en rapport avec ces incompréhensions et ces ravages, en somme, toute cette crème plus ou moins réussie que l'on rajoute à ces débuts fragiles d'un couple, ces questions reflétant tant de doutes, ces pas en marche arrière, ces inquiétudes et ces peurs qui ne font, ensemble, que reculer pour mieux

les faire exploser, ces raisons dont le principe même d'Amour devrait avoir raison.
Ce n'était donc pas de l'amour, mais non. C'est pourquoi, aujourd'hui pour Martien, ce haut-le-cœur de dégoût devant l'insistance de Marie à renouer. Renouer quoi ? C'est que si besoin est de renouer, qu'avait-on fait du lien ? Cassé ? Pour lui, certainement. Marie ne fait plus partie, pour Martien, que du passé. Le recul même qu'il a de cette période l'entraîne si loin de Marie que l'espace ne parvient pas à en garder ces traces dont les souvenirs se saisissent pour encombrer la mémoire inutilement. Martien, relié à Marie par l'incessante demande de cette dernière à le voir, n'arrive pas, à part son écœurement, à se souvenir du meilleur ! Cette constatation le remet immédiatement en question et il se demande si par hasard il y a en lui la moindre rancune ? Mais non, Martien n'est pas, ne l'a jamais été, rancunier, non. Il est simplement hors de cette histoire avec Marie, et à tel point, qu'y mettre un pied à nouveau lui semble absurde. C'est pourquoi probablement son indifférence interpelle tant Marie dont la curiosité, aiguisée, se double d'un amour-propre bien féminin que la séduction, ce besoin de plaire, force vers des extrêmes, pour se rassurer peut-être ?
Martien a décidé de ne plus répondre et à la boutique, où Sandrine décroche toujours, le répondeur reste branché en permanence pour filtrer les appels quand par hasard il y est seul.
Quant à sa nouvelle adresse elle ne la connaît pas, non plus que sa ligne privée du loft.

Ces agaceries quotidiennes ne parviennent quand même pas à ternir la satisfaction intense que lui procure le succès immense de l’exposition. Tout Paris en parle et pas seulement, il doit exposer à Tours, Bordeaux, Marseille et Nice. Il en est ravi, de plus sa mère, en charge des négociations, se rendra sur place, il n’aura à se déplacer que pour les vernissages. Martien est content, et fier. Les photos de Dina, bien sûr mais aussi les photos d’enfants qui sont si réussies que beaucoup demandent d’en faire des posters ?! Pourquoi pas ? Il ne sait pas encore. Les Américains s’y sont intéressés, une galerie de Los Angeles lui a demandé s’il accepterait de venir. Il a répondu que pour l’instant sa promotion concernait la France et qu’ensuite on verrait. Parce que avant d’exposer, peut-être préfère-t-il travailler sur place un peu, et la mode le lui demande.
Il est curieux, pour Martien, d’observer ainsi les changements qui s’opèrent, dès que personnellement, on ose aller au bout de ses propres choix et de ses propres cassures. Depuis qu’il a rencontré Dina, Martien a l’impression qu’une autre vie l’a enlevé sur une vague dont il ne voit pas encore la crête !
C’est aussi le cas pour Dina, tout a changé si vite pour elle, la télévision, son rôle, les demandes pressantes des agences, pour la mode, mais aussi pour un film proposé par une production américaine de Los Angeles. Hollywood est à deux pas, se dit Martien, en souriant !
Ils sont tous deux propulsés par une dynamique qu’ils ont créée ensemble par la confiance, l’enthousiasme,

l'amitié… l'amour ? Pour la première fois, Martien pense à l'amour, pour balayer cette pensée aussi « sotte que grenue », se dit-il, comment parler d'amour alors qu'ils n'ont aucune relation sexuelle. Une fois, superbe, et puis rien, depuis.
Martien est sensible à cette étrangeté dans leur relation. Lui qui adore les femmes, qui adore Dina, en particulier, c'est une fille formidable, une femme fascinante d'innocence et de jeunesse, de beauté et de talent ! Et voilà qu'il vit sous le même toit, sans jamais la toucher, l'approcher autrement que cordialement, en toute amitié.
Il est vrai que Martien a l'excuse de cette période surchargée de travail où exposition, séances et boutique ont occupé son temps à plein. Mais quand même, et ce qui l'étonne encore plus est la manière si naturelle qu'a Dina de vivre cette situation.
De son côté Dina a peut-être besoin d'une sorte de Papa, après tout ce qu'elle a vécu, perdue dans Paris, seule, avec un travail difficile et fatigant. Martien énonce, à la fois, questions et réponses, sans savoir vraiment où il en est de lui-même face à Dina, avec laquelle sa complicité professionnelle est si grande, totale, on pourrait le dire, pense-t-il.

Le temps de vivre et déjà l'instant a fui.
Le temps de questionner et déjà le moment change.
Le temps de répondre et déjà on se trompe.
Le temps de réagir et déjà c'est trop tard.
Le temps de s'engager et déjà la vie bouge.

Le temps de savoir et encore on se demande si de soi ou de l'autre, la faute est réparable, quand elle n'existe pas, alors, surpris, on ne comprend que mal cette vie qui s'amusant de chacun, fait et défait de ces liens inconnus, les nœuds de velours, auxquels glissent les pensées, afin de ne pas s'y emprisonner plus que le soupçon d'une seconde à laquelle on donne enfin cette importance de la découverte que, peut-être, l'amour, en ambassadeur, avait reconnu avant que le cœur même ne s'en mêle.
Martien, qui navigue ici sur le voilier que symbolise le loft avec tout ce que cela représente pour Dina et lui-même, s'étonne le temps d'une réflexion méditative, de leur relation. Sans être inquiet, une pensée papillon l'effleure, durant cette seconde légère, il sent une pression intense dont la formulation lui vient aussitôt, concrète et terrible.
– Et si Dina tombait amoureuse ? De quelqu'un d'autre s'entend.
C'est sur ce rideau gris sombre qui vient de tomber sur son horizon de tempête rentrée que Martien relève la tête parce que la boutique tout à coup s'anime, le carillon a retenti, deux personnes viennent d'entrer, suivies de près par Marie.
Sandrine s'occupe des deux femmes qui sont ensemble. Marie, elle, sans s'arrêter, passe directement dans le studio, derrière, où Martien, bien évidemment la suit. Elle se retourne, au milieu de la pénombre du cyclo blanc.
– Alors ? On ne peut même pas prendre un verre ? Toi et moi.

– Je n'y tiens pas Marie, j'ai beaucoup de travail et aucune envie de prendre un verre avec toi.
– Mais et nos fiançailles ?
Martien a la délicatesse de ne pas éclater de rire.
– Tu les as rompues, répond-il simplement.
– Non, je les ai prolongées.
– Peut-être, mais je t'avais prévenue, c'était sans moi.
Marie est habillée si différemment que Martien est obligé de le remarquer. Mini-jupe, cuissardes, tunique fluide et moulante à la fois, noir, rose, elle se tourne comme pour se faire admirer, sous l'œil indifférent de l'homme.
– Je pourrais être mannequin, tu sais ?
– Ne t'en prive pas, si ça te dit !
– Non, je veux dire, avec toi.
– Il n'en est pas question. Tu ne m'inspires pas.
– J'ai vu ton expo. C'est très beau. Et cette Dina.
– Quoi cette Dina ?
– Eh bien elle est mannequin seulement ? Je veux dire pour toi, dans ta vie.
– Ça, c'est ma vie, ça ne te regarde pas. J'ai du travail Marie, j'aimerais que tu me laisses.
C'est donc ça, se dit Martien, jalousie rétrospective d'une femme déçue ! Je ne l'ai pas retenue ! C'est donc ça, mais Martien s'en moque éperdument, il prend ses affaires et sort du studio.
– Au revoir Marie. Bonne chance et surtout ce n'est pas la peine de revenir. Adieu.

Marie dépitée a fait la moue. Mi-figue, mi-raisin, elle sort à son tour en saluant quand même Sandrine qu'elle connaît d'un :
– Bon courage ! Salut !
En sortant c'est son ex-future belle-mère qu'elle croise, lui dit bonjour sans s'arrêter et s'éloigne d'un pas rapide.
Marie vient de se faire claquer comme un livre que l'on referme, d'un geste sec, sur une lecture terminée à moins qu'elle n'ait été interrompue par manque d'intérêt.
Marie est têtue. Marie est-elle amoureuse ? Elle n'a pas apprécié de ne pas être retenue… ou aimée ?

L'amour, comment le donner, bien, l'accueillir au mieux, le recevoir en somme, pour cette libre-circulation indispensable à son épanouissement. Où ne pas l'entraîner pour ne pas l'écorcher, le fragiliser ou encore l'abattre, purement et simplement, alors que l'on peut être persuadé, ce faisant, d'en augmenter le pouvoir par l'intensité.
L'amour ou comment vivre avec l'espoir qu'il génère, sans en anticiper les formes afin de ne jamais le faire fuir. Comment s'y adonner ? Certains le font comme à une drogue que la passion entretient, et lorsqu'il s'agit d'un métier ou d'un art, alors, c'est d'une vocation avec tout ce que cela propose, à l'être, d'ouverture vers les autres, qu'ainsi l'on comble un peu, autant que soi-même.

C’est sur les quais que s’est réfugié Martien. Il y chemine seul, mains dans les poches et sans se départir de ce calme intérieur qu’il connaît et peut perdre, sous le choc d’un quelconque évènement, il sait toujours y revenir, seul avec lui-même au cocon d’une intériorité neuve de s’en être un instant départi pour s’y replonger si rapidement.
Dans cette luminosité que l’hiver sait aussi déverser sur un Paris qui s’en pare avec nonchalance, frileux quand même, mais faisant des heureux, Martien déambule, la Seine a monté, un peu, l’île Saint-Louis lui fait face et c’est là sans doute qu’il ira déjeuner tout à l’heure, dans un petit restaurant qu’Yves Montand affectionnait, sur cette petite place dont il a oublié le nom mais qu’il aime, en bon Parisien.
Martien sifflote, un peu, un air de « feuilles mortes qui se ramassent à la pelle » mais il n’y a là pour lui aucun souvenir, ou peut-être cet air-là, de Montand, justement, lui vient-il en tête sans hasard, pour démystifier ces mémoires de chacun qui collent à la peau du cœur des autres ?
Dans l’air, des bruits que Paris susurre en douce avec ces pics et ces pointes que le trafic y glisse sans vergogne. Avec ces chassés-croisés feutrés aussi que des regards, en passant, lancent et dépassent sans s’y attarder. Martien est attentif, il a besoin, vraiment, d’entendre cette voix intérieure, son écho profond dont les mots sont absents, qui berce et réveille tout en douceur ces quelques joies éphémères de n’avoir su durer ou même commencer. Martien pense à Dina. Les photos qu’il en a faites défilent sous son

regard, encore ébloui par elle, malgré et après tout ce travail ensemble, réussi, c'est vrai, il doit s'avouer que, contrairement aux autres modèles, il ne s'est pas lassé de Dina, ni comme mannequin, ni comme femme. Cette constatation lui fait plaisir pour l'inquiéter aussitôt, c'est étrange, Martien marche d'un pas sûr, au bord du quai, dans le froid piquant qu'un vrai soleil d'hiver n'arrive pas à réchauffer.

Martien marche en lui, avec Dina qu'il promène à ses côtés, devisant et écoutant ce qu'il sait en dire et ce qui lui parvient de cette femme si peu exigeante – c'est ainsi que Dina le frappe le plus – elle ne demande jamais rien. Toujours prête à donner, elle glane ce qui est là comme une manne appréciable, c'est un peu, se dit Martien, comme si, n'attendant rien, l'instant présent était toujours au-delà de ses espérances. C'est ainsi qu'elle installe une sorte de paix où les questions et les doutes n'ont aucune place. Elle ne leur laisse aucune chance. Il n'y a donc rien qui puisse, un tant soit peu, s'accrocher à l'autre, le partenaire ou l'ami, le remettant en question. Non, elle ne se positionne jamais en victime, toujours en être humain, responsable. Et quand Martien repense à ses confidences sur cette période où, prostituée dans la banlieue de Varsovie, elle tentait de survivre, il revoit ce regard aquatique qu'elle pose sur lui pour dire sans drame, ces choses de la vie que parfois on ne peut éviter et qu'il vaut mieux alors assumer.

Le face-à-face de Dina avec la vie semble ne garder de tous les évènements ou les personnes croisées,

que le don qui est fait là, par la vie même, à charge pour nous d'en déterminer la place, négative ? positive ? Ce qui revient, en somme, à égaliser les chances données que l'on est capable de saisir. Un vrai face-à-face est toujours basé sur une différence, intelligemment comprise, elle donne accès aux fondations solides d'une autre mentalité, plus mobile sur la vie, plus proche d'une sensibilité réelle où l'excès d'émotion est inutile.

Dina a cette capacité-là, elle la vit sans détermination, sans volonté particulière, juste parce que ces choses sont de la vie, quel qu'en soit l'impact au creux d'un estomac… À leur faire face, à en assumer le réalisme puis le dépassement, alors l'expérience s'en nourrit sans s'y perdre. La colonne vertébrale intérieure de Dina sur ce plan-là, des épreuves et de la tranquillité digne à en assumer les pleurs qu'elle n'a jamais versés, comme les larmes qui l'ont épuisée, est une douceur de plus qui s'est attachée à elle. Au lieu d'y puiser agressivité ou ressentiment, Dina s'y est polie, comme un galet, gardant de la dureté, la courbe d'une patine légère comme un flot d'écume envolée.

Martien pense à Dina, il est maintenant attablé au restaurant, une nappe rose nimbe son visage sous la lumière, allumée à cette heure dans le fond de la salle où aucune ouverture ne laisse filtrer le soleil hivernal.

Martien mange un cassoulet arrosé d'un bon vin. Mais ses pensées filent toujours la trame de cette mystérieuse Dina dont l'étoffe, si douce à l'œil et au cœur, échappe encore au toucher. Le grain de sa

peau, délicat, fin et satiné, les doigts de Martien s'en souviennent et tandis qu'il rompt le pain, les courbes gracieuses de son corps lui reviennent à cœur de paumes, caresses lentes qu'il a faites, dans le silence ouaté de leur seule nuit ensemble.
Et Dina, depuis, n'a pas eu la moindre réflexion, même lorsqu'elle lui a proposé de venir habiter au Troca, c'était si naturel, sans aucune arrière-pensée, un partage plus qu'une proposition. Venant d'une femme aussi belle, Martien est étonné, mais Dina ne répond à aucun des critères psychologiques connus de lui dans ses relations habituelles aux femmes.
Dina est d'une autre espèce, rare et précieuse sans aucun doute, dont il est, aujourd'hui, un peu plus encore, en train de prendre toute la mesure, cette dimension d'elle, inscrite en lui, qu'il ne savait pas si forte, si présente. Il est vrai qu'à partager le quotidien de Dina dans une intimité quasi totale, il n'en a pas vu toutes les finesses, tous les talents ?... Qui que soit cette parfaite Dina, elle est en sa féminité offerte, loin d'être un objet, pas du tout un rêve, juste une femme qui vit comme elle apprend de chaque seconde, en totale adhésion à elle-même.
Beauté comprise, Martien se rend compte, durant ce déjeuner, que jusque-là il n'a pas cherché à comprendre. Beauté démise, il s'aperçoit que rien en elle ne le touche plus que tout ce qu'il ne voit pas et qu'elle propose, femme d'ailleurs, comme un cadeau en plus dont personne ne prend garde. Elle semble ainsi attendre d'être découverte pour elle et non pour

sa jumelle apparence à laquelle Dina, elle-même, ne s'identifie jamais.
Martien en est à une tarte Tatin, succulente. Pas léger, léger ce repas… mais il a envie de danser tant il est heureux. Dina ne l'a pas quitté. Tout ce temps passé avec elle à la peser à la balance d'une subjectivité dont les plateaux sont restés objectivement stables. Une sorte de recul le rapprochant un peu plus de cette femme, la même et une autre en ses options trouvées, en ses choix compris, en ses luttes révisées, en ses enthousiasmes : belle, en ses rires, irrésistible.
Martien règle son addition d'un cœur léger, en apesanteur sur le moment qui passe, Martien pense confusément, pour changer, que jamais une femme ne l'a autant occupé sans être là. Par là même il ébauche un sourire, c'est vrai que Dina, lorsqu'elle n'est pas là près de lui, devient très vite envahissante !

Martien qui a fait boutique buissonnière est accueilli avec plaisir par Sandrine et sa mère lorsque vers quatorze heures trente il ouvre la porte sur un « Hourra ! me voici, me voilà ! » si joyeux que les deux femmes se regardent en souriant, tout va bien !
Une jeune fille attend pour des photos d'identité, ce qu'il ne fait jamais, en principe, mais aujourd'hui il les assume avec fougue, comme une séance motivante ! Martien a des ailes, Martien est en forme.
– Allez savoir pourquoi, s'exclame sa mère. Il rompt avec Marie, il a un boulot monstre, il part renfrogné

et revient sur un nuage ! Mon fils est spécial, c'est un fait.
Et Sandrine de rire.

Pourquoi un moment, seul avec soi-même, peut-il ainsi changer le cours des humeurs sombres au point de rendre au cœur la lumière de l'âme ?
Martien ne se pose pas ce genre de question. Il fait comme Dina, il vit ce moment comme un cadeau donné par la vie, à ne pas manquer de saisir sous peine de lendemains difficiles dont le temps ne peut prévoir les suites…
Martien est heureux et lui vient l'envie terrible d'un dîner aux chandelles, dans le loft, avec Dina, la belle.
C'est pourquoi il ne s'attarde pas ce soir-là à « La Vision » malgré sa mère et Sandrine qui lui proposent un verre, refusé avec un grand sourire.

À peine ouverte la porte du loft, c'est la douceur des flammes des bougies qui accueillent Martien, Dina l'a précédé, anticipant sur son désir profond.
La table est dressée, trois couverts. Ah, bon ?!
Dina qui a entendu la porte crie :
– Hello Martien ! Je espérer que tu es forme, nous avons invité oune.
Ils ont donc un invité ? Une ? Comment comprendre avec cet accent ?
– Hello, renvoie-t-il vers la mezzanine. Je vais prendre ma douche.
– OK ! crie Dina.

Lorsqu'il redescend après sa toilette rapide, Dina est dans la cuisine. Vêtue d'une robe d'intérieur acier et blanc, incroyablement spatiale, elle cliquette de partout au moindre mouvement. À la tête de Martien devant ce spectacle, elle éclate de rire.
– C'est être pour toi, spécialement !
Comme Martien descend, sous le charme quand même car c'est très beau cette apparition dans ce loft au milieu de ces chandelles, Dina scintille littéralement, elle lui dit en venant vers lui :
– C'est être pour toi tout seul. Tou t'appeler « Martien », alors c'est oune planète, autre… Je suis planète autre.
Martien prend sa main qu'il baise, la retournant côté paume, et à l'intérieur du poignet charmant.
– Je suis flatté dit-il, tu es très TRÈS belle, ajoute-t-il avec emphase.
C'est à ce moment que la sonnette retentit.
Dina s'éloigne dans un cliquetis ferraille façon haute couture, décroche l'interphone et appuyant sur le bouton crie :
– Oui !
Puis elle retourne vers la cuisine, en disant à Martien :
– Veux-tou accueiller notre invitée ?
Martien s'exécute, et va ouvrir la porte… à… sa mère ! qui entre, très à l'aise.
– Bonjour mon chéri, enfin je vais savoir où tu habites. Mais que c'est beau.
Apercevant Dina, immobile, devant la table, elle se précipite vers elle.

– Mon petit vous êtes ravissante.
– Bonsoir Madame, dit Dina.
Elles se serrent la main et Martien, réalisant qu'elles ne se connaissent pas, les présente l'une à l'autre.
– Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui a combiné cette soirée ?
Dina le regarde.
– C'est nous. Ta maman et moi, elle a appeler toi, c'est moi qu'elle a répondu.
– Mon chéri, Martien, j'étais curieuse, de cet endroit, de Dina, de tout. Tu comprends non ?
– Mais oui Maman. Il ne peut s'empêcher d'être contrarié et cela se voit, il n'a jamais su cacher ce genre de chose.
Dina vient vers lui doucement.
– Martien ? Sa voix est rauque, un peu plus qu'à l'ordinaire sans doute. On va passer très bonne soirée. C'est bien d'avoir une maman ici, avec nous, tu savoir ?
Martien aussitôt s'en veut. C'est vrai qu'elle est toute seule, privée de famille, et voilà qu'il fait la fine bouche quant à recevoir sa propre mère.
« Merde, se dit Martien, je déconne là ! »
Il embrasse Dina sur le front et la rassure d'un clin d'œil plein de tendresse. Elle murmure :
– Merci Martien.
Pendant ce temps sa mère fait le tour du loft en s'exclamant, sur la lumière, sur les meubles, sur la vue. Éblouie par tant de sobriété, de ce goût sûr pour cette décoration réussie, elle félicite Dina avec des airs sous-entendus de belle-mère gâteuse ! Elle en

fait trop, se dit Martien, qui ajoute tout haut à son intention :
– Tu sais Dina est chez elle, en quelque sorte elle me reçoit ici.
Dina est repartie vers ses fourneaux, le cliquetis de sa tenue spatiale est moins bruyant ou est-ce l'arrivée de la mère de Martien et la conversation… le monologue par moments, qui l'ont fait passer au second plan ? Toujours est-il que le dîner, bientôt prêt, les réunit tous les trois autour de la table que Dina a décorée de façon spatiale aussi, assortie à sa robe. Bougeoirs d'acier, bougies argent, fleurs métallisées et vaisselle blanche et grise. C'est très beau tout ça, se dit Martien, qui note les rubans fins et argentés, mêlés à la chevelure de Dina, qu'il n'avait pas encore remarqués.
– C'est splendide tout ça, approuve d'un geste de la main sa mère, en montrant la table et Dina.
Dina n'a aucun maquillage. Rien. Une peau satin, des yeux aigue-marine, besoin de rien, beauté belle de A à Z, se dit Martien qui soudain a très envie de la photographier. On verra ça après…
Bien sûr le repas est aussi délicieux que le décor est réussi. Bien sûr sa mère est conquise, bien sûr il ne peut lui dire qu'elle se trompe sur leur relation, bien sûr c'est bizarre, et comment se justifier alors qu'ils n'ont, ni lui, ni Dina, à le faire !
Bien sûr !
La note feutrée d'une soirée agréable n'exclut pas les rires, nombreux ce soir. Dina, l'œil aigue-marine allumé par mille et une joies parce qu'elle donne

d'elle-même comme toujours, avec beaucoup de bonheur, Dina la Polonaise parisienne, avec son ami Martien, auquel elle a offert son cœur sans réserve depuis longtemps.
Dina face à une femme qui se prend pour une belle-mère déjà, alors que rien de cet ordre n'est consommé ni dans la vie de son fils, ni dans celle de Dina.
Une soirée avec juste ce qu'il faut d'ambiguïté pour rire beaucoup, être complices totalement, se vivre avec joie et remercier d'être là ensemble, et d'être bien, tout simplement.
Une soirée réussie, que la maman de Martien apprécie à ses propres valeurs mais qui, néanmoins, n'en demeurera pas moins dans les annales de leur couple étrange dont les normes, à définir, ne sont qu'intérieures, fluides et cascadantes comme tout ce qui, venant du cœur, ressemble à ces torrents qui tombent du ciel avec force, renforçant la terre et chantant l'onde sans autre référence que leur propre beauté offerte à tous.
La mère de Martien est repartie conquise, mais par quoi, au fait ?

Le lendemain déjà, elle sera, à « La Vision », incapable de résumer à Sandrine ce qui, ce soir-là, n'était pourtant que magie… le lieu, le décor, le dîner, les enfants… « rien n'était banal » sera la seule synthèse à laquelle sa mentalité pourra résumer une soirée indicible. Quant à la relation de Martien avec Dina, « comment savoir » dira-t-elle, à Sandrine :

– Ils font appartement commun, donc vivent ensemble mais tout de même, font aussi mezzanines séparées. Allez savoir ce qui se passe dans le loft du Troca !
Sandrine, discrète, s'est contentée de sourire.
La mère de Martien, elle, a montré ensuite quelques velléités à commencer son propre feuilleton à ce sujet, mais Sandrine n'a pas suivi, coupant ainsi court à toute tentative d'excès imaginatif quant à la vie privée de son patron, qu'elle respecte trop pour oser diffamer ou se tromper.
Faute d'interlocuteur, la mère de Martien a vite abandonné la partie ainsi désamorcée par Sandrine la sage.

Martien n'a pas fait les photos qu'il voulait de Dina la spatiale. Il le regrette. C'est qu'elle est toujours différente d'une soirée à une autre. Pour le photographe c'est une réelle invite, à moins que ce ne soit pure et simple provocation ?
Deux jours après, Dina faisait un autre dîner, avec Olivier, son partenaire et Rémy son metteur en scène.
Martien a proposé de les laisser, s'ils devaient parler boutique, mais pas question. Dina a insisté, elle veut qu'il soit là, il est chez lui. Ils les reçoivent. C'est ainsi qu'elle entend vivre avec Martien et le lui fait savoir avec une certaine véhémence, inaccoutumée.

C'est en bohémienne ce soir-là qu'apparaît Dina.

Volants rouges pour la jupe immense, à la cheville, et anneaux d'or épais aux oreilles, sur lesquels ses cheveux dansent.
Une fois de plus, Martien est séduit mais cette fois, il va charger son appareil et descend avant que n'arrivent les invités, afin de saisir de Dina ses mouvements de reine et ses expressions de chatte.
Elle est si belle ainsi qu'il la mitraille durant presque une heure tandis qu'indifférente à ces images potentielles, elle évolue, attentive à son dîner, à sa soirée.
Dina et des bougies, les posant dans les chandeliers, les allumant, épluchant une orange pour une garniture de plat, ouvrant le réfrigérateur, dosant la force d'une flamme sur le gaz.
Dina les bras chargés de fleurs, avec un vase qu'elle scrute, regard concentré, qu'elle pose, sourire aux lèvres pour soudain regarder droit dans l'objectif et tirer la langue ou renverser la tête en arrière et lever les bras, feignant de tenir des castagnettes !
Une fête pour l'objectif et l'œil de Martien.
Une joie pour tous les deux qui se retrouvent dans la fièvre qui a précédé l'exposition.
Mais la sonnerie de la porte interrompt le ballet Martien-photos-Dina.
La soirée va commencer. Pour eux, elle continue, autrement…
Martien range son appareil.
Dina ouvre la porte.
Les deux hommes arrivent, ensemble.
Présentations.

– Alors c’est vous ! s’exclame Olivier, en serrant la main de Martien.
– C’est moi… quoi ? demande Martien.
– L’énigme ! lance Olivier en souriant. Vous êtes mon énigme ! Je suis heureux de vous rencontrer.
Rémy est observateur, sans un mot il serre la main de Martien, ébauche un sourire à la Dutronc. Admiration muette des deux invités pour la belle Dina et pour le loft. Leurs regards parcourent le tout d’un œil expert, Martien remarque non sans déplaisir qu’Olivier est loin d’être indifférent à Dina, et s’étonne d’en être ainsi dérangé. Rémy lui, en bon réalisateur, est amoureux d’elle mais différemment, comme un créateur, rien de dangereux de ce côté-là. Olivier, c’est autre chose, en plus il a une belle gueule, ce qui énerve Martien au plus haut point.
Dina a dressé une table flamboyante, rouge et or, Rémy à sa droite, Olivier à sa gauche et Martien, qui préside avec elle, en face. La nourriture, comme toujours savoureuse, est ce soir, épicée, pas trop, tout juste ce qui sied à une cuisinière bohémienne.
Tandis qu’Olivier couve Dina du regard, une conversation professionnelle s’est engagée entre Rémy et Martien. Cadrage, plateau, chef-opérateur, lumières, fondu enchaîné… les mots codés saupoudrent les phrases, tissant entre eux cette complicité que procure la connaissance d’expert à expert. Ils parlent du tournage, de l’exposition de Martien que Rémy a vue, bien entendu, de quelques confrères, des Américains, ils sont ces deux-là sur la même longueur d’onde.

Dina aime beaucoup Rémy, tout en répondant à Olivier, elle tente de suivre ce qui est dit et l'intéresse au plus haut point. Mais son partenaire, lui, s'en moque, il n'a d'yeux que pour elle et de banalités en banalités, pour attirer son attention, il ne parvient qu'à agacer la belle Dina qui lui demande gentiment de laisser parler les deux autres, ce que fait enfin Olivier en baissant la tête sur son assiette, vexé.
Mais soudain le silence d'Olivier rappelle l'attention surprise de Rémy et Martien qui, du coup, interrompent leur conversation. Alors Dina rit, décidément, c'est compliqué de contenter tout le monde, en ne blessant personne. « Raté, se dit-elle, j'ai court-circuité tout le monde », et cette phrase, étant parfaite, est pensée en polonais !
La soirée cependant se continue agréablement. Olivier ne boude plus, il a invité Dina à danser sur un slow de J.-J. Goldman. Elle a refusé, il danse donc seul, tenant une partenaire imaginaire dans ses bras. Rémy et Martien regardent les photos de Dina, prises par ce dernier et Dina prépare une infusion pour tout le monde.
Moment de détente où tous les quatre sont aussi naturels que possible et c'est très sympathique. Même Olivier n'est plus vexé, il danse et fait de temps en temps de l'œil à Dina, pour rire, ainsi qu'aux deux hommes à qui il lance :
– Vous êtes en train d'admirer des images de Dina alors que nous avons l'original à domicile, c'est franchement comique votre obsession du métier.

Ce qui fait rire Martien et sourire Rémy, sans les interrompre pour ça, ne serait-ce qu'une seconde !
Dina ne s'intéresse pas aux photos ce soir, elle comprend que Rémy ait eu envie de les regarder ainsi, il en avait manifesté son désir, tôt ce matin, en début de tournage. Il prépare un film, un long métrage, et pense à elle pour un rôle. Il n'a rien dit de plus, elle le laisse donc travailler avec Martien qui, à l'heure qu'il est, doit en savoir plus long qu'elle à ce sujet ! Il n'en dira rien, non plus, solidarité masculine et professionnelle. Dina aime l'idée que ces deux-là parlent d'elle et la regardent parce qu'elle sait leur délicatesse et leur amour du beau. C'est un peu comme si on s'occupait d'elle, une sorte de bien-être, de prise en charge de ce qu'elle est ou peut devenir dans l'œil d'un homme faisant d'elle une autre sans la dépouiller d'elle-même, elle aime s'y laisser aller, c'est pour elle une sensation si agréable que c'en est presque sensuel.
C'est donc avec affection qu'elle les observe depuis la cuisine où elle prépare un plateau tisane avec des fruits déguisés de toutes les couleurs.
L'ambiance, bien que feutrée-tamisée, est très gaie. Une fois les tisanes servies, Dina rejoint Olivier pour danser, face à lui, dans l'espace de lumière que n'occupe aucun meuble. À chaque tentative d'Olivier pour l'enlacer et l'entraîner dans un slow ravageur, Dina s'esquive, liane rebelle à ses avances, elle garde, même en dansant, toute son autonomie.
Martien s'est levé pour mettre un tango, passant derrière Dina, il l'enlève, sur un rythme précis d'introduction musicale à la Carlos Gardel, c'est superbe,

avec cette jupe qui tourne en ses volants découvrant les jambes finement galbées de noir translucide et brillant, Olivier et Rémy se sont écartés, Martien danse comme un toréro dans l'arène ! Dina le suit avec un plaisir non dissimulé et lorsqu'après trois minutes de spectacle le dernier accord retentit, Martien la renverse en arrière, tango oblige !
Les deux spectateurs applaudissent chaleureusement. Dina toute rose, rit aux éclats tandis que son cavalier la redresse.
– Je savoir que toi danser si bel !
– Je savais que tu serais sublime ! Et il l'embrasse sur le bout du nez, taquin et heureux.
Le calme est revenu dans le loft, sur un air de semi-blues en fond sonore, très bas, tandis que les quatre amis boivent leur verveine-menthe, agrémentée de ces fruits déguisés succulents que Dina clame ne pas avoir fabriqués ! Ce qui les fait rire.
Il est près de deux heures du matin lorsqu'Olivier et Rémy s'en vont, ce dernier, embrassant Dina, lui chuchote en lui tapotant la joue droite :
– C'est mauvais pour le teint ces horaires ! Heureusement demain matin tu dors, ce qui n'est pas le cas d'Olivier.
– Je suis brimé, déclare ce dernier en se tirant les joues, façon lifting.
– À demain, lance Dina quand ils entrent dans l'ascenseur où elle leur envoie des baisers, puis elle rentre pour se laisser tomber sur un fauteuil.
– *"I am exhausted!"*
– Comme tu dis, répond Martien, qui en fait autant.

– J’ai besoin de courage, me déshabiller… enchaîne Dina
– Il faut y aller, sinon on va s’endormir là, ça ne va pas.
Il souffle, en passant, le reste des bougies qui ont coulé, d’autres qui se terminent, grésillent un peu et sur un :
– Bonne nuit ma reine, avec un baiser envoyé de loin, il monte, péniblement, dans sa mezzanine.
Dina prend un quart d’heure de détente totale à respirer l’odeur de cire fondue, à regarder le ciel depuis son fauteuil où elle est affalée, sans bouger. Elle écoute Paris, Martien qui là-haut fait couler l’eau, soupire quand il se couche, il laisse toujours sa porte de chambre ouverte.
Puis, comme un rat d’hôtel en goguette, elle monte à son tour, à la lueur de la lune, pleine ce soir, sans bruit, en commençant à se déshabiller… Le lit reçoit son corps épuisé, mais un sourire s’éteint sur ses lèvres, vestige d’une soirée amicale qu’elle a aimé vivre ainsi, en bohémienne.
Demain sera une autre fête qu’elle se promet comme une petite fille le ferait pour une sucette.
Dina, déjà, s’endort en se disant vaguement qu’elle a beaucoup de chance et que Martien est, comme ils disent en France, vraiment chouette.

D’aubes citadines en soirées excentriques, pour le moins originales, Martien avance dans la vie de Dina à pas sûrs, discrets, dont les longues foulées ne se départissent pas de patience. Et il se demande

pourquoi il est si heureux. Et puis, pourquoi le mot « patience » ? Curieux, se dit-il d'employer ce mot étrange. Où se loge cette patience envers Dina ? Pas envers moi-même, plutôt ? Et pourquoi ?

Il est en pleine préparation de séance pour une publicité de parfum homme avec un grand gaillard aux traits si parfaits qu'il se demande comment il va tenter d'en personnaliser, par l'éclairage, ce côté trop lisse, à son goût. « Mais tout le monde se fout de mon goût, se dit-il, les minettes aiment ça ».
Lario est mexicain mais il parle français sans accent et sa photogénie n'est plus à prouver. Martien le connaît pour avoir déjà travaillé avec lui. C'est une virilité puissante et douce, aux traits réguliers. Lario ayant un comportement assez statique sur le cyclo, c'est Martien qui invente, en se déplaçant, des mouvements d'objectifs tournants, de bas en haut, où le regard de Lario prend des allures torrides et mystérieuses. Bon, c'est bon, se dit Martien tout en pensant à Dina – rien à voir – mais Dina est là, présente à tout ce qu'il fait. Il entend son rire, ses remarques qu'il devine, tandis que son sourire l'imprègne, comme une douceur légère flottant dans les lumières agressives des spots. Lenteurs perverses et agitation futile de ces instants pourtant fugitifs que l'objectif traque et saisit. Martien y est tout entier présent et pourtant ! Dina ne le quitte pas. Elle ne prend pas ce temps qu'il lui donne. C'est un plaisir intérieur riche et savoureux qu'il affectionne de plus en plus, sans le rechercher, c'est ainsi, tout simple.

Et le plus surprenant dans cette séance avec Lario c'est qu'elle sera réussie, les photos seront bonnes et belles parce que Dina y participe, sous-jacence implicite dans laquelle se meut la pensée de Martien, au cœur de cette promenade en duo qu'il parcourt, une fois de plus, en solitaire.
Lario est content, il accepte volontiers le verre que lui offre Martien, une coupe de champagne, parce que ce dernier, ce soir, fête en secret son immense engagement envers Dina. C'est si paradoxal et si inattendu de sa part que Martien se demande s'il n'est pas amoureux. Il était temps ! lui ronronne une petite voix intérieure, moqueuse, qui le prend en flagrant délit de pensée schizoïde… ce qui le fait sourire, sans inquiétude aucune quant à sa santé mentale.
Vivre l'heure et y ajouter en prime les secondes passées ailleurs, dans la tête, est une bien curieuse façon de se plonger au présent.
Faire un bilan est, en termes de vie, une bien triste manière d'envisager l'avenir, c'est pourquoi Martien, ce soir-là, trinque avec Lario, mais il boit ensuite à la santé aigue-marine des yeux de Dina dont le cœur, plus précieux qu'une pierre rare, lui donne tout ce qu'il n'avait jamais espéré recevoir d'une femme, jusqu'à ce jour.
L'accent mexicain de Lario est frère planétaire de celui de Dina et c'est pour Martien un autre prétexte pour penser à cette femme avec laquelle il vit depuis un an bientôt, qui l'occupe à temps plein en son

cœur et en sa tête et à laquelle il n'a jamais fait de déclaration d'aucune sorte !
Dina, elle, de son côté, aurait-elle une vie intime, cachée ? Cette idée accélère le cœur de Martien…
Si ça se trouve, se dit-il alors, elle a un homme dans sa vie, elle est amoureuse et n'en dit rien ?! Mais non, lui dit la voix, comment pourrait-elle cacher ça, elle est toujours à la maison, seule…
Martien préfère écarter cette pensée, odieuse dans l'instant, pour offrir à Lario une autre coupe qu'il se ressert aussi, noyant ainsi des velléités à se faire du mal pour rien.

Lario le beau Mexicain est parti dans l'envol de ses cheveux de jais suivant son long pas élastique et élégant.
Devant cet homme, très beau, Martien s'étonne une fraction de seconde, de n'avoir jamais, au cours de toute sa vie, éprouvé la moindre attirance pour la gent masculine ou du moins l'un de ses spécimens masculins de l'acabit de Lario, par exemple, mais c'est son objectif qui en tombe amoureux. C'est de cette photogénie étonnante dont il s'agit, mais à part cette vision de l'œil du photographe, Martien, vraiment, reste de glace pour ces modèles masculins qui défilent sur leurs tendances homosexuelles, pour la majorité.
Comme il range son matériel, Dina, à nouveau s'est glissée près de lui, œil complice et rire au bord de ses jolies lèvres, « Mais, se dit-il, m'a-t-elle jamais quitté ? ».

La journée est finie, une autre commence dans ces cycles que les heures sonnent, se poussant l'une l'autre vers la nuit qui s'y prélasse ensuite, réservoir d'un autre temps où les dimensions intérieures puisent les recettes d'un âge doré où la sagesse inonde de ses symboles les messages d'un inconscient fermé au rideau de l'aube sur lequel, inquiet du jour qui revient, il fuit, passager frileux d'une objectivité en mal d'assurance, à laquelle ses secrets restent obtus.
Martien quitte « La Vision » ; Sandrine est déjà prête à partir, elle fermera la grille. C'est une perle cette Sandrine, il en est conscient mais n'est-elle pas aveuglée par un Martien qui n'existe pas ? Une sorte de beau chevalier des temps modernes qui bat la ville à cheval sur sa notoriété et dont les damoiselles cover-girls… et autres, sont folles ? Un Martien qui serait si expert en sagesse qu'il saurait les repousser d'un sourire réservé, fidèle à une autre, la seule, elle, Sandrine ?... qui se conte et se raconte inlassablement les fins heureuses d'une relation de travail commencée à la suite d'une aventure si légère pour Martien, qu'il se demande parfois si vraiment elle a eu lieu ? Il n'en garde rien qu'une amitié à laquelle il espère être fidèle.
Sandrine vit donc avec son ami, futur mari, paraît-il, dans l'aura brillante d'un amant qu'elle juge exceptionnel, à bien des égards. Talent qu'elle admire, beauté charmeuse qui la touche, gentillesse qui l'émeut et souvenirs à la pelle dont chaque jour, con-

sciencieusement, elle ravive les couleurs à « La Vision » ; dès que Martien passe la porte, il concorde exactement avec un moment d'eux qu'elle fignole, développant le cliché avec une attention extrême aux ingrédients qui y participent, mélange chimiquement psychique dont elle sait doser chaque pensée, à une bribe de souvenir près, qu'elle y entraîne pour le fixer à jamais, sur la pellicule vierge d'une journée de plus.
Martien salue Sandrine, un baiser envoyé du bout des doigts, avant de monter dans sa voiture garée devant, et déjà Sandrine se voit enlevée sur le cheval blanc de son rêve immaculé dont elle renoue les rubans bien lisses comme une midinette amoureuse d'une étoile.
L'étoile a filé, destination le loft, Dina…
Et Sandrine, le cœur absent, regagne ses pénates où l'attend un futur mari, sorte d'ersatz, au quotidien, d'un amour si immense que rien, ni personne, à part l'imagination ne peut en donner la réplique à Sandrine, résignée mais si heureuse de travailler avec Martien.
Martien est dans son bain quand Dina rentre. Un soupir, énorme, lui parvient, puis plus rien. Aucun de ces petits bruits familiers qu'elle orchestre chaque soir et qu'il aime tant, comme un délassement supplémentaire qu'elle organise, inconsciente de participer ainsi à cette détente précieuse que Martien prolonge bien volontiers tandis que chaque soir, elle s'affaire ainsi.
Rien. Un silence total.

En harmonie inquiète avec ce silence, il sort de l’eau avec une infinie précaution pour ne pas le violer, attrape son peignoir d’éponge et après avoir essuyé ses pieds, pour chausser ses pantoufles, sans bruit, il se dirige vers la balustrade de la mezzanine pour en avoir le cœur net.
Dina, assise sur le canapé, en éveil, sur le qui-vive, regarde dans un coin de la pièce. Son regard, d’ici, semble amusé et si doux que Martien se prend à vouloir très fort qu’elle le regarde ainsi. Martien ensuite regarde dans la direction du regard si séduisant… pour, après avoir fouillé un peu l’espace immense, découvrir un chaton minuscule occupé à grimper sur un pouf. C’est une petite chose admirablement mignonne. Martien n’esquisse aucun mouvement, le chaton est drôle comme tout, il marche maintenant vers Dina en miaulant d’une petite voix, toute petite, et Dina, quand il arrive à ses pieds, le prend délicatement pour le mettre sur son cœur où, les yeux fermés, elle murmure « Mon amour, amour, amour » que Martien, de là-haut, devine plutôt qu’il n’entend.
Le spectacle est quiet, surprenant et si touchant que Martien immédiatement se dit « merde alors, pas d’appareil quand il faut ! » comme un vieux réflexe qu’il se reproche aussitôt avec une violence rentrée. « Je suis un salaud ! Comment voler un si délicat moment, par surprise ! ». Martien alors descend doucement. Dina a les larmes aux yeux, elle est émue plus qu’il ne pense et se met à renifler avec un sourire déformé par les hoquets ainsi déclenchés.

Martien lui donne un mouchoir propre qui se trouve dans la poche du peignoir par chance et dit tout bas :
– Comment s'appelle notre hôte ?
– Pas encore, il s'appelle pas encore répond Dina, tout aussi bas.
Puis elle sort de son sac énorme de top model tout ce qu'il faut pour nourrir bébé chat. Ce dernier sur son cœur, elle se dirige vers la cuisine et prépare de quoi manger pour lui.
Martien l'observe pour dire :
– C'est une belle histoire ce bébé, pourquoi pleures-tu ?
– Parce que je être très bête. C'est comme si moi bébé chat, dépendante, sans personne et je pleurer sur moi, c'est pas bien être du tout ça.
L'émotion la fait aligner les mots dans le désordre. Mais Martien comprend. Il s'en veut tout de suite de ne pas avoir réussi à ce qu'elle ne se sente pas seule, ainsi…
Il s'approche d'elle et la prend dans ses bras, elle se pelotonne contre lui, ils regardent bébé chat glouton.
– Tu n'es pas seule. Je suis là, dit Martien.
– Oui, maintenant, tu es là.
La pauvre façon qu'elle a de dire ça claque Martien en plein cœur. C'est ce qu'elle n'a pas dit qui le frappe… « Oui, maintenant… mais demain ? »… Dina ne l'a pas dit, cependant « maintenant » veut dire tout ça, d'un coup, comme une gifle que l'on n'attend pas, Martien en est frappé. Il la serre un peu plus contre lui et la sent douce, elle se laisse aller à ce « maintenant » comme si elle ne voulait que le vivre à fond, tout de

suite sans penser à demain qui peut, peut-être, les séparer. Leur cohabitation, n'est-ce pas, est fragile ! Il s'agit d'un appartement, ça se quitte… Martien qui a vécu tous ces mois doublement avec Dina, s'en veut. Il réalise en cet instant, que la précarité de ce bonheur libre et quiet, cette sérénité où rien n'est demandé à l'autre, qu'il a vécu en bonheur égoïste, a pesé lourd sur les épaules et le cœur de Dina et que c'est par l'arrivée d'un chaton, qu'il est remis face à lui-même. Martien pense très vite. Cette année lui revient par bouffées, des relents doux ou aigres, Dina, lui, il n'a effectivement pensé qu'à lui-même, faisant et questionnant, répondant et organisant sa vie, ses pensées, ses aspirations, sa Dina, sans elle, comme il l'entendait, la voulait ou l'espérait. Sans communiquer jamais avec elle, ce qui les concernait ou même, souvent, la concernait pleinement.

Avec Dina dans ses bras, Martien se rend compte à quel point il n'a pas partagé, à quel point il s'est nourri d'elle sans rien lui donner de lui en échange. Il a tout gardé de ces merveilles qu'elle a portées, de ces éblouissements qui furent les siens, de ces intimités intérieures fortes qu'il a vécues, avec elle mais sans elle, de ces pensées nouvelles qu'elle a motivées, de tout ce matériau de trésors et ces lumières qu'elle a allumées dans sa vie, de tous ces instants de créativité qu'elle a supportés, infusés, rendus clairs et évidents pour Martien, de tout cela il est aujourd'hui le grand bénéficiaire tandis que Dina, perdante ou joueuse et pénalisée n'a rien si, devant un

chaton perdu et dépendant, elle peut à ce point s'identifier à lui, qu'elle arrive à en pleurer !
Martien s'entend dire, et cela vient de si loin, de si profond dans son cœur que les mots finalement n'en sont que vecteurs imparfaits :
– Dina, si on se mariait ?
Ils n'ont pas bougé pendant d'éternelles secondes soudés dans les bras l'un de l'autre, un souffle unique, au même rythme prudent, sur une idée si neuve qu'elle en est surprenante. Puis tout doucement comme un petit chat qui se réveille, heureux, Dina a entouré de ses bras le cou de Martien, et attirant son visage à elle, lui a donné un baiser incendiaire dans lequel la sensualité rentrée d'une année entière est passée, accouplant différemment ces deux corps dans l'adhésion spontanée de l'un à l'autre, si longtemps différée.
Dina a ensuite murmuré :
– Toi pas demander parce que je pleure ? seulement.
À quoi Martien a répondu, et c'était si simple tout à coup qu'il en est doucement remué et follement heureux :
– Je t'aime Dina et j'en suis sûr.
Sur un :
– Mmm… de contentement douillet, bien au chaud dans le cœur, Dina s'est serrée contre lui, heureuse.
Martien a dîné en peignoir, une fois n'est pas coutume, avec le chaton sur ses genoux, comme une petite boule de soie. Vodka et chandelles pour cette soirée étrangement particulière où le bonheur est à l'honneur, tranquille, ainsi qu'une fête permanente à

savourer ensemble afin d'en oser déjà les repères futurs et inconnus que l'amour lance comme des appels à être, ensemble, un peu plus chacun.
Dina qui s'est douchée et a enfilé une robe d'intérieur rose pâle avant de préparer le dîner, a le teint satin lumineux et les yeux graves. Martien déguste la salade originale et dit, taquin :
– Tu ne m'as pas répondu ?
– Ah ? Je croyais que mon baiser était un consentement approbatif.
Bravo, la phrase est belle !
Ils rient tous deux.
Cette nuit-là, c'est la chambre de Dina qui en gardera l'empreinte sur ses murs discrets, que les secrets d'amour aiment à inscrire dans les vibrations d'un espace à jamais marqué par ces moments privilégiés que la vie prodigue, quand on sait écouter ses propositions d'un cœur ouvert.

Il n'y a pas eu de grand chambardement, style mariage d'un Top avec son photographe renommé !
Il n'y a pas eu de changement dans leur mode de vie, de travail, il n'y a eu aucune publicité, aucun tapage, pas de presse, pas de réception agressive, il n'y a pas eu de révélation, d'éclat, de robe longue et de… photos !... même pas !
Il y a eu deux amis qui pesaient leur amour à la balance éternelle d'un engagement temporel, le temps d'une vie en somme, de l'un ou de l'autre, vouée ensemble au meilleur et au pire de chacun. Il y a eu beaucoup d'intimité et de joie durant ce dîner, après

la mairie et l'église orthodoxe, Dina y tenait, mais Martien aussi, avec des chants si magnifiques, que la vie maritale ici a commencé, dans cette église de la rue Jean-Goujon, par une attitude méditative dans chaque jour qui passe et construit le couple dans l'amour réciproque d'une intention divine les réunissant et les bénissant.
Il y a eu des roses blanches et thé que Martien a commandées pour couvrir son épouse de ce parfum subtil que la rose donne au cœur en son symbole de vie.
Il y a eu la robe de Dina, vestale, blanche et argent, offerte par un ami couturier designer, créée spécialement pour elle et d'une simplicité confondante.
Il y a eu Martien, vêtu de rouge et blanc, passionnel et virginal, parce que c'est ainsi qu'il voulait s'offrir à Dina, pour la vie.
Et les témoins pris sur place, à la mairie, à l'église, pour ne pas polluer d'ancien un mariage qu'ils veulent mentalement vierge en son début.
Personne à part la mère de Martien – Dina est orpheline – elle a donc pris trois places… son mari, le père de Martien, mort il y a cinq ans et les parents de Dina, disparus depuis deux ans.
Et le chat, Céleste, c'est ainsi qu'ils l'ont baptisé.
Il n'y pas eu d'invitations, sans être un secret c'est une union qu'ils ont voulue ainsi, simple, avec les principaux intéressés, parce que pour Martien et Dina le mariage est une affaire grave et joyeuse,
Belle et heureuse,

Unique et précieuse dont le jour est un sacrement à ne pas profaner d'alcool ou de pensées et interférences gênantes… c'est ainsi qu'ils l'ont voulu, c'est ainsi donc qu'ils le vivent.
D'un commun accord ils l'ont décidé, ainsi que de donner, dans un an, une grande fête, avec tout le monde, qu'ils connaissent et à connaître, quand installés dans leur union, et s'étant nourris l'un de l'autre, ils auront beaucoup à donner et à partager avec tous.

Après le départ de sa belle-mère, Dina s'est dévêtue avant de descendre chercher Martien, dans le loft.
À la lumière des bougies il l'a regardée descendre, vers lui, belle en sa nudité exceptionnelle, puis il l'a suivie, jusque dans la mezzanine nuptiale qu'elle avait décorée de blanc, éclairée par deux photophores.
Et cette nuit, dans la force puissante de leur amour consacré, cette nuit, parée de tous ces feux qui les animent tous deux, ils ont aimé l'autre, celui par qui l'amour arrive, dans la pleine conscience du cadeau merveilleux qui leur était fait de pouvoir, dès lors, s'aimer de plus en plus en construisant, en créant ce que demain serait, sans en oublier l'ouverture à cet imprévisible qui avait su réunir et unir un photographe parisien qui ne connaît pas la Pologne avec un top model, polonaise, parce que ces deux-là auraient bien pu, destin oblige, ne jamais se croiser si… si…

Cette nuit-là dans le loft, Céleste, sur le canapé, a ronronné toute la nuit sur cette nouvelle vie qui commençait pour eux, parce que l'Amour était passé par là en se servant de lui pour mieux aimanter ces deux cœurs qui, jusqu'au jour de son adoption par Dina, n'avaient pas su le reconnaître.

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine
Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope
Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment
Translation into English
On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)
Traducido al español
Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-077-9

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com